



**HAL**  
open science

## Inceste et nomination

Juan Eduardo Tesone

► **To cite this version:**

Juan Eduardo Tesone. Inceste et nomination. Psychologie. Université de Nanterre - Paris X, 2021. Français. NNT: 2021PA100051 . tel-03701583

**HAL Id: tel-03701583**

**<https://theses.hal.science/tel-03701583v1>**

Submitted on 22 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Membre de l'université Paris Lumières

## **Juan-Eduardo Tesone**

# **Inceste et Nomination**

Thèse présentée et soutenue publiquement le 12/03/2021

En vue de l'obtention du doctorat de Psychologie de l'Université Paris Nanterre sous la  
direction de M. le Pr François Pommier (Université Paris Nanterre)

Jury \* :

Rapporteur :	<b>M. le Pr Alain Ducouso- Lacaze</b>	<b>Université de Poitiers</b>
Rapporteuse :	<b>Madame la Pr Isée Bernateau</b>	<b>Université de Paris</b>
Membre du jury : Président	<b>M. le Pr Gérard Pirlot</b>	<b>Université de Toulouse</b>



## Remerciements

Je voudrais remercier en premier lieu le Professeur François Pommier qui a accepté de diriger ma thèse tout en m'orientant dans le dédale des exigences académiques.

À Magdalena, ma compagne

A mes enfants et petits enfants

À Dominique Cupa et Hélène Parat qui m'ont fait venir tout d'abord comme Professeur invité en 2011, puis nommer Professeur associé, dans l'EA 4430- Clinique PSYchanalyse Développement- (CLIPSYD). Université de Paris-Ouest Nanterre.

Aux collègues et amis de France qui m'ont accueilli chaleureusement lors de mon arrivée en France en 1976, poussé par le coup d'état en Argentine

À mes anciens chefs de service, Professeur Lebovici, Professeur Widlöcher, Professeur Dugas, Dr Yann Du Pasquier. Au professeur André Bourguignon qui a dirigé mon Mémoire de Psychiatrie.

À mes maîtres pendant ma formation à la Société Psychanalytique de Paris, en particulier à André Green, Benno Rosenberg, François Hollande, Jean Gillibert, Bernard Penot et Thierry Bokanowski.

À Piera Aulagnier, Florence Guignard et Gerardo Pasqualini qui m'ont aidé à me plonger « sans peurs et sans reproches » dans les profondeurs de mon inconscient.

A mes analysants, qui m'ont fait confiance, m'ont beaucoup appris sur un plan clinique et m'ont permis à chaque fois d'avoir une enrichissante rencontre humaine.

Last but not least, à la langue française, devenue ma langue d'adoption, langue dans laquelle je me sens très libre.

## SOMMAIRE

SOMMAIRE	4
INTRODUCTION	4
PARTIE THEORIQUE	6
<b>1) <u>La famille :</u></b>	<b>6</b>
1.1 Le symptôme de l'enfant et les approches familiales	6
1.2 Le symptôme et les risques des dérives d'une certaine psychiatrie contemporaine	33
1.3 La fratrie	39
1.4 La nomination (l'importance du choix du prénom dans la transmission du désir parental)	40
1.5 La violence physique et sexuelle intrafamiliale (le narcissisme des parents violents, l'importance de la voix et de l'axe regard-violence)	52
<b>2) <u>Le féminin-masculin</u></b>	<b>77</b>
<b>3) <u>La problématique de la langue</u></b>	<b>89</b>
(langue d'échange à différencier de la langue maternelle).	
<b>4) <u>L'inscription, la trace, la remémoration et l'oubli:</u></b>	
4.1 Le tatouage comme inscription dans la peau	113
4.2 La trace mnésique « Remémorer, oublier : trame métapsychologique ».	126

## Introduction

Cette thèse se présente comme une synthèse de mes travaux théoriques et cliniques tout au long de ma carrière, d'abord en Argentine, mon pays d'origine, puis en France pendant vingt-deux ans (1976-1998) et ensuite de nouveau en Argentine ; aussi bien comme médecin pédopsychiatre en institution que comme psychanalyste d'adultes en ville. Cette thèse est le produit aussi de mes réflexions au cours de mon enseignement dans diverses universités, toujours dans le domaine de la psychologie d'orientation psychanalytique. J'ai fait une sélection des textes publiés, que ce soit comme chapitres des livres collectifs, comme auteur unique du livre ou comme auteur d'articles

dans des revues référenciés. Dans la sélection que j'ai faite, j'ai choisi notamment ceux qui ont été publiés en français.

Tout d'abord je ferai un bref résumé de mon parcours professionnel, sans suivre, de façon stricte, le fil de mon CV (ci-joint par ailleurs), mais pour que soit mieux compris mon cheminement personnel étroitement entrelacé à mes interrogations théoriques et cliniques.

J'ai fait mes études de médecine à la Faculté de Médecine de l'Université National de Buenos Aires et j'ai fini mes études en décembre 1973 avec mention d'honneur. Ayant réussi mon concours d'internat à Buenos Aires en mars 1974, j'ai fait deux ans comme interne en pédopsychiatrie à l'Hôpital des Enfants Malades de Buenos Aires. Puis, j'ai obtenu une bourse de perfectionnement du Ministère des Affaires Étrangères Français pour faire un stage d'un an dans le Service du Docteur Serge Lebovici (1976-1977), dans le 13<sup>ème</sup> arr. de Paris. En 1977 j'ai obtenu (par concours) une bourse du collège de Médecine de la Ville de Paris, pour travailler comme interne à titre étranger à l'Hôpital de la Salpêtrière, dans le service de psychiatrie du professeur Daniel Widolöcher. En 1978 j'ai commencé à travailler comme pédopsychiatre dans un CMPP de l'Association Olga Spitzer à Paris (où je suis devenu médecin directeur depuis 1987 et jusqu'à 1998, date à laquelle je démissionne pour rentrer en Argentine) et aussi dans un Centre de Placement Familial de l'œuvre Grancher, dirigé par Madame le docteur Françoise Jardin, dont le siège était à Paris, 75007, et les familles d'accueil en Sologne. Ceci fut possible sous l'égide du professeur Daniel Widlöcher qui s'est porté garant de mon activité professionnelle en institution en attendant ma validation formelle de mon diplôme en France.

En 1980 j'ai réussi, par concours, à valider mon diplôme de médecin en France (Autorisation d'exercer la médecine en France par Arrêté Ministériel du 22 Juillet 1980 (paru au J.O. du 26 Juillet 1980). Ministère de la Santé et de la Sécurité Sociale. Après quatre ans de cursus et une thèse, chez le Professeur André Bourguignon, en mars 1983 j'ai obtenu le titre de spécialiste en psychiatrie. C.E.S. de Psychiatrie, Faculté de Médecine de Créteil, Université de Paris XII, Qualification comme Spécialiste en Psychiatrie par l'Ordre des Médecins de Paris. Mon mémoire de 85 pages a eu comme titre : « Le symptôme de l'enfant et les approches familiales » et fut présenté et soutenu publiquement le 14 Mars 1983.

En tant que pédopsychiatre je me suis intéressé depuis le début de ma carrière à l'impact qui pouvait avoir chez l'enfant, sa dynamique familiale. L'abord groupal de cette dynamique m'avait paru essentiel. Le transgénérationnel a toujours attiré mes intérêts et mes écrits. Cette thèse a inauguré

ce qui deviendra les axes de mes principaux intérêts de recherche clinique d'un point de vue psychanalytique.

Pour différencier mes écrits, j'ai choisi de transcrire en caractères Calibri mes autocitations, aussi bien de mon Mémoire de Psychiatrie comme mes articles parus dans diverses revues. Et Times New Roman mes commentaires actuelles.

Mes recherches théoriques et cliniques pourraient être résumées sur quatre axes, dont le transgénérationnel constitue à la fois le pivot central sur les principales influences qui produisent le symptôme de l'enfant est le fil d'Ariane de mes travaux. Voilà les quatre axes que je vais développer :

## 2) La famille:

1.1 Le symptôme de l'enfant et les approches familiales

1.2 Le symptôme et les risques des dérives d'une certaine psychiatrie contemporaine

1.3 La fratrie

1.4 La nomination (l'importance du choix du prénom dans la transmission du désir parental)

1.5 La violence physique et sexuelle intrafamiliale (le narcissisme des parents violents, l'importance de la voix et de l'axe regard-violence)

## 2) Le féminin-masculin

3) La problématique de la langue (langue d'échange à différencier de la langue maternelle).

## 4) L'inscription, la trace, la remémoration et l'oubli :

4.1 Le tatouage comme inscription dans la peau

4.2 La trace mnésique « Remémorer, oublier : trame métapsychologique ».

## 1) La famille

### 1.1) Antécédents bibliographiques de l'approche familiale Extrait de

ma thèse de psychiatrie :

« L'idée de chercher à traiter le groupe familial comme un tout se répand aux USA dans les années 1950-1960, dans le cadre de certains changements apparus à l'époque dans le domaine des sciences sociales. L'essor de ces dernières s'appuie plus particulièrement sur le grand développement de la théorie de la communication et des systèmes, de la cybernétique, de la théorie des jeux et de la théorie des rôles. L'éthologie n'est pas étrangère non plus à ces influences. Différentes équipes, travaillant sur la santé mentale, ont entrepris une approche familiale de la pathologie de l'un de ses membres, notamment les équipes qui étaient amenées à s'occuper des enfants et des adultes psychotiques. Traditionnellement et suivant un modèle de pensée médicale, le diagnostic et le traitement portaient exclusivement sur l'individu. La pathologie infantile a peu à peu été considérée comme la conséquence-selon le cas d'un certain type de relation à la mère. Ainsi ont été élaborés différents profils psychologiques de mères « pathogènes », dont le plus renommé est sans doute le terme retenu par Frieda Fromm-Reichmann de « mère schizophrénogène » (1948). En soulignant l'importance du lien pathogène, au lieu de traiter l'individu isolément, on arrive à traiter le duo. Ultérieurement, on fit attention au fait que les enfants ont un père, et l'unité du traitement s'étendit à la triade. Lidz (1957) (cité par Debanne) prend le père comme point de référence de la famille du schizophrène. En 1957, il décrit cinq catégories de pères, chacun d'entre eux ayant un profil psychologique différent. Mais cette méthode de pensée continue à être linéaire, suivant un principe de causalité. La coupure épistémologique se produit quand la famille commence à être considérée comme un tout.

L'idée essentielle est qu'un système possède un degré de complexité plus grand que ses parties ; autrement dit, qu'il possède des propriétés qui ne peuvent être réduites à celles de ses composantes. Cette propriété doit être attribuée aux relations qui unissent les composantes. Contrairement aux théories mécanicistes du XIXe siècle qui étaient essentiellement analytiques et sommatives, la théorie des systèmes considère les éléments d'un système non pas comme un simple agrégat d'éléments indépendants. Dans ce sens, le



tout est plus que la simple somme de ses parties et représente un autre niveau d'organisation. Les liens qui unissent les éléments d'un système sont si étroits qu'une modification de l'un des éléments entraînera forcément une modification de tous les autres et du système dans sa totalité. « L'accent se déplace de la monade artificiellement isolée à la relation qui existe entre les différentes parties d'un système plus vaste » (Watzlawick, Beavin et Jackson, 1966).

Comme le soulignent ces auteurs, communication et comportement sont pratiquement synonymes. Ils incluent dans le terme de communication non seulement les mots mais aussi leurs concomitants non-verbaux et le langage du corps.

Si l'on s'appuie sur le concept mathématique de fonction, on met en relief l'importance de la relation où, contrairement au nombre qui désigne une grandeur concrète, une variable n'a pas par elle-même de signification ; une variable ne prend un sens que dans sa relation à une autre. L'impact que cette perspective aura en clinique est énorme. Les catégories nosographiques de la psychiatrie classique volent en éclats et l'intérêt ne porte plus sur le diagnostic individuel. La signification des productions délirantes ou hallucinatoires des psychotiques n'est pas à chercher dans l'histoire du patient, mais dans la communication intrafamiliale.

Par exemple, si quelqu'un est déprimé, la question que doit se poser le thérapeute familial n'est pas d'essayer de comprendre la structure mentale de cette personne, ou les expériences du passé qui ont pu l'amener à se conduire ainsi. La question est plutôt celle-ci : quelle fonction cette dépression a-t-elle dans la situation actuelle et comment répond-elle à ce qui se passe dans l'interaction familiale ?

L'importance de penser en termes de fonction et non pas d'état a été tirée fondamentalement de Principia Mathematica de Whitehead et Russell, (1910) (cités par Daigremont et col.)(1979). Chez ces auteurs, la conviction que toutes les propositions sont de la forme attribut-sujet (définition par la possession) a eu pour conséquence l'incompréhension de la proposition « définition par la fonction », ce qui fut à l'origine d'erreurs et d'impasses dans la métaphysique traditionnelle.

Auparavant, on pensait les phénomènes selon une relation de cause-effet du type linéaire :  $A \rightarrow B$ , c'est-à-dire la conduite de B est la conséquence de l'attitude de A (se rappeler les « mères schizophrénogènes »). Maintenant on pense à la circularité des phénomènes s'intriquant et se renvoyant les uns aux autres.

- homéostasie

En s'appuyant sur la cybernétique on suppose que le groupe familial soit semblable à un système homéostatique dans lequel un changement apparaissant dans l'une de ses parties peut produire des changements dans les autres parties. Ce concept est aussi proche de la définition de milieu interne de Claude Bernard et la constance du milieu aurait comme but de préserver l'unité familiale.

Autre concept emprunté à la cybernétique et développé par Buckley (1967): celui de « feed-back » ou rétroaction. Buckley estime que les systèmes sociaux sont ouverts vers l'extérieur et vers l'intérieur, c'est à dire qu'ils reçoivent, assimilent et intègrent des informations aussi bien du milieu externe que du système lui-même. L'échange d'information a lieu par l'intermédiaire des mécanismes de « feed-back ». Ceux-ci peuvent être soit positifs soit négatifs.

L'utilité des concepts d'homéostasie et de rétroaction (feed-back) est apparue lorsque l'on a remarqué que les efforts thérapeutiques entrepris avec un membre de la famille pouvaient être neutralisés ou sabotés par un autre membre ou par le groupe tout entier. Ou, au contraire, l'amélioration des symptômes du patient traité coïncidait avec l'apparition des troubles chez un autre membre de la famille.

Ces observations ont conduit à définir l'interaction familiale comme un système équilibré qui chercherait par tous les moyens à ne pas se déstabiliser. Y compris par les moyens symptomatiques. Par conséquent, toute intervention thérapeutique, aussi bien individuelle que groupale, entraîne une déstabilisation du système et une nouvelle définition de son équilibre.

Les « familles saines » peuvent se caractériser par leur grande plasticité et leur capacité à se transformer et trouver de nouveaux équilibres, lors des crises évolutives ou pathologiques. Par contre, d'après Jackson et Weakland (1961), les familles de schizophrènes seraient intégrées à un système homéostatique très fort avec des liens étroits, mais ayant une marge très limitée de changement spontané.

Une autre notion essentielle du corpus théorique systémique est celle de « bouc émissaire ». Le patient pour lequel la famille vient consulter ne serait en réalité que le vecteur du dysfonctionnement familial. Bien que porteur de la symptomatologie, il n'exprime pas une problématique personnelle, mais groupale. La personne qui présente les symptômes n'est plus nommée malade ou patient, mais « patient désigné ». Il n'a pas choisi son rôle : le groupe l'a

désigné pour qu'il joue, à son insu, voire à l'insu du groupe même. On parlera aussi (notamment ceux qui ont une pratique avec des enfants) des « missions à accomplir ».

Telle conduite de l'enfant (par exemple, échec scolaire en calcul) peut être considérée comme une « mission » que cet enfant doit accomplir pour « répondre aux messages » parentaux (par exemple, messages d'échec parce que les parents, étant enfants, avaient eux-mêmes échoué en mathématiques). Telle autre conduite pathologique de l'enfant peut être considérée comme une tentative désespérée pour éviter le divorce des parents, par exemple,

Sa « mission » sera alors d'empêcher ses parents de se séparer : le symptôme de l'enfant devenant à leurs yeux la seule raison pour laquelle ils resteront unis.

#### - la théorie du double-lien

L'un des concepts princeps de la théorie systémique est celui du double-lien (double-bind). Elaboré à partir de l'observation de familles de schizophrènes, ce concept est, avec le concept d'homéostasie familiale, le principal apport de l'école de Palo Alto. Décrit pour la première fois par Bateson, Jackson et Haley(1956), il a été complété et développé ensuite par d'autres auteurs. Avant de définir ce concept, il nous semble nécessaire d'introduire quelques notions de la théorie de la communication, base de son élaboration.

Tout d'abord, analysons l'axiome de la métacommunication : On ne peut pas ne pas communiquer, qu'on le veuille ou non. (Watzlawick, Beavin et Jackson) (1966). Cela implique qu'une communication ne se limite pas à un échange d'informations mais commande en même temps un comportement. Or, le comportement possède une propriété fondamentale et qui échappe souvent à l'attention : à savoir qu'il n'y a pas de non-comportement. C'est à dire que, mis en situation d'interaction, on ne peut pas ne pas avoir un comportement quelconque. Un échange de communication se produira toujours, aussi imperceptible soit-il et cela par des canaux verbaux (le discours), indépendamment de la volonté des individus d'établir une communication. Une unité de communication sera appelée message ou bien, là où la confusion n'est pas possible, une communication. Une série de messages échangés entre des individus sera appelée interaction.

Cette impossibilité de ne pas communiquer n'a pas seulement un intérêt théorique mais un impact considérable dans la compréhension des « dilemmes » du schizophrène. Un schizophrène catatonique semble ne pas vouloir communiquer avec son entourage, tout en lui communiquant de par son attitude corporelle, son silence, ses refus, etc. Dans la théorie du

double-lien, les auteurs soutiennent que la communication conditionne la relation et non l'inverse. La relation est prise comme une variable dépendante de la communication.

Le double-lien consiste en un message qui comporte une contradiction entre ces deux niveaux : le niveau superficiel de l'information qui implique un interdit (il ne faut pas) et le niveau positif, le plus profond, non verbal, de la communication qui inverse cet interdit (il faut que).

Debanne (1978) le résume de la façon suivante :

- deux personnes ou plus
- l'expérience de la communication répétée
- une directive primaire négative (il ne faut pas que)
- une directive secondaire qui contredit la première (il faut que) et qui est renforcée par des menaces de punition
- une directive tertiaire interdisant à la victime de sortir du champ de l'interaction.

L'exemple suivant peut éclairer notre propos : l'histoire d'une mère juive qui offre à son fils pour son anniversaire une paire de cravates, l'une de couleur bleue et l'autre de couleur rouge. La semaine suivante, au cours de la visite que le fils rend à sa mère régulièrement tous les dimanches, il met une des cravates à l'occasion celle de couleur bleue, signe de reconnaissance pour le cadeau reçu. Dès que la mère le voit, elle se met à pleurer. Face au désarroi de son fils, impuissant à la consoler, elle expliquera ses pleurs comme suit : « Ah ! Si tu portes cette cravate, c'est sans doute que tu n'aimes pas la rouge... » Bien évidemment, l'intensité affective de la relation rend la mécanique du double-lien plus « diabolique ».

Watzlawick, Beavin et Jackson (1966) enrichissent la théorie de la communication humaine grâce aux concepts de communication analogique et digitale (d'après le modèle des ordinateurs) dont l'usage simultané appartient exclusivement à l'être humain.

Le langage digital correspond aux contenus des messages émis verbalement. Le langage analogique serait pratiquement toute la communication non-verbale (posture, gestuelle, inflexions de la voix, contexte, etc.).

Souvent, ces deux niveaux de la communication ne sont pas en harmonie mais en franche contradiction. L'homme, se trouvant dans l'obligation de combiner ces deux

langages, soit comme émetteur soit comme récepteur, doit continuellement traduire l'un par rapport à l'autre, avec la confusion que cela implique, car il n'y a jamais eu de traduction exacte. Le langage digital répond à toutes les lois de la logique alors que le langage analogique ne possède pas une syntaxe logique et manque d'équivalents pour certains éléments du discours (si... alors... ou bien ; ou bien). Enfin, le langage analogique ne peut exprimer la simple négation, il n'exprime pas le « non ». Malgré la tentation qui serait de rapprocher ce type de logique de celle de l'inconscient, un tel rapprochement ne doit pas être effectué.

- le concept de la boîte noire

Le concept d'inconscient et l'intrapsychique sont formellement ignorés et n'interviennent pas dans leurs spéculations cliniques. Dans sa tentative de fonder une psychologie scientifique (au sens positiviste du terme) et dans l'impossibilité « de voir l'esprit en action » Watzlawick, Beavin et Jackson (1966), comparent le psychisme de l'individu à la boîte noire de l'électronique: impénétrable. Ce concept de boîte noire a été tiré du domaine des télécommunications. Il désignait certains types d'appareils électroniques pris à l'ennemi (pendant la guerre) et que l'on ne pouvait ouvrir pour les étudier dans la crainte qu'ils ne renferment des explosifs.

Bien que la structure interne de l'appareil reste méconnue, cela n'a plus grande importance : en effet, par l'intermédiaire des entrées et sorties de l'information introduite, on réussit à comprendre la fonction de cet appareil dans le système plus vaste dont il fait partie.

Les auteurs ont extrapolé ce raisonnement en psychologie pour affirmer, non sans audace, qu'il n'est pas besoin d'avoir recours à des hypothèses intrapsychiques, en fin de compte invérifiables, et on peut se borner à observer les relations entre les entrées et les sorties d'informations, autrement dit à la communication (Watzlawick, Beavin et Jackson) (1966). Selon cette conception, chaque individu serait une sorte de boîte noire pour un autre individu ; on étudie alors les symptômes en considérant la façon dont l'information circule entre les individus, et non pas comme l'expression d'un conflit intrapsychique.

Dans ce cas, ce n'est plus le sens du symptôme qui est en jeu : le centre d'intérêt exclusif du thérapeute est de définir comment et non pas pourquoi fonctionne un système donné. Jackson et Weakland (1961) affirment qu'ils s'intéressent davantage à l'influence, à l'interaction et à l'interrelation entre les gens, immédiatement observables dans le présent, plutôt qu'aux individuations internes, imaginaires et aux données de l'histoire infantile. Haley

(1970), pour ne citer que l'un des auteurs principaux, va aussi dans ce sens quand il affirme que la situation actuelle est le principal facteur causal et que le processus thérapeutique doit se limiter à ce qui se passe dans le présent.

- paradoxe et contre-paradoxe

Le développement théorique des concepts de double-lien et d'homéostasie familiale a rapidement recueilli le consensus de divers courants systémiques. On ne s'éloignerait pas de leurs thèses en affirmant que ces deux seuls concepts constituent les piliers du corpus théorique de nos auteurs. Le rôle pathogène de ce type de communication paradoxale qu'est le double-lien est confirmé par tous les auteurs systémiques.

Depuis l'article de Jackson et Coll. (1957), où le paradoxe ou double contrainte était proposé comme mécanisme étiopathogénique de la schizophrénie, son retentissement dans le domaine de la clinique s'est élargi. Ce mécanisme est considéré à l'heure actuelle comme la base de toute communication familiale pathologique (Sluzki et Veron) (1970)

Dans l'histoire des idées, l'intérêt pour les paradoxes n'est pas nouveau. Tout au long de l'histoire de la connaissance humaine, nous trouvons un certain nombre de paradoxes qui divertissaient ou passionnaient les savants de l'époque. Bien souvent le paradoxe - véritable pierre d'achoppement de la pensée - a pu être résolu, grâce aux progrès de la science ou à une nouvelle formulation de ses prémisses.

L'originalité de l'apport de l'école de Palo Alto réside dans l'utilisation qu'elle a pu faire de l'étude de la pensée paradoxale dans le champ de la pathologie mentale. Et cela indépendamment de l'enthousiasme ou des critiques que cette théorie peut susciter. D'après Watzlawick, Beavin et Jackson (1966), le paradoxe peut envahir l'interaction et affecter notre comportement et notre santé mentale.

Les auteurs distinguent trois types de paradoxes :

- 1) les paradoxes logico-mathématiques (antinomies)
- 2) les définitions paradoxales (antinomies sémantiques)
- 3) les paradoxes pragmatiques (injonctions paradoxales)

Seuls les troisièmes ont un intérêt clinique. Le sujet soumis à la double contrainte à l'illusion d'un choix. L'injonction paradoxale crée alors un champ où tout choix devient impossible. Etant donné qu'il n'y a pas de faute de raisonnement, il présente comme démontrée une conclusion qui revêt la forme d'une alternative dont chacune des branches est une contradiction.

Le paradoxe peut exister tout aussi bien au niveau de l'énoncé et être purement verbal, ou encore se définir par le décalage entre la communication digitale et la communication analogique. Alors que dans une contradiction simple, le choix est possible, dans le cas du paradoxe, toute alternative de choix est interdite. Et, ce qui est pire, la personne ne prend pas conscience à quel point la situation est indécidable. Cela l'amène à subir un effet de sidération et une paralysie de la pensée. C'est le cas, par exemple, d'un sujet soumis à une injonction du type « soyez spontané » (s'il essaye de s'y soumettre pour respecter l'injonction, il n'est pas spontané et vice versa). La réaction à cette situation va donc être paradoxale elle aussi, cercle vicieux dont il sera impossible de sortir.

Watzlawick, Weakland et Fush (1975) s'appuient sur la théorie des groupes et la théorie des types logiques pour étudier comment un système peut changer. Les auteurs distinguent deux types de changement possibles à l'intérieur d'un système qu'ils nomment changements 1 et 2. Le changement 1 ne reposerait que sur un changement apparent et non pas d'un changement visant à modifier l'homéostasie familiale.

Le changement 2, par contre, suppose un saut logique. Une sorte de changement du changement. Cela implique une discontinuité et une transformation qui permettent de redéfinir le système et son équilibre pathologique préalable. Cependant un changement du type 2 se produisant rarement d'une manière spontanée, l'intervention d'un personnage extérieur sera nécessaire pour que ce changement ait lieu. C'est le rôle fondamental que pourra jouer le thérapeute familial.

Ses buts seront de provoquer un changement par des techniques dites « de manipulation ». Appliquer des techniques de changement 2 signifie s'attaquer à la situation ici, maintenant. Ces techniques s'occupent des effets et non des causes supposées ; par conséquent, la question capitale est quoi et non pourquoi. (Watzlawick, Weakland et Fush) (Op.cit.). On ne cherche plus le sens du symptôme mais ce qui compte c'est le souci pragmatique de modifier les effets. Nos auteurs affirment que la seule question sensée est de savoir comment effectuer avec le plus d'efficacité le changement voulu.

Sans juger pour l'instant si cette question est la seule à avoir un sens, nous pouvons déjà nous demander quels sont les critères de cette efficacité et par quels moyens un changement peut être provoqué. La réponse se trouve en partie dans le contre-paradoxe, paradigme des interventions thérapeutiques. Le postulat consiste à soumettre le patient à une double

contrainte, dite cette fois, thérapeutique. Cette tactique vise à briser les doubles contraintes symptomatiques et apparaît comme le seul moyen.

Le paradoxe joue ainsi un rôle aussi important dans la résolution des symptômes que dans leur genèse. La clef de voûte est la prescription du symptôme, le moyen considéré comme le plus efficace et le plus élégant d'induire un changement 2, c'est-à-dire le seul valable. Même si la logique est absurde dans ses propositions, elle ne le serait pas dans les buts poursuivis, à savoir la disparition pure et simple du symptôme. Les systémiques n'arrivent pas à expliquer le pourquoi de ce changement, ils se contentent de le constater.

L'application clinique de contre-paradoxes, faite avec beaucoup de courage et de conviction, n'est pas dénuée d'une certaine dose de naïveté. Ainsi, par exemple, cette jeune femme de 30 ans qui exerçait une profession libérale et qui présentait comme symptôme une compulsion à son avilissement sexuel, s'est vue « prescrire » des « petits avilissements quotidiens ». Ils consistaient, par exemple, à porter en public deux chaussures différentes, à se montrer avec une tache de cambouis sur le visage, etc. Son comportement se serait modifié en ce sens : elle n'a plus voulu s'exposer à une grande humiliation après avoir découvert l'horreur de s'exposer à de petites humiliations... (Watzlawick, Beavin et Fish) (Op.cit.) »

Dans l'introduction de mon Mémoire pour l'obtention du Certificat d'Études Spéciales de Psychiatrie on peut lire tout d'abord en exergue :

« Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout, sans connaître particulièrement les parties »

Pascal- Pensés- XV 199

L'introduction à ce travail de recherche donne la tonalité du Mémoire en question:

« Ces dernières années, nous avons assisté en France sinon à l'apparition du moins à la divulgation, à la multiplication et à l'implantation de techniques d'approche et de thérapie familiale dans des nombreuses institutions liées d'une manière directe ou indirecte à la santé mentale.

Il y a eu le « Familles, je vous hais » de Gide ; Cooper(1972) a annoncé leur mort ; certains sociologues soulignent que la famille est la base de la société ; Jean Paul II(1981) la proclame première école des vertus sociales... Doit-on ajouter à cette liste un : « Familles, on vous psychothérapise » !



Cette incroyable flambée de la psychothérapie familiale est-elle simplement une mode, comme le suggère Castel, ou, au contraire, constitue-t-elle un changement radical-comme l'affirme Haley- un vrai tournant dans l'approche de la maladie mentale ? Véritable phénomène de société, il serait impossible d'analyser toutes les données qui concourent à son succès actuel. En tout cas, et malgré les enjeux socio-politiques qui pèsent constamment sur toute analyse de la famille, ce renouveau pour celle-ci a permis que «de simple sujet de paraphrases moralisantes, la famille est (soit) devenue l'objet d'une analyse concrète » (Lacan) (1938).

Tout un courant de pensée s'est principalement inspiré des écoles interactionnistes américaines, notamment l'école de Palo Alto, dont les bases théoriques se fondent sur la théorie des systèmes et la théorie des rôles et la cybernétique. Les penseurs se rattachant à ces théories considèrent la famille comme un système qui acquiert un niveau d'organisation où le tout est bien plus que la simple somme de ses membres.

La conséquence de cette idée, c'est que, lorsqu'un symptôme apparaît chez un membre de la famille, il est davantage l'expression de la pathologie familiale que de la pathologie individuelle. Le symptôme devient le résultat d'une communication intrafamiliale pathologique. Sans dénier l'importance ou l'originalité de l'approche systémique, nous essaierons de montrer que la psychanalyse, et cela depuis son origine, n'a pas négligé ce qui, dans la compréhension du symptôme de l'enfant, revient à la dynamique familiale. Ceci n'a pas été éludé par la psychanalyse.

#### B/ Quelques commentaires critique sur la bibliographie non psychanalytiques, inclus dans le mémoire de psychiatrie

##### - nouveauté de l'approche familiale systémique

Il serait trop fastidieux d'énumérer de manière exhaustive tous les travaux d'origine systémique venant d'Outre-Atlantique. La multiplicité des écoles, leurs sensibilités différentes, rendent vains tous les efforts qui viseraient à une synthèse.

Leur point commun est l'existence d'une praxis familiale et un essai de formulation théorique a posteriori. Bien qu'il soit difficile de tirer, à partir de courants dissemblables, un corps de doctrine unique, nous croyons avoir tracé les principales lignes théoriques de l'approche systémique.

Est-ce que l'approche relationnelle de la pathologie mentale est un phénomène si nouveau, voire révolutionnaire comme le prétendent les systémiques ?

Comme nous essaierons de le montrer plus loin, la psychanalyse, et par son intermédiaire la pédopsychiatrie, se sont toujours intéressées à une conception familiale de la symptomatologie psychique de l'enfant. Mais déjà, à d'autres époques, bien avant les systémiques, on avait souligné l'importance de certains types de liens générateurs de pathologie. Quelques publications psychiatriques en sont la preuve. Dans la littérature française, on trouve « la folie à deux ou folie communiquée » de Lassègue et Falret (1877). Les auteurs décrivent sept cas cliniques de la façon suivante : ... «Le problème comprend deux termes entre lesquels il s'agit d'établir une équation : d'une part le malade actif ; de l'autre, l'individu réceptif qui subit, sous des formes et à des degrés divers, son influence ». Les enfants seront ceux qui subiront le risque le plus élevé : « appréhensifs par nature, confinés dans un milieu sans expansion, ils sont disposés au premier chef à devenir les échos d'un délire auquel on les associe » (p.9).

Laforgue publie en 1936 « la névrose familiale ». Dans la même année, Leuba (cité par Lebovici) (1970) écrit « la famille névrotique et les névroses familiales ». Tous deux définissent les troubles des enfants comme étant l'induction d'une névrose des parents sur les descendants. Dans tous ces travaux, bien que fût déjà admise la pathogénicité du lien, la stratégie thérapeutique consistait à séparer les protagonistes.

Il se dégage de l'étude des travaux précédents que la nouveauté du mouvement systémique ne consisterait pas dans la prise en compte de la relation comme génératrice de pathologie. Elle résiderait plutôt dans sa nouvelle approche communicationnelle et systémique, notamment dans ses propositions thérapeutiques. La stratégie de convoquer simultanément deux générations ou plus, voire tous ceux qui habitent sous le même toit, représente, à notre avis, la plus grande innovation. Phénomène de société, l'ampleur du mouvement s'est rapidement étendue à l'Amérique du Sud et, quelques années plus tard, en Europe.

#### - postulats théoriques

Dans le mémoire du CES nous avons mis en valeur les différences entre la théorie systémique et la théorie psychanalytique pour mieux définir ce que sera l'approche familiale du point de vue analytique. Les différences entre les conceptions systémiques et psychanalytiques sont bien connues. Aucune des élaborations systémiques ne tient compte des instances intrapsychiques ni de l'existence du sujet de l'inconscient.

Alors que l'effort d'établir une logique des symptômes et l'utilisation de la parole comme moyen thérapeutique devrait rapprocher les systémiques de la psychanalyse, cela ne fait qu'accroître leurs différences abyssales. Soucieux de repérer les contradictions et paradoxes de la communication humaine, les systémiques appréhendent les énoncés de la communication familiale selon la grille d'une logique formelle, la seule à laquelle ils fassent référence.

Cette logique est une science qui a pour objet l'étude formelle des normes de la vérité. De ce point de vue, les concepts, jugements et raisonnements sont exclusivement considérés dans les formes où ils sont énoncés.

Les systémiques, en bons logiciens, ont à cœur d'analyser avec rigueur la marge de vérité ou d'erreur des énoncés, indépendamment de ceux qui les ont émis. Bien que, à la différence de la démarche logique classique, ils ne négligent pas l'influence du contexte, ils ne tiennent cependant aucun compte du sujet de l'énonciation, si cher à la psychanalyse.

Michel Neyraut (1978) nous rappelle que précisément cette logique de l'énonciation interfère avec celle de l'énoncé et produit autant de logiques que d'énonciations. Les manières de raisonner se fondent sur la logique, comme s'il y en avait une seule pour traduire entièrement la pensée. Alors que chaque idée qui émane d'un sujet émane de plusieurs logiques qui « travaillent » simultanément, véritable lutte d'influence qui ne confère la suprématie absolue à aucune de ces logiques en particulier. Le discours manifeste n'est rien d'autre que la résultante vectorielle de toutes ces forces diverses en jeu.

Cet auteur dit à ce propos, que la logique est plurielle et mieux vaut parler des logiques de l'inconscient, car les logiques sont vénales et paient tribut à leurs commanditaires. Cet auteur distingue trois types de logiques : primitives, primaires et secondes. Elles se constituent dans des temps et des espaces multiples, chacune définit ses propres limites et produit ses absurdités particulières. La logique du rêve n'est pas celle du rêveur ; la logique du délire n'est pas celle du délirant. La logique du père n'est pas celle du fils et ce dernier modifiera sa logique quand il deviendra père à son tour pour l'adapter à sa nouvelle fonction.

On sait que les théories sexuelles infantiles ont leur logique propre, élaborée à partir de l'organisation libidinale de l'enfant (Freud) (1908). La conviction de l'enfant dans sa logique est inébranlable et elle ne se modifiera pas, quels que soient les efforts de rectification que pourra faire l'adulte.

La théorie de la communication se contente de reconnaître une certaine mécanique énonciative - le comment - prise dans la relation et d'en signaler les contradictions.

La psychanalyse au contraire se propose de reconnaître les différentes logiques sous-jacentes à tout discours manifeste et d'en apercevoir la signification ; autrement dit de comprendre le pourquoi.

Sans chercher à récuser la découverte de l'inconscient et de l'intrapsychique, les systémiques considèrent que ces concepts ne sont plus opérationnels dans le cadre qu'ils ont choisi : « dans une pragmatique de la communication humaine, il est parfaitement hors de propos de demander pourquoi un individu a de telles prémisses, quelles en sont les causes et s'il en est ou non conscient » (Watzlawick, Beavin et Jackson) (1966).

Les systémiques ne s'arrêtent pas à la subjectivité : le sujet ne vaut que pris dans sa fonction relationnelle. Dans la mesure où ce qui se passe dans l'esprit d'un individu n'est pas « vérifiable scientifiquement », les questions que l'on pourrait se poser à son intention deviennent indécidables.

C'est pourquoi a été choisie l'idée de la fameuse boîte noire pour illustrer « l'impénétrabilité » du sujet. Cette boîte noire, métaphore du sujet et de l'intrapsychique, restera toujours inconnue et les systémiques critiquent vivement ceux qui prétendraient sonder ses abîmes noirâtres.

Doit-on prendre à la lettre l'affirmation que la curiosité d'ouvrir cette « boîte à malices » risque de provoquer une explosion mortelle ? Ce qui ne serait sans doute pas sans une certaine logique, si l'on ne considère que ce que les pulsions refoulées véhiculent d'explosif et si l'on nie que les pulsions existent et insistent même si la boîte à pulsions n'est pas déboîtée. Les symptômes sont considérés comme une sorte d'entrée d'informations dans le système familial et non comme l'expression d'un conflit intrapsychique (Watzlawick, Beavin et Jackson) (op cité))

On peut se demander où est le sujet dans ses gestalts familiales où il ne peut rien faire d'autre que d'être porteur de la pathologie familiale ou d'y être soumis. Benveniste (1969)<sup>1</sup> affirme « Dans les pronoms personnels, le passage du singulier au pluriel n'implique pas une simple pluralisation ». « ... « nous » est non pas une multiplication d'objets identiques, mais

---

<sup>1</sup> Benveniste, E. (1966) L'homme dans la langue, in Problèmes de linguistique générale, Gallimard, Paris, p. 233.

une jonction entre « je » et le « non-je », quel que soit le contenu de ce « non-je ». Cette jonction forme une totalité nouvelle et d'un type tout particulier, où les composantes ne s'équivalent pas: dans « nous », c'est toujours « je » qui prédomine... » (p. 233).

La prise en compte du groupe familial comme un tout, comme un système, ne doit pas nous faire oublier la singularité des sujets qui le composent. Est-ce un pur hasard si les premiers travaux publiés sur l'approche familiale traitaient de patients psychotiques, enfants et adultes ? N'est-ce pas dans la psychose que la crise du sujet est la plus dramatique ? Questions qui se posent à nous, indépendamment de l'importance que nous accordons au groupe, dans la détermination du symptôme.

D'ailleurs, même si l'on reconnaît que c'est à cause de la communication pathologique qu'une famille est malade, il n'en demeure pas moins que c'est le sujet qui exprime individuellement sa souffrance.

Un autre aspect, et non pas le moindre, qui marque des divergences avec la psychanalyse et la théorie systémique, est la prise en compte du temps. Dans le mode d'approche communicationnelle, tout se passe dans le hic et nunc de l'interaction. On accepte que le comportement « soit déterminé, au moins partiellement, par l'expérience antérieure, mais on sait combien il est aventureux de rechercher ses causes dans le passé » (Watzlawick, Beavin et Jackson) (op.cit.)

Les systémiciens passent outre aux incertitudes d'une telle recherche du passé ; ils cherchent à modifier la communication telle qu'elle existe dans sa forme présente, plutôt que de se perdre dans la recherche d'un sens historique et de « causes tirées du passé ».

La théorie de la communication ne tient compte d'aucune théorie qui se propose de comprendre la conduite de l'individu comme étant la répétition dans le temps de sa structuration psychique infantile.

Mais peut-on faire si facilement l'économie de la structure psychique du sujet ? Ne court-on pas le risque de rayer des « informations » essentielles ? Comment expliquer par exemple, d'après cette théorie, qu'un psychotique délirant persiste dans son délire une fois qu'il est séparé de l'interaction familiale ? Ou qu'un enfant maltraité physiquement et placé dans une famille d'accueil fait en sorte que ses parents d'adoption pratiquent sur lui de nouvelles violences corporelles, à l'instar de celles des parents naturels ? Comment l'expliquer si l'on n'admet pas que quelque chose du passé a été intériorisé et détermine la

conduite actuelle ? Il n'est pas de changement concevable sans une structure qui l'assimile, l'intègre à son fonctionnement ou résiste à son empreinte. (Widlöcher, D.)(1980).

Par exemple, face à la menace de séparation de ses parents, l'enfant peut avoir au moins deux types de réactions possibles. Chercher à réunir ses parents ou, au contraire, aider à la séparation. Qui déterminera le choix, sinon la singularité structurelle de cet enfant ? Il est indispensable d'examiner ce qui se passe chez cet enfant-là, le pourquoi de son anxiété et du choix de l'une des deux réactions, qui peut se traduire en symptôme. Sinon, comment expliquer le fait qu'il ait pu choisir des conduites cherchant à séparer ses parents, plutôt que l'inverse, comme il est classique de l'entendre dire ?

La théorie de la communication semble suggérer une normalisation de la communication, et selon sa propre logique de la psychopathologie et des relations humaines en général. Le thérapeute systémique se situerait non pas dans la position du supposé-savoir, mais de celui qui détient le savoir de la communication non pathogène. Pédagogue de la relation, il apprend au groupe familial à communiquer d'après son propre modèle. Comme les anciens rhétoriciens, les thérapeutes systémiques cherchent à persuader plutôt qu'à permettre l'émergence d'une vérité familiale. Même si l'approche se fait par la ruse de l'injonction paradoxale. Nous ne nierons pas l'intérêt qu'offre l'approche systémique pour la compréhension de la pathologie, notamment la clinique des psychoses et des enfants.

Restituer le symptôme dans le contexte familial et dans le processus groupal qui concourent à sa genèse, présente un intérêt évident pour mieux saisir sa signification. Mais la brièveté des traitements systémiques et leur activisme interventionniste qui peuvent avoir un effet mobilisateur certain ne sont pas dépourvus de risques.

Leurs techniques relèvent souvent de la manipulation pure et simple, sans autre dessein que l'effacement des symptômes. La disposition de ces derniers ne saurait pas être le critère exclusif de la fin de traitement. Et travailler avec la constellation familiale ne devrait pas nous aveugler au point de ne pas reconnaître la lumière propre à chaque membre de cette famille. Freud ne s'est pas intéressé seulement à l'intra-psychique ou à l'individu isolé, comme le critiquent superficiellement les systémiques. Tout au long de son œuvre, aussi bien dans la genèse et structuration du psychisme que dans l'expression de la pathologie, l'Autre occupe une place prépondérante. Freud a essayé, en s'appuyant sur son expérience psychanalytique, d'éclaircir certains aspects de la psychologie des groupes humains.

Cette tentative se déploie notamment dans «Totem et tabou» (1911) et dans «Psychologie des foules et analyse du moi » (1921). Il commence ce dernier travail de la manière suivante : «l'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale, ou psychologie des foules, qui peut bien, à première vue, nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. Certes, la psychologie individuelle a pour objet l'homme isolé et elle cherche à savoir par quelles voies celui-ci tente d'obtenir la satisfaction de ses notions pulsionnelles, mais, ce faisant, elle n'est que rarement – dans certaines conditions exceptionnelles – en mesure de faire abstraction des relations de cet individu avec les autres. Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié » (Freud, 1921, p.123). Dans ce travail, il analyse les phénomènes qui se produisent dans deux groupes artificiels, l'église et l'armée. Freud souligne l'importance du mécanisme d'identification au sein de ces groupes et les phénomènes d'ordre inconscient qui s'établissent entre les différents membres.

Depuis lors, un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de définir et de comprendre la pathologie d'un individu en fonction du groupe, dont la famille constitue un groupe tout particulier.

Au cours de notre recherche, il nous a semblé que la plupart des courants psychanalytiques contemporains – indépendamment du choix théorique que l'on peut faire – ont permis que soit utilisée leur élaboration conceptuelle pour une compréhension familiale de la symptomatologie de l'enfant.

#### L'apport analytique américain

L'école culturaliste américaine, avec K. Horney et Sullivan, ses représentants les plus connus, avait déjà remarqué dans les années trente l'importance du milieu culturel et son influence dans le surgissement d'une pathologie donnée. Mais les propositions de cette école soulignaient d'une manière excessive le poids du modèle culturel préétabli, considéré dès lors comme normal. La singularité de l'individu est pliée à ce modèle, dont toute déviation risque de devenir symptôme. Erikson (1950) étudie les communautés indiennes en Amérique du Nord et relève lui aussi l'importance de l'environnement. Il expose notamment le cas d'un

enfant dont la manifestation symptomatique (crises d'épilepsie) représentait une réponse aux difficultés familiales. Cependant, l'approche thérapeutique consistait toujours à ne considérer que l'individu pris isolément.

Profondément influencée par la psychologie du Moi, l'école américaine tente une approche relationnelle de la pathologie mentale. Bowen (1966) dira que le concept central de cette théorie est le moi familial commun indifférencié. Cet auteur propose une échelle de différenciation du moi qui va de 0 à 100. Les familles les plus pathologiques – avec un degré de fusion le plus compact et une différenciation réduite du moi – se trouvent en bas de l'échelle. Obtenir la défusion et une plus grande individuation de ses membres deviendra le but thérapeutique. Pour cela, Bowen convoque soit la famille en entier avec deux générations ou davantage soit les parents exclusivement (ce qui lui aurait donné le plus de résultats).

Appartient aussi à Bowen la célèbre formule «il faut trois générations pour faire un psychotique » (p. 346) qui sera reprise par tous les courants d'approche familiale aussi bien systémiques que psychanalytiques, en un bel exemple de convergence théorique. La relation symbiotique entre la mère et son enfant est un exemple de la fusion dont parle Bowen et une des versions les plus intenses.

C'est à partir de cette perspective que M. Mahler a écrit sur la symbiose et les vicissitudes de l'individuation (1973) L'auteur propose un modèle génétique du développement du psychisme caractérisé par trois phases. Dans la première, appelée autisme normal, le nourrisson dans son narcissisme absolu n'est encore conscient de rien au-delà de son propre corps. L'âge de 2 - 3 mois marque le début de la deuxième phase - de symbiose normale, de fusion à la mère - dans laquelle le « je » ne se différencie pas encore du « non-je », et où l'intérieur et l'extérieur n'en viennent que graduellement à être perçus comme différents. Son apogée s'est situerait vers l'âge de 4 - 5 mois. A la troisième phase, dite de séparation-individuation, le nourrisson devient peu à peu conscient de sa séparation, d'abord de son corps, puis de son self, au fur et à mesure qu'il délimite le noyau et les limites de son moi. Son point culminant consiste dans l'établissement de la permanence de l'objet.

La psychose infantile est comprise comme la fixation de l'évolution de l'enfant dans la deuxième phase symbiotique et comme une absence d'individuation.



En outre, de nombreux psychanalystes généticiens comparent l'adolescence à un second processus de séparation-individuation. Mahler remarque les aggravations cliniques qu'entraîne toute tentative de séparation ; elle propose la « formule thérapeutique tripartite », à savoir : la mère, l'enfant et le thérapeute.

### L'apport de Mélanie Klein et de ses disciples

M. Klein, pour sa part, nous a montré qu'elle accorde une grande importance à la relation du nourrisson avec sa mère et – par une extension rapide – avec le groupe familial tout entier. Elle a fait de concept de fantasme inconscient le moteur de sa théorie. On lui a souvent reproché, à notre avis fort injustement, de ne guère prendre en compte l'existence d'autrui dans le développement du fantasme. Celui-ci se forgeant indépendamment de toute influence externe. Ce serait ignorer l'importance qu'elle donne à la relation d'objet dans la genèse et la transformation des fantasmes les plus primitifs. Le fantasme de l'enfant n'étant jamais un produit achevé mais le résultat de l'interjeu fantasmatique avec la mère.

Dans « Développements in psycho-analysis », à propos de « Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés », M. Klein (1952) (p. 193) dit : « les facteurs externes jouent un rôle vital dès le début ; car nous avons des raisons de supposer que toute stimulation de la crainte de persécution renforce les mécanismes schizoïdes, c'est à dire la tendance du moi à se cliver lui-même et à cliver l'objet, alors que chaque expérience positive renforce la confiance en l'objet « bon », et favorise l'intégration du moi et la synthèse de l'objet». D'après cette théorie, la relation se constitue progressivement au moyen d'une relation intra-cavitaire entre la mère et l'enfant, par un interjeu de projections et introjections.

Parmi les disciples de M. Klein, on connaît l'apport de Winnicott (1969). L'introduction de concepts nouveaux tels que nursing (soins maternels), holding (maintien), préoccupation maternelle primaire, ne fait que mettre en relief le rôle que joue l'objet primaire dans la structuration du psychisme de l'enfant. Sans oublier bien sûr l'objet et les phénomènes transitionnels, cette aire de jeu intermédiaire entre le moi le non-moi, cette zone partagée entre le sujet et l'objet.

Mais ce sera Bion (1961), avec ses recherches sur les petits groupes, qui permettra, par l'originalité de ses formulations, d'ouvrir tout un champ nouveau pour la théorie et la thérapie

psychanalytiques du groupe. Bion s'appuie sur les contributions de M. Klein et postule que l'individu aux prises avec les complexités de la vie en groupe a recours, au moyen d'une régression parfois massive, à des mécanismes décrits par M. Klein comme caractéristiques des premiers stades de la vie mentale : « Une partie essentielle de cette régression est constituée par la conviction qu'il existe un groupe distinct de l'agrégat des individus qui le composent ainsi que par les caractères attribués par l'individu à ce groupe hypothétique » (Bion, p. 30).

Le principal apport de Bion réside dans la découverte que le groupe configure une totalité psychologique et que cette configuration organise une mentalité groupale qui peut être comprise et interprétée du point de vue analytique. L'organisation du groupe à un moment donné sera le résultat de l'interaction entre la mentalité groupale, les désirs et les pensées de l'individu.

Bion postule l'existence dans tout groupe de présupposés de base de nature inconsciente qui alternent entre eux mais ne coexistent jamais. Les présupposés de base délimitent des configurations émotionnelles sous-jacentes dans le groupe, expriment quelque chose comme des fantasmes de groupe du type tout puissant et magique, sur la façon d'arriver à ses fins ou de satisfaire ses désirs (Grinberg et coll.) (1971) Les présupposés de base, au nombre de trois sont : le présupposé de base, de dépendance, celui d'attaque-fuite et celui de couplage. Bion appelle « valence » la capacité instinctive de participer au groupe. Cette possibilité qui existe chez tout un chacun est en grande partie indépendante d'une intentionnalité quelconque.

Bion souligne l'intensité des sentiments et des mécanismes d'identification prospective qu'emploie souvent le groupe pour se défendre contre les angoisses psychotiques. La pensée de Bion, l'une des plus originales de la psychanalyse contemporaine, a permis à beaucoup de thérapeutes familiaux de se donner un cadre de référence théorique pour étudier ce groupe par excellence que constitue la famille.

Cette réflexion menée en France depuis une quinzaine d'années par les analystes du groupe ou group analysts a nécessité une adaptation toute particulière. Bion et les group analysts en général avaient développé ces concepts à partir des recherches sur les groupes artificiels ; la famille humaine, groupe primaire et naturel, a donc nécessité une réflexion nouvelle.

A la différence des groupes thérapeutiques, la famille précède et continue son existence en dehors des séances. Ces séances nécessitent la présence d'au moins deux générations. Sauf exception, on consulte initialement le thérapeute pour un seul membre de la famille et non pour l'ensemble du groupe. A cela s'ajoute l'intensité de l'interaction émotionnelle et des mécanismes d'identification mis en jeu. La famille serait donc un groupe tout particulier, mais soumis pourtant aux phénomènes décrits pour les groupes en général.

Dans ce sens, la jonction pourrait être cherchée dans ce que Pontalis (1968) dit à propos du petit groupe où l'individu est effectivement engagé à se percevoir comme terme d'une relation et lieu d'un processus ; ce qui, traduit en subjectivité, suscite une conscience d'être manipulé par des forces aussi difficiles à contrôler qu'à définir. Dévoiler ces forces et comprendre leur dynamique au sein de la famille constitue l'axe des recherches de la thérapie familiale psychanalytique. Cette recherche, loin d'être épuisée, ouvre un champ nouveau à la connaissance de l'humain et propose une perspective thérapeutique riche en possibilités.

En France, les travaux de Kaës (1976) et Anzieu (1971) et (1975) sur les groupes et de Lemaire (1979) sur le couple, ont permis de grands progrès dans ce sens.

A. Ruffiot (1981), se basant principalement sur ces travaux, ainsi que sur des publications des analystes argentins comme Bleger et Pichon Rivière, propose l'existence d'un appareil psychique groupal familial dont il essaie de préciser la genèse et la nature.

A partir de la clinique de la thérapie familiale, Ruffiot postule un type de fonctionnement mental archaïque qui renvoie aux périodes très précoces de l'ontogenèse et il établit une relation entre l'A.P.G.F. et l'appareil psychique primitif du nouveau-né, la psyché-primaire.

Bion, dans ses postulats théoriques sur l'origine et la nature de la pensée, a insisté sur le rôle que joue l'entourage de l'enfant, notamment la mère.

Le psychisme néonatal comprendrait deux éléments de base : les éléments beta et les éléments alpha. Les éléments beta seraient les impressions sensorielles et les « vivances » émotionnelles non transformées. Ces éléments ne servent pas à penser, rêver ou se souvenir. Ils sont vécus comme des choses en soi et ils sont d'ordinaire expulsés par l'identification projective (Grinberg et coll.) (1971)

Pour ces contenus expulsés, la mère fonctionne comme un contenant et par sa maturité psychique, elle fait en sorte que la faim devienne satisfaction, la souffrance plaisir, la peur de mourir tranquillité. Cette aptitude de la mère à recevoir les projections du nourrisson et à les projeter à nouveau une fois élaborées est ce que Bion appelle « capacité de rêverie »

Les éléments alpha sont des impressions sensorielles et des vécus émotionnels transformés en images visuelles ; ils servent les pensées oniriques, l'inconscient, les rêves et les souvenirs. La psyché de l'enfant et sa capacité de penser se développent dans cette zone d'interfantasmatisation de l'enfant et de son entourage, terrain privilégié pour la constitution d'un inconscient familial.

Bleger (1967) s'est intéressé pour sa part aux phénomènes d'interaction entre l'individu et les institutions, la famille étant considérée comme l'une des institutions la plus exemplaire. Il soutient que l'institution, et donc la famille, est une partie de la personnalité de l'individu. Elle fonctionne comme les limites du schéma corporel et du noyau fondamental de l'identité ; Bleger postule l'existence précoce d'une position préalable à la position schizo-paranoïde, qu'il nomme *glischchro-carica*. Cette position se caractérise par l'existence d'un noyau d'indifférenciation primaire ou noyau agglutiné. Les reliquats de ce noyau agglutiné vont constituer la partie psychotique de la personnalité.

Bleger reprend les concepts de Pichon Rivière sur le système de dépôts et postule comme destinée pour ce non-moi, pour ce noyau agglutiné, d'être déposé chez l'autre. Il maintient ainsi une fusion entre le dépositaire et le déposant, caractéristique de la symbiose.

Tout individu porte en lui, tout au long de sa vie, ce noyau psychotique qui constitue son psychisme premier. Ce non-moi psychique se dissout dans les groupes et en assure le ciment, malgré l'individualisation des moi corporels.

Ruffiot (1981), reprend ces conceptualisations pour affirmer que «l'individuel, c'est le corporel ; le groupal est d'essence psychique» (p. 45). Il considère que son travail d'analyste du groupe familial doit avant tout viser ce noyau d'indifférenciation primaire partagé par le groupe. La voie royale d'accès reste la vie onirique, mais cette fois-ci de l'ensemble des membres de la famille. « L'appareil psychique familial – à trois personnes ou davantage –

s'édifie dans cette zone psychique obscure, indifférenciée, des différents membres du groupe familial : père, mère, enfant, chacun utilisant cette partie de lui, non-lui disponible pour la communication inconsciente » (p.46). Le groupe familial scellerait une unité psychique au-delà de la corporéité individuelle de ses membres.

Ruffiot suggère un vécu très primitif du groupe familial « d'être une psyché unique et sans corps ». (p. 47) Il fait appel à la notion d'un hors-lieu psychique individuel, non repéré dans la logique freudienne individuelle. L'appareil psychique familial se définit comme suit :

- il est un appareil fait de psyché pure
- son fonctionnement est de type onirique
- il est le cadre indifférencié
- il résulte de la fusion des Moies psychiques primaires individuels.

Son but dans la thérapie familiale est de traiter l'appareil psychique familial dans sa dimension groupale. La considération du transfert et du contre-transfert, la formulation des interprétations tiendront compte exclusivement de cette dimension. Dans sa technique, Ruffiot privilégie l'inter-fantasmatisation, qui se substitue à l'interaction des systémiques.

Son écoute analytique s'oriente vers le dysfonctionnement inter-fantasmatique inconscient et vise à rétablir une circulation fantasmatique dans l'appareil psychique familial. L'onirisme familial, lieu de fusion des psychés individuelles, constitue l'axe central de la thérapie analytique (Ruffiot) (op.cit.) Cette recherche sur les rêves familiaux est, à notre avis, l'un des aspects les plus originaux de la pensée de Ruffiot. Suivant l'exemple des esquimaux qui considèrent l'ensemble des songes d'une nuit comme un seul discours, expression de la collectivité (Anzieu) (1976), Ruffiot reprend les récits des rêves des différents membres d'une famille, comme un miroir onirique groupal où elle se voit une. Cependant, la préoccupation essentielle de ce type d'approche familiale reste l'individu qui, grâce à un nouveau régime de fonctionnement familial, pourra acquérir une autonomisation de son psychisme individuel.

#### L'apport de Lacan

Bien peu d'auteurs d'inspiration lacanienne préconisent un abord familial de la pathologie de l'enfant. À commencer par Lacan lui-même qu'il ne l'a jamais postulé. Il nous semble néanmoins que son corpus théorique permet l'utilisation de certains de ses développements pour parvenir à une compréhension familiale de la problématique de l'enfant.

Démarche que nous croyons percevoir dans les travaux de certains des disciples de Lacan, notamment F. Dolto et M. Mannoni. On remarque chez ces auteures l'importance qu'ils confèrent à la constellation familiale dans la pathologie de l'enfant, qu'il s'agisse de troubles réactionnels ou dus à la structure de la dynamique parentale.

Dans la préface que F. Dolto a écrite pour le livre de M. Mannoni (1965), on peut lire : «un être humain, dès sa vie prénatale, est déjà marqué par la manière dont il est attendu, par ce qu'il représente ensuite, par son existence réelle devant les projections inconscientes des parents. C'est le jeune enfant et l'adolescent qui sont porte-parole de leurs parents» (p.16).

Dans cette même préface, F. Dolto souligne que la psychanalyse impose la compréhension dynamique des troubles des enfants par l'analyse des difficultés en chaîne, remontant à la structuration œdipienne, non pas des parents mais des grands-parents et parfois des arrière-grands-parents. Cette démarche pose le problème en termes de névrose familiale.

Bien que, pour F. Dolto, la perspective familiale de la compréhension du symptôme de l'enfant lui semble essentielle, elle propose tout de même la psychothérapie individuelle de l'enfant. Exception faite, peut-être, des enfants qui n'ont pas encore accédé à l'Œdipe. F. Dolto conseille des contacts confiants et fréquents avec les parents, qu'elle associe toujours d'une manière indirecte à la cure de l'enfant.

M. Mannoni (1965)<sup>2</sup> va plus loin dans cette perspective familiale, non seulement quant à la compréhension du symptôme mais surtout dans la stratégie thérapeutique. M. Mannoni remarque que ce qui est en jeu dans le symptôme de l'enfant est son impossibilité à se développer en ayant des désirs à lui, qui ne soient pas aliénés par les fantasmes parentaux.

Cette aliénation dans le désir de l'Autre se manifeste par toute une série de troubles qui peuvent aller de réactions phobiques légères jusqu'à des troubles psychotiques. C'est le champ

---

<sup>2</sup> Mannoni, M (1965).Le premier rendez- vous avec le psychanalyste, Seuil, Paris, p. 22

de la pédopsychiatrie qui exige donc une compréhension familiale. M. Mannoni(1964) privilégie pourtant le rôle de la mère. Dans « L'enfant arriéré et sa mère »<sup>3</sup>, titre déjà évocateur, elle se propose de chercher d'abord le sens que peut avoir un enfant arriéré pour la famille, surtout pour la mère « Il arrive que ce soient les fantasmes de la mère qui orientent l'enfant vers son destin » (p.14). En deçà de ce poids inégal conféré à la mère, son approche n'est pas pour autant duelle : l'Œdipe et la triangulation que celui-ci implique gardent toute leur portée.

Pour M. Mannoni (1964), l'arriération, comme d'ailleurs d'autres symptômes, doit être comprise au sein d'une histoire familiale, histoire à laquelle l'enfant donne un sens par le moyen de son symptôme. «C'est pourquoi l'étude du débile, comme celle du psychotique, ne se limite pas au sujet, mais commence par la famille ». (p.53). L'inconscient de l'enfant, c'est souvent dans l'inconscient des parents qu'il faut le chercher, pour pouvoir avec eux faire un certain travail qui rende la cure de l'enfant possible. M. Mannoni remarque que c'est dans le type de relation qui unit l'enfant arriéré à sa mère qu'il faut chercher le sens de son handicap. Souvent, l'enfant représente le manque à être de la mère, castration qu'elle n'a pas pu symboliser et dont son fils doit être le support objectif.

C'est lorsque que l'on touche au symptôme de l'enfant que l'édifice familial s'ébranle, édifice que plusieurs générations ont contribué à cimenter. «Cet enfant de demain, c'est d'abord sur la trace de souvenir qu'elle (la mère) le crée », nous dit très justement M. Mannoni (1964, p. 66)<sup>4</sup>. On ne peut pas comprendre le sens du symptôme de l'enfant sans chercher dans l'histoire parentale la place que ce dernier vient occuper, de quel dévoilement insupportable il protège la famille.

Dans sa quête pour comprendre le langage du symptôme, M. Mannoni(1964) propose la présence physique des parents, car «tout le langage de l'un a besoin de l'Autre pour se faire entendre » (p. 68).

M. Mannoni nous rappelle que la question de savoir si les parents ont ou non à apparaître sur la scène analytique est un faux problème, puisque, quoi qu'on fasse, ils y font irruption,

---

<sup>3</sup> Mannoni, M. (1964) L'enfant arriéré et sa mère, Seuil, Paris, p. 43

<sup>4</sup> Mannoni, M. (1964) L'enfant arriéré et sa mère, Seuil, Paris, p. 51

expérience quotidienne dans le champ de la pédopsychiatrie. Mais la décision de les introduire par avance ne reste pas une simple astuce tactique : elle devient l'une des prémisses de la réflexion clinique de l'enfant. L'introduction de la parole parentale permet la disparition progressive dans le discours du sujet, d'une parole aliénante, qui n'est parfois rien d'autre que celle de parent intervenant à la place du sujet. Y a-t-il un signifiant familial ? Dans cet univers sémantique qu'est la famille, dans cette polysémie et polyphonie des discours familiaux qui s'entrecroisent, existe-il des éléments communs qui participent à la fois du sujet et du groupe ? Et si cela existe, comment nommer ces éléments ? En nous appuyant sur la théorie du signifiant, nous proposons d'appeler ce quelque chose ce trésor en commun auquel participent tous les membres de la famille, le «signifiant familial ». Signifiant dont le parcours déterminerait le sens du symptôme.

Lacan, dans le séminaire sur « La lettre volée » (1966)<sup>5</sup> a voulu montrer, par son analyse structurelle du conte de Poe, la détermination majeure que le sujet reçoit du signifiant. À travers les différentes scènes qui se succèdent, on voit que chaque personnage qui a d'abord volé la lettre est dépossédé à son tour. Selon Lacan, cela ne tient pas à la ruse des nouveaux personnages introduits, mais plutôt à leur valeur positionnelle dans la structure de la fiction.

«Leur déplacement est déterminé par la place que vient occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée dans leur trio. Et c'est là ce qui, pour nous, le confirmera comme automatisme de répétition » (p. 16). Si le signifiant familial, comme la lettre volée du conte de Poe, peut subir un détour, c'est parce qu'il a un trajet qui lui est propre. On pourrait parler d'un signifiant familial lequel exige qu'il quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement. Pour mieux comprendre ce que pourrait être la structure familiale, nous reprenons ce que Lacan dit à propos du conte de Poe : «ce n'est pas seulement le sujet mais les sujets, pris dans leur intersubjectivité, qui prennent la file... modèlent leur être même sur le moment qui les parcourt de la chaîne signifiante ». (p. 30.)

Si fascination du conte il y a, il nous semble qu'elle est surtout due à la force de la structure, à la façon dont les personnages sont bien plus joués par le drame qu'ils ne le jouent eux-mêmes, bref, aux forces indéfinissables qui déterminent l'action. Nous sommes tentés de faire

---

<sup>5</sup> Lacan, J. (1966) Le séminaire sur « La Lettre volée », in Écrits, Seuil, Paris



le rapprochement entre l'automatisme de répétition du parcours du signifiant et la névrose familiale. L'enfant portant en lui les traces ineffaçables de cet automatisme de répétition familiale. La détermination majeure que, d'après Lacan, le sujet reçoit du parcours du signifiant, serait-elle due aussi à un parcours s'effectuant sur plusieurs générations ?

Le symptôme de l'enfant ne prendrait ça véritable signification que dans l'articulation de l'ensemble des chaînes signifiantes familiales. Découpage artificiel qui peut inclure deux ou trois générations, voire davantage.

Plutôt que de parler de communication circulaire, chère aux systémiques, on dirait alors que le signifiant circule, périple qui se fait à l'insu des sujets. L'Œdipe prendrait sa valeur réelle, à la considérer non seulement dans sa coupure synchronique mais aussi dans sa dimension diachronique, constituée par des triangulations successives liées en même temps à d'autres processus synchroniques.

La trame du tissu familial est ourdie par des tisserands de plusieurs générations. Dans ce tapis infini et qui en résulte, il y a parfois des nœuds que l'on pourra dénouer en démêlant tous les fils qui y conduisent. La quête de la signification nous amène à un glissement progressif du signifiant qu'il déborde l'infans. Quête qui devient à ce moment-là nécessaire pour dévoiler la surdétermination du symptôme de l'enfant.

Mais à considérer le symptôme de l'enfant seulement dans l'intrapsychique, le sens, sa surdétermination, risque de rester en suspens. La compréhension du sens du symptôme ne pourra se faire alors qu'en parcourant les chaînes familiales. Le « ré-sceau » familial imprime des caractères indélébiles qui configurent le texte familial. Sorte de palimpseste, surimpression des textes, dont l'écriture de l'enfant ne serait que le texte le plus apparent du livre familial.

Les buts de l'approche familiale ne sont pas de faire la psychanalyse des parents ou de leur imposer un changement de leur structure dans « l'intérêt de l'enfant ». Tâche qui, de toute façon, se révélerait impossible. Elle consiste plutôt à faciliter les conditions pour que l'enfant devienne parlant plutôt que parlé, pour qu'il se sorte de l'enchevêtrement, des rets, du tissu généalogique, des places qui lui avaient été réservées d'avance. L'approche familiale cherche

à modifier les amarres, lâcher du lest, permettre à l'enfant de naviguer d'après la direction de ses voiles et non plus autour de son point d'ancrage.

Parmi les éléments de discussion qui surgissent de ce Mémoire, on peut ajouter :

« Déjà dans l'Esquisse, Freud, dans Psychologie de foules et analyse du moi en parlait. Bion(1961) le reprend dans sa recherche sur les petits groupes où il postule que l'organisation du groupe-la famille en étant un particulier- sera le résultat de l'intervention entre la mentalité groupale et les désirs et pensées de l'individu. Dans ce sens, dans tout groupe, comme affirme Pontalis(1968), l'individu est engagé à se percevoir comme terme d'une relation et lieu de processus.

La jonction entre l'individu-la subjectivité- et le groupe - l'intersubjectivité- dévoile les formes aussi bien conscientes qu'inconscientes en jeu et définit comme elles s'organisent au sein de la famille ; cette jonction constitue à notre avis l'axe de recherche de la thérapie familiale psychanalytique. Dans cette recherche qui est loin d'être épuisée, nous avons ébauché les quelques bribes de réponse que les différentes théories psychanalytiques postfreudiennes que nous avons préalablement citées nous ont. En guise de conclusion, nous dirons que la plupart des courants psychanalytiques actuels- et indépendamment de leurs divergences, voire leurs oppositions théoriques- non seulement justifient mais encore conduisent, par une sorte de nécessité logique, à une compréhension familiale du symptôme de l'enfant.

Seul mode d'approche en pédopsychiatrie ? Sans doute pas. Mais pratique privilégiée peut être pour mieux saisir et dévoiler la surdétermination intra et interpsychique du symptôme de l'enfant. Ainsi, la surdétermination du symptôme est peut-être à chercher dans l'univers sémantique familial et non pas seulement dans l'enfant pris isolément. Ainsi la pathologie de l'enfant se constitue dans cet espace où l'inter et l'intra ne sont pas aussi nettement séparés que l'on aurait tendance à le croire ».

(Fin de l'autocitation extrait du Mémoire de psychiatrie)

## 1.2) Le symptôme et les risques des dérives d'une certaine psychiatrie contemporaine

On assiste depuis quelques années à une évolution préoccupante de la psychiatrie contemporaine. Sans oublier la valeur sociale et intersubjective de l'abord de la santé mentale, y compris des moyens pharmacologiques disponibles pour palier à la souffrance psychique ;

avec le philosophe et membre de l'Académie de Lettres d'Argentine Santiago Kovadloff, nous avons écrit dans un journal argentin de large diffusion (La Nación, 1<sup>o</sup>/10/2002) une vision critique des risques de dérive de la psychiatrie contemporaine, basée sur les DSM américain, davantage orientée vers une médicalisation taxonomique et pharmacologique du patient, que de lui permettre d'accéder à sa propre subjectivité. Il me semble que de suivre aveuglement la taxonomie des DSM, l'éthique nécessaire à la clinique et à la considération de la subjectivité du patient, l'éthique n'est pas suffisamment respectée. Voici le texte tel qu'il a été publié:

« Depuis plusieurs années la nomenclature psychiatrique établie par l'American Psychiatric Association s'impose comme référent majeur de la psychiatrie mondiale, par l'intermédiaire du Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux, connu dans le milieu professionnel comme DSM IV, la nouvelle bible de la psychiatrie globalisée. D'après les auteurs de ce Manuel, sorte de vade-mecum des troubles dits mentaux, les objectifs de cette taxonomie sont “ cliniques, de recherche et éducatifs, et s'appuient sur des fondements empiriques solides”. Un autre objectif annoncé consiste à “ faire connaître des études statistiques sur la santé publique”. (DSMIV, p. 24).<sup>6</sup>

Sans déconsidérer l'utilité que, pour les professionnels de la santé mentale, représente le fait d'avoir trouvé un langage commun qui permette une meilleure connaissance des diverses psychopathologies en jeu, il est intéressant de se demander si les buts de ce manuel sont innocents et dépourvus d'arrière-pensées, ou si un certain mode d'emploi de celui-ci, chaque jour plus étendu, ne comporte pas un risque sérieux pour la subjectivité et par conséquent pour la santé mentale des patients.

Le DSM IV s'auto-définie comme « un glossaire des descriptions basé dans des données empiriques. Chaque trouble mental est conceptualisé comme un “ syndrome ou “pattern” du comportement ou psychologique de signification clinique, qui apparaît associé à un mal être, à un handicap ou à une perte de liberté”. (p.22)

En principe ne devrait pas rentrer en ligne de compte des considérations qui concernent des idéologies ou une religion. Dans ce sens le manuel affirme que “ ni le comportement dévié (par exemple politique ou religieux ou sexuel) ni les conflits entre l'individu et la société sont

---

<sup>6</sup> DSMIV (1995) Tr espagnole, Manual diagnóstico y estadístico de los trastornos mentales, Masson, Barcelona

des troubles mentaux”. Il est néanmoins légitime de se demander avec quels critères catégorisent comme “dévié” un comportement politique ou religieux, que par ailleurs ne considèrent comme pathologique, qu’à condition que la déviation ou le symptôme (ne) soient des symptômes d’une pathologie. Ces dernières considérations, poussées à l’extrême, ont conduit la psychiatrie soviétique, à l’époque stalinienne, à faire partie de l’appareil répressif de l’état. Par ailleurs, les auteurs du manuel de psychiatrie américain affirment avoir fait un gros effort pour que celui-ci puisse être utilisé dans des populations de différentes cultures, aussi bien à l’intérieur que hors les Etats-Unis. Bien que dans la pratique la classification proposée par le DSM IV soit souvent employée de manière homogène et réductrice, isolant le regard clinique des patients de leur milieu social et culturel, pour se limiter à la vérification des divers symptômes comportementaux.

En psychiatrie, à la différence d’autres spécialités médicales, il n’existe pas des protocoles semblables en fonction de la psychopathologie du patient, mais des propositions thérapeutiques qui sont tributaires de la conception et du modèle que de la pathologie mentale ait le psychiatre. De ce fait, face à une pathologie donnée, le patient peut être orienté vers une psychothérapie freudienne, jungienne, cognitive, systémique ou autres ; que ce soit individuel, de couple ou groupal. Voire même aucune psychothérapie et la proposition thérapeutique se voir limitée à l’ingestion **des** médicaments (ou plus succinctement « à une pharmacothérapie » ou « à une prescription médicamenteuse »). La psychiatrie n’est pas une science exacte. Ceci malgré les prétentions scientifiques des certains courants actuels de la psychiatrie biologique, qui montrent un certain dédain pour la prise en compte de la singularité qui caractérise tout ce qui concerne l’être humain et son fonctionnement psychique. Dans ces courants existe le risque que le psychisme soit considéré simplement comme un épiphénomène secondaire au fonctionnement neuronal. L’utilisation du DSM IV comme unité des critères ainsi que sa prétention scientifique, répond à une excessive simplification de la pathologie qui a pour conséquence l’effacement du sujet. Avec ce choix les traitements sont orientés vers un abord purement pharmacologique, seulement en fonction des symptômes. La découverte par Denniker en 1952 des neuroleptiques et l’emploi désormais de la psychopharmacologie a permis une avancée significative dans le suivi et l’évolution des patients gravement perturbés. Cela a permis, c’est bien connu, la réinsertion sociale des patients qui restaient jadis chroniquement hospitalisés. La neuropsychopharmacologie a fait un apport crucial pour le traitement des patients

psychotiques, maniaques, déprimés et/ou hautement angoissés. Ceci étant, il est évident qu'à l'heure actuelle beaucoup d'excès sont commis. L'industrie pharmaceutique s'emploie à orienter les processus diagnostiques introduisant une logique thérapeutique qui soumet les psychiatres à une pression constante. Ces derniers sont incités à décapiter les symptômes rapidement comme si c'était le but thérapeutique ultime. Au détriment de la valorisation psychique et symbolique des symptômes, comme condition préalable fondamentale, pour que la personne se considère elle-même participante du processus thérapeutique. Bien que le DSM IV parle de troubles, souvent la catégorisation des symptômes, par un glissement progressif, devient "maladie". La conséquence de ce glissement étant qu'à égale "maladie" on donne la même thérapeutique, sans considération de la valeur subjective que peut avoir la maladie, pour chaque personne. On prétend agir au nom de la soi-disant efficacité thérapeutique, au détriment de la prise en considération de la valeur symbolique et métaphorique que le symptôme acquiert pour le patient dans l'expression de son mal être.

Le symptôme est l'émergent d'un trouble bio-psycho-social de la personne, qui exige pour sa compréhension et traitement un regard intégrateur. La douleur psychique peut s'exprimer comme symptôme psychopathologique ou psychosomatique compromettant le corps à différents niveaux. Chez l'enfant, il peut s'exprimer parfois comme troubles d'apprentissage, révélateur souvent de la souffrance psychique. A titre d'exemple et pour mieux souligner les vases communicants entre l'industrie pharmaceutique et le DSM IV, on remarque que depuis les années 1897-1990 a été inclus dans le DSM IV un trouble de l'enfance, caractérisé comme déficit de l'attention avec hyperkinésie. Trop souvent on indique pour ce syndrome la prise de méthylphénidate. On estime qu'actuellement entre cinq et six millions d'enfants en âge scolaire aux USA reçoivent cette molécule, qui est un dérivé amphétaminique qui produit des effets proches de la cocaïne.<sup>7</sup> On méconnaît les conséquences à long terme dans le cerveau en développement ainsi que les possibles effets nocifs de la prescription des dérivés amphétaminiques chez les enfants. Aux USA depuis les années 90, son usage s'est multiplié entre 500 et 700 %. On calcule qu'à l'heure actuelle reçoivent cette molécule entre 8 et 20 % de tous les enfants scolarisés aux USA: Dans certaines villes, ce chiffre monte à 20 %., ce qui

---

<sup>7</sup> Vastag,B. Journal American Medical Association, Vol 286, 8, 2001.

fait frémir. D'après un compte rendu de la DEA (Drug Enforcement Administration)<sup>8</sup>, dans les dix dernières années, la consommation de psychostimulants a généré un bénéfice de 450 millions de dollars par an à l'industrie pharmaceutique. Il est important de souligner que parallèlement, on commence à décrire des graves addictions au méthylphénidate parmi les adolescents.

On constate alors que l'extrême simplification que préconise le DSM IV au nom de la nomenclature n'est pas innocente. Elle est fortement influencée par l'industrie pharmaceutique. Ses publicités promettent un monde presque aussi heureux que celui décrit par Huxley, ou chaque sujet prenait une dose journalière de drogue pour éviter toute sorte d'angoisse. Le marché des produits pharmaceutiques exige que dans un monde globalisé les nécessités de consommation soient les mêmes. C'est le principe de base pour que le marché devienne rentable. La logique imposée est la suivante : à égale nomenclature égale pathologie, à égal symptôme égal produit chimique. En Argentine le DSM IV exerce une influence évidente sur les systèmes privés d'assurance maladie. En dehors des diagnostics posés selon les critères du DSM IV, les patients ne sont pas remboursés.

En août 2001, un médecin psychiatre de Californie, Loren R. Mosher, a rendu publique sa démission à l'American Psychiatric Association. Il était en désaccord avec l'influence grandissante de l'industrie pharmaceutique dans les diverses strates de l'Association. Dans sa lettre de démission il souligne, qu'à l'heure actuelle, aucun Congrès ne pourrait être tenu sans la contribution de l'industrie, ce qui garantit aussi bien l'organisation du Congrès que le déplacement des professionnels. Un grand nombre des psychiatres est, de nos jours, influencé dans sa pratique clinique, tout comme dans ses prescriptions, par les avantages et bénéfices proposés par l'industrie pharmaceutique. Ces aides ne sont pas gratuites. Les laboratoires de l'industrie réalisent un suivi de toutes les prescriptions par l'intermédiaire des pharmacies. Un peu comme un contrôle dans les points de vente. Dans la relation médecin-patient s'interposent l'industrie pharmaceutique, les assurances privés et le manuel de psychiatrie. Ceci comporte un véritable risque pour la déontologie de professions liées à la santé mentale. Le psychiatre, assez souvent, se limite à coordonner toutes ses logiques en jeu, demeurant sa

---

<sup>8</sup> Haislip, G. Deputy Assistant Office of Diversion Control, Drug Enforcement Administration, DEA Report, San Antonio, 1996. United States Department of Justice, Washington, D.C.

subjectivité, tout comme celle du patient, en dehors du champ dit fallacieusement thérapeutique. Dans l'acte de "soins", le psychiatre qui s'est laissé imprégner par cette manière de concevoir la psychiatrie, réduit son rôle à celui d'un observateur qui classe les symptômes d'après les consignes du DSM IV. Ceci lui donne l'illusion d'une évaluation empirique. Il construit une façade de cohérence diagnostique et thérapeutique, délaissant par la même occasion la subjectivité du sujet souffrant. Se déconsidère la vérité intrapsychique du patient, qui n'est plus recherché par l'intermédiaire d'une alliance thérapeutique. De cette manière le patient est compulsivement induit à faire omission de toute responsabilité subjective dans ce qui lui arrive. Tout au plus on tiendra compte des antécédents bios sociaux de la maladie, mais il n'y aura pas une quête d'historisation subjective. En flagrante opposition avec ce qui caractérise l'humain, disparaît la valeur de la complexité. L'apparent triomphe thérapeutique consiste alors en imposer un ordre pharmacologique, là où les symptômes n'étaient considérés que comme une expression d'un chaos stérile, sans la prise en considération d'un sens métaphorique fructifère. Le psychiatre qui œuvre ainsi, agit en miroir, c'est à dire servilement, vis-à-vis d'une société accélérée qui exige une réponse immédiate, sans tenir compte de la temporalité, à savoir : la recherche, l'attente, le processus. Le professionnel se confronte à une logique qui efface la personne. Le symptôme, le produit pharmacologique, le diagnostic par images, sont privilégiés en détriment de la personne comme s'il s'agissait d'une entéléchie. Il y a donc une claudication de la subjectivité du psychiatre, de la relation transférentielle et une neutralisation du patient comme sujet. La clinique ainsi conçue répond à une conception qui exclut l'éthique au nom de l'efficacité. Toute pratique clinique qui ne respecte pas l'éthique et voué, à notre avis, à l'échec d'une véritable compréhension du patient. Le professionnel qui conçoit sa pratique de cette manière, se désintéresse du sens que le symptôme peut avoir pour la personne ; s'éloigne ainsi de la notion de personne comme valeur non échangeable. Last but not least, achève l'aliénation du sujet. Faire du patient un être inventorié dans une taxonomie, devient l'objectif principal de ce courant de la psychiatrie. Cette forme de concevoir la psychiatrie aspire à ligoter le tragique de l'existence ce que le sujet a d'inachevé à faveur du dramatique (ce qui est supposé être résolu). La personne se voit pressionné, alors, à renoncer à ce qui a de plus riche, à savoir, son irremplaçable singularité ». (Fin d'autocitation)

La parution depuis du DSMV en 2016, ne modifie pas les critiques que j'ai pu formuler à propos du DSM en 2002, la version du DSMV ne change pas fondamentalement les critères mis en cause.

### 1.3) La fratrie

Mon expérience dans un Centre de placement familiale m'a confronté à la notion de famille chez les enfants qui avaient été placés par ordre judiciaire, souvent par violence physique et/ou sexuelle. On avait demandé aux enfants placés en famille d'accueil, de dessiner « une famille ». De l'ensemble de ces dessins on avait déduit que chez beaucoup d'enfants la notion de famille d'origine était surtout soutenue par l'idée de fratrie. J'ai publié avec d'autres auteurs, un texte à ce propos "Familles naturelles, familles d'accueil, constellations familiales et modèles de familles. Recherche sur la notion de famille à partir d'une expérience de quinze années de placement familial spécialisé"<sup>9</sup>.

Par mon expérience institutionnelle, j'ai été porté à m'intéresser aux phénomènes de violence domestique, la notion d'autorité parentale et l'évolution des droits de l'enfant depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours en occident. Un premier texte fut publié dans une revue argentine<sup>10</sup>. Dans le même sens deux autres textes publiés en français<sup>11</sup> : « Lorsque le désordre symbolique familial appelle une intervention" et "Le symptôme de l'enfant et les approches familiales (d'une logique de la communication aux logiques de l'inconscient)"<sup>12</sup>.

La réflexion qui suit<sup>13</sup> est le résumé d'un texte, fruit de l'articulation du travail en commun de deux institutions appartenant à l'Association Olga Spitzer : d'une part, Le Service Social de l'Enfance (SSE), dont une section agit sur mandant judiciaire, d'autre part, le Centre

---

<sup>9</sup> Jardin, F et Tesone, JE (1982) - Revue Jonctions, n° 58, Paris.

<sup>10</sup> Tesone, J-E (1984) « En torno al niño maltratado" (autour de l'enfant maltraité), Revista del Hospital de Niños de Buenos Aires, Buenos Aires.

<sup>11</sup> Tesone, J-E- (1986) Revue du G.R.A.P.E. ( Groupe de Recherche et d'Action pour l'Enfance), Paris.

<sup>12</sup> Tesone, J-E (1988) Revue CONFLUENCES, n° 1, Paris.

<sup>13</sup> Tesone, J-E, Coudert, F et de Pracontal, J (1992) Au commencement était la violence, et après ? Traitement psychosocial des familles dans un cadre judiciaire. Sauvegarde de l'Enfance, 2, Expansion Scientifique Française, Paris.p. 122-137.



Médico-Psycho-Pédagogique E. Pichon- Rivière, qui est en centre de soins psychologiques, de cures ambulatoires, agréée par la Sécurité Sociale et qui n'agit pas sous mandat judiciaire, dont j'ai été le médecin directeur (1987-1998) :

« Toutes les difficultés, mais aussi tout l'intérêt du travail transdisciplinaire sont mis en avant tout au long de l'article. L'abord de la problématique de la violence et de l'abus sexuel intrafamilial, y compris l'inceste, exige un travail qui tient compte à la fois de l'axe socio-éducatif et de l'axe thérapeutique. Malgré le peu de demandes de soins, il faut créer les conditions et induire une véritable dynamique de changement qui inclut à la fois l'expression sociale et psychologique de la pathologie familiale. Dans la bipolarité de cette expression symptomatique, il ne s'agit pas de réifier le social en invalidant le psychologique ou, à l'inverse, de mettre en avant l'intrapsychique au détriment du social. Il s'agit plutôt de créer une interface de deux champs d'intervention, sans pour autant effacer toute dualité. La logique qui sous-tend une intervention socio-éducative sous mandat judiciaire se distingue néanmoins de celle qui guide les soins psychothérapeutiques. Il faut toutefois, éviter l'écueil que la dualité inhérente aux diverses logiques d'intervention ne devienne pas la ligne de fracture du clivage projeté par la famille. ». (Fin d'autocitation)

1.4) La nomination : Le prénom comme indice de transmission des désirs parentaux Un autre sujet que j'ai commencé à travailler et écrire en 1986 portait sur l'importance du choix du prénom dans la transmission du désir parental. Tout d'abord je l'ai présenté au XIème Congrès International de Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Paris, juillet 1986 et publié ensuite : "L'inscription transgénérationnelle du désir parental dans le choix du prénom de l'enfant"<sup>14</sup>. Une autre version fut aussi publiée à l'époque : "Le prénom comme indice privilégié des représentations transgénérationnelles : Christos ou un os dur à avaler"<sup>15</sup>.

Par la suite ce sujet a fait l'objet d'un livre : "Dans les traces du prénom, ce que les autres inscrivent en nous"<sup>15</sup>, publié en français écrit par l'auteur lui-même, Presses Universitaires

<sup>14</sup> Tesone, J-E (1988) Revue Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'adolescence, 36, Paris

<sup>15</sup> Tesone, J-E (1987) Revue DIALOGUE, La présence de l'absent, n° 98, Paris.

<sup>15</sup> Tesone, J-E (2009) En las huellas del nombre propio, lo que los otros inscriben en nosotros, Letra Viva, Buenos Aires

de France, Mars 2013, (préface du Professeur Daniel Widlöcher). J'ai écrit ce livre aussi en espagnol et obtenu un prix du Ministère de Culture argentine dans la catégorie Essai Psychologique » en 2011. Puis a été traduit en anglais, en turc. En juillet 2019, à l'occasion du Congrès International de l'API, a reçu à Londres le plus important pris qu'octroi l'API à un auteur qui soit ou non membre de l'API. Voilà quelques extraits du livre en question :

« What's in a name ?" se demandait Shakespeare par l'intermédiaire de Juliette, dans Romeo et Juliette, résumant ainsi une question qui a interpellé autant les linguistes que les philosophes, les ethnologues et les psychanalystes.

Notre nom propre est inséparable de nous-mêmes, il est l'essence de la personne. Il suffit de prononcer quelques phonèmes, d'articuler quelques syllabes apparemment non signifiantes, pour que la seule évocation d'un nom éveille de l'amour ou de la haine, ramène des souvenirs tristes ou gais, provoque des sentiments clairs et distincts ou chaotiques et confus, liés à la personne qui porte ce nom. Le moindre susurrement d'un nom peut faire rougir une adolescente, illuminer le regard d'un enfant, déclencher les larmes d'une mère, provoquer des palpitations chez un amant, des gestes de fureur et de rancune d'un ennemi, de la reconnaissance et de la gratitude de l'élève à son maître. Le nom est inséparable de la personne et sert à l'individualiser.

Les deux éléments du système onomastique moderne, commun à toute l'Europe, sont le nom et le prénom. Que le nom ait pu prendre une plus grande importance dans notre système actuel, ne doit pas nous faire oublier qu'en réalité il est d'apparition tardive. L'utilisation du nom commence à apparaître vers l'An Mil, et c'est seulement à la Renaissance que son emploi s'étendra à toute l'Europe. Ce n'est alors que prévaudra la formule : prénom plus nom.

A l'origine de l'humanité chaque enfant se voyait attribuer un nom différent et crée librement par ses géniteurs. Le donneur d'un nom ne se limitait pas-comme de nos

---

------(2011) In the Traces of our name, the influence of given Name in Life, Karnac, Londres -----

-----(2013) Dans les traces du prénom, ce que les autres inscrivent en nous, PUF, Paris.

------(2013) Adlarin Izinde, Baglam, Istanbul

------(2016) En las huellas del nombre propio, lo que los otros inscriben en nosotros, Biblioteca Nueva, Madrid

jours- à choisir un nom d'une série : il participait à un véritable acte de création d'un nom.

Le nom était le plus souvent inédit (très peu d'homonymes) et la création symbolique de ce nom dotait l'enfant d'une originalité comparable à celle de son patrimoine génétique.

Le nom scelle de manière indélébile le droit du sujet à être reconnu par les autres dans son identité.

Si le nom est de propriété exclusive d'un être donné, son sens ne s'épuise pas avec cette qualité : il lui confère un titre qui fait de lui un être irremplaçable.

Comme remarque J. Molino (1982)<sup>16</sup> il existe d'un côté les théories selon lesquelles le nom propre n'a pas de connotation, comme s'il s'agissait d'une étiquette dont toute la signification s'épuiserait dans la réalité phonique et de l'autre côté les théories pour lesquelles les noms propres sont les plus significatifs de tous, étant les plus individuels. Et Molino de conclure, reprenant le vocabulaire de Peirce, que le nom propre semble, tout à la fois, bien fonctionner comme marque distinctive vide, mais en même temps renvoyer à une série d'interprétants, qui nous apparaissent comme plus riches, plus chargés d'affectivité que les interprétants évoqués par les noms communs. Pour la Grammaire de Port -Royal<sup>18</sup> il a été convenu d'appeler noms propres ceux qui conviennent aux idées singulières, comme c'est le nom de Socrate, qui ne convient qu'à un certain philosophe appelé Socrate; le nom de Paris qui correspond à une ville appelé Paris.

Il serait vain d'essayer une origine des noms propres. Aussi vain que d'ouvrir une discussion sur la création du langage. Je dirai seulement que parole et nomination sont indissolublement liées. Union qui se révèle plus explicite dans les sociétés de transmission orale comme celles de l'Afrique Noire.

Dans ce monde et dans tous les mondes possibles, nul n'échappe à son nom propre. Même s'il n'avait pas été l'amant d'Héloïse, Abélard resterait Abélard; plus entier peut-être. (D. Slatka1994)<sup>17</sup>

Les noms propres sont des expressions qui réfèrent uniquement, c'est-à-dire qui renvoient à une entité particulière, considérée comme un « individu » singulier. Pierre est cet homme particulier que je connais. Il convient néanmoins de distinguer le nom propre des autres expressions qui servent à référer uniquement : les déictiques, - les pronoms démonstratifs et

---

<sup>16</sup> Molino, J.(1982) Le nom propre dans la langue. In "Le nom propre". Langages, 66, Paris Larousse. <sup>18</sup> Arnauld et Lancelot, Grammaire Générale et raisonnée, Nouvelle édition, Republications Paulet, Paris, 1969.

<sup>17</sup> Slatka, D. Les vertus du nom propre, Le Monde 3/06/1994.

les pronoms personnels -, ainsi que les descriptions définies, comme par exemple : le père d'Alexandre. (Molino, 1982)<sup>18</sup>.

C'est en raison du rôle paradigmatique tenu par les noms propres dans un système de signes extérieur au système de la langue, que leur insertion dans la chaîne syntagmatique brise perceptiblement la continuité de celle-ci : en français, par exemple l'absence d'article qui le précède, et par l'emploi d'une majuscule pour le transcrire. (Lévi-Strauss<sup>19</sup>, 1962).

Le nom est à la fois un droit de l'enfant et une institution, et à différence d'autres institutions, il ne représente pas une réalité sociale anonyme. C'est la seule institution qui individualise en un acte de reconnaissance : elle est indissolublement liée à la fonction symbolique de la parentalité.

Le nom propre est néanmoins conventionnel et chaque société, ou chaque civilisation impose ses manières de nommer les individus.

Nommer c'est faire entrer dans l'ordre des relations humaines, d'où l'importance du nom qu'on donne à un enfant et qu'il reçoit. Être sans nom est un désastre, un désordre absolu. Porter un nom signifie avoir une place dans un système relationnel. Pour exister vraiment il faut d'abord avoir été nommé : les noms sont porteurs de signification et révélateurs de vocation.

Choisir, donner un nom à un enfant c'est lui faire don d'une histoire imaginaire et symbolique familiale. Ce don l'insère dans une filiation, l'approche de ses lignées maternelles et paternelles, mais simultanément le sépare, dans ce sens, que le nom fait de cet être -là, un être irremplaçable, qui ne se confond pas avec les autres membres des lignées. Ce don comporte quelque chose de sacré, car ce n'est pas un bien qui se donne ou se vende, il est donné pour être gardé. Il serait inconcevable d'imaginer un contrat passé par un enfant avec ses parents avant de venir au monde, remarque Godelier (1998)<sup>20</sup> Celle-ci s'avère une idée absurde, dans la mesure où le premier lien entre les êtres humains n'est pas négocié entre les parents et l'enfant. De ce point de vue, la vie s'institue comme un don unilatéral et une dette, dans n'importe quelle société.

---

<sup>18</sup> Déjà cité

<sup>19</sup> Lévi-Strauss, J. (1962) *La Pensée Sauvage*, Plon, Paris.

<sup>20</sup> Godelier, M. « Cuerpo, parentesco y poder », Ediciones Abya-Yala, Alliance Française, Ecuador, 1998. <sup>23</sup> Tesone, J.-E. (1988) "L'inscription transgénérationnelle du désir parental dans le choix du prénom de l'enfant", *Neuropsychiatrie de l'Enfance*, 36, Expansion Scientifique Française, Paris.

Dans le choix du prénom il y a l'inscription du désir parental et dans le même acte il y a transcription. Le prénom est le dépôt mouvant d'un mythe familial en suspension qui engage l'enfant. Il est la charpente de sa future identité.

Le prénom est un compromis : compromis des désirs maternels et paternels concernant l'enfant. Parfois ce compromis se condense dans un seul prénom, parfois il en faut plusieurs. Dans le prénom, surdéterminé, se condensent, s'entrecroisent, les chaînes associatives des rêves d'enfant des parents. Le signifiant de notre prénom contient, dans une alchimie fondatrice, le désir de nos parents avant même notre naissance. Dans les traces du prénom il y a des traces de quelqu'un d'autre en nous, enchevêtrement des trames qui traversent les générations. (Tesone, 1988)<sup>23</sup>

Un nom n'est jamais indifférent, il implique une série des rapports entre celui qui le porte et la source d'où il provient. Dans ce sens le prénom n'est pas un nom « propre » si ce n'est inséré dans une histoire symbolique familiale et sociale. C'est le point de convergence des lignés maternelles et paternelles.

Qu'il s'agisse de l'utilisation anodine, en apparence seulement, des Saints du calendrier, des prénoms des grands-parents ou des parrains, du simple choix par musicalité phonétique ou de l'emploi du prénom à la mode, il y a toujours un choix singulier.

Singularité qui scelle le prénom de l'enfant avec le blason familial. Que l'on ne soit pas conscient des raisons qui motivent ce choix, n'empêche pas que dans le graphisme de ce prénom le "ré-sceau" familial imprime des caractères indélébiles.

Souvent le prénom nous choisit plus qu'on ne le choisit, il s'impose à nous, et à l'insu des raisons qui le motivent, il décide notre choix. Et si c'était justement dans ce cas-là que l'acte de nommer parlait davantage ?

Que le prénom soit dépourvu de signifié (de sens repérable) ne veut pas dire qu'il soit dépourvu d'effet signifiant. Dans la mesure où il est l'enjeu du désir parental, il n'en manque justement pas.

N'est-il pas éclairant de la force signifiante du choix du prénom que ce poème écrit par les parents au sujet du choix du prénom de leur fils qui venait de naître ?

Nous avons pensé à Victor,

Hélas, nous avons tort. Nous

songions aussi à Hector; Ce

n'est pas très joli d'accord.

Il ne s'appelle pas Isaïe, Ni

Henri, ni Mitsubishi.

Il ne s'appelle pas Raoul, Et

cependant Raoul, c'est cool.

Il s'appelle Max et c'est relax!

Que sera-t-il ? Joueur de sax'?

Astronome sur une parallaxe ?

Dans le choix du prénom de l'enfant – première inscription symbolique de l'être humain - apparaît en filigrane le désir des parents. Lors de sa naissance, l'enfant n'est pas une tabula rasa, il n'est pas vierge de toute inscription. Un avant-texte le précède qui est aussi inter-texte parental où le prénom devient la trace écrite de l'enjeu du désir parental. Sur ce pré-texte, l'enfant devra inscrire son propre texte, s'approprier par la singularité de ses traces son propre nom. (Tesone, 1988)

L'écriture du prénom reste la trace ineffaçable d'une histoire symbolique familiale, palimpseste groupal où concourent souvent plusieurs générations. Il faut alors parcourir ce livre familial, suivre ses mouvements, relever ses caractères, reconnaître ce manuscrit des lettres attachées par des liens qui traversent les générations, pour permettre à l'enfant de faire sien son nom propre. Le prénom reste le point charnière entre les textes de ce palimpseste familial.

Ne fut-ce pas à partir des noms de Cléopâtre et de Ptolémée que Champollion a pu déchiffrer les hiéroglyphes ? Qu'il a pu articuler, interpréter des textes jusqu'alors intraduisibles ?

Le choix du prénom marque la distance entre la procréation biologique et la filiation. L'assignation à l'enfant d'un prénom sanctionne le fait que la filiation n'est pas un fait biologique mais symbolique. Il s'agit d'un choix qui le place dans un dispositif institutionnel où chacun a sa place dans la structure familiale.

Un enfant de six ans, Régis, fils unique avec un statut privilégié dans sa famille, va avoir un petit frère. Son père Roger et sa mère Véronique expriment le désir de nommer l'enfant qui viendra, dont ils savent qu'il s'agit d'un garçon, Romain. Tout d'abord parce qu'ils aiment ce

prénom et ensuite parce qu'il commence par la lettre R. Avec la lettre R commencent les prénoms du père et du fils, mais aussi les prénoms du frère du père et de la mère, tous deux appelés René. Le seul neveu s'appelle Rémi. La lettre R avait acquis la valeur de lignée, elle était devenue l'emblème de l'identité familial. Régis ne voulait pas le nom de Romain pour son frère. Jaloux face à la perspective de la naissance de « l'intrus », il était seulement capable d'imaginer avec son futur frère des rapports de rivalité.

S'identifiant avec Astérix, il présageait des violentes disputes avec le futur Romain, compte tenu que, comme disait Régis: « les gaulois et les romains se sont toujours disputés « ! Régis formule un désir concernant le prénom de son futur frère, qu'on le nomme Alexandre. Nom qui n'est pas moins guerrier. Pourtant, l'acceptation de ce nom a eu des effets bénéfiques pour Régis, dans la mesure où il lui a permis d'amortir ses phantasmes de rivalité et mort à l'encontre de son frère à venir. On peut peut-être déceler dans cet exemple deux facteurs de transformation des phantasmes et des émotions de Régis. D'un côté la possibilité d'intervenir avec son désir dans l'élection du prénom, mais par ailleurs la possibilité d'exclure symboliquement son frère d'une certaine modalité de transmission de l'identité familial et par conséquent de la famille même

La famille où s'inscrit l'enfant a elle-même un passé, un tissu réticulaire interrelationnelle, une maille transgénérationnelle dans laquelle l'enfant né. L'enfant reçoit un message des émissions des signifiants parentaux. On attribue un prénom à un enfant mais parfois on attribue un enfant à un prénom.

Alors le prénom préfigure-t-il un destin inexorable ? Est-il vrai comme disait Diderot par la voix de Jacques le Fataliste que « tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut ? » Ou encore : « Ah, monsieur, c'est ici que vous allez voir combien nous sommes peu maîtres de nos destinées, et combien il y a des choses bizarres écrites sur le grand rouleau ! ». (Diderot)<sup>21</sup>.

Dans la pensée grecque, trois aspects de la figure composite du destin peuvent être relevés :

- a) Moira, inflexible prédétermination d'une existence, arrêts prononcés à l'avance, auquel devra se plier toute histoire ;
- b) Tikhè, la rencontre (bonne ou mauvaise), le hasard;

---

<sup>21</sup> Diderot, Jacques le Fataliste et son maître, cité par J. Starobinsky dans Chaque balle a son billet, RFP, 30, Paris, 1984.

c) Daïmon, l'instance, voire le personnage interne au sujet, ignorée de lui et guidant ses pas indépendamment de sa volonté

Le prénom condense les trois aspects, il fait une condensation de la nécessité et du hasard, laissant au sujet la possibilité de se réapproprier le prénom, qui sera toujours son prénom, mais enrichi des aléas du hasard dans une réécriture permanente. Dans certaines cultures ceci est ponctué d'un changement du prénom à l'âge adulte ou suivant les cycles de la vie.

Dans le choix du prénom il a toujours une poïétique, un acte de création qui se recrée constamment, au fur et à mesure que l'enfant pourra faire sien son prénom. Ce n'est qu'au cours de ce processus que le prénom deviendra véritablement le nom propre. Les raisons qui motivent le choix peuvent apparaître relativement claires; n'empêche que le véritable enjeu reste inconscient, condensation, surdétermination signifiante qui le remplit de sens. Encre indélébile transgénérationnelle qui dessine les caractères du prénom.

Les fantasmes des parents concernant l'enfant, la charge qu'ils mettent dans le choix du prénom de l'enfant, peut parfois faire de ce dernier un enfant symptôme, et alors entre le symptôme de l'enfant et le fantôme parental le conflit insiste et se noue autour du prénom. Le prénom serait alors à reprendre comme un cryptogramme, dont le déchiffrement s'avère utile pour libérer l'enfant d'un point d'ancrage nécessaire certes pour sa filiation, mais qui peut parfois l'amarrer à un symptôme. » (Fin d'autocitation)

Cette thématique est publiée sous forme d'articles en plusieurs langues. En espagnol: "La inscripción transgeneracional del deseo parental en la elección del nombre del niño"<sup>22</sup>, "Los nombres propios: del Cratilo a una hipótesis psicoanalítica"<sup>23</sup>, en allemand<sup>27</sup>, et en portugais<sup>24</sup>.

La question du prénom, prendra une valeur toute particulière et significative, lors de la restitution des enfants kidnappés par le pouvoir militaire, pendant la période de la dernière dictature en Argentine (1976-1983). Parfois ce fut par le prénom que ces enfants étaient en

---

<sup>22</sup> Tesone, J-E (1987) Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo, Buenos Aires, Sept. 1987

<sup>23</sup> Tesone, J-E (1989) Revista de la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tomo XLVI, n° 4, Buenos Aires. <sup>27</sup>

Tesone, J-E (1999) "Die generationsübergreifende Einschreibung des elterlichen Begehrens in die Wahl des Vornamens des Kindes" in *Arbeitshefte kinderpsychoanalyse*, Kassel, Septembre 1999.

<sup>24</sup> Tesone, J-E (2009) "Inscrições Transgeracionais no Nome Próprio", *Jornal de Psicanálise de la Société de Psychanalyse de Sao Paulo*, Vol 42, Juin 2009, Sao Paulo, Brésil.



mesure de reconnaître sa famille d'origine. Ceci est décrit dans un chapitre de mon livre sur le prénom et dans une revue de la Faculté de Psychologie de l'Université Nationale de Buenos Aires<sup>25</sup> :

« Le 24 Mars 1976 a eu lieu en Argentine un coup d'état militaire, avec la complicité des certains secteurs de la société civile, l'établissement financier et un secteur de l'église, qui a pris le pouvoir, ouvrant le chapitre plus dramatique de l'Argentine contemporaine. Le pouvoir répressif des forces dites de « sécurité » persécuta tout opposant au régime, que ce fut pour sa militance, ses idées, voir son désaccord avec le régime despotique mis en place. Le solde de cette action répressive fut la disparition forcée de 30000 personnes (9500 recensés par la CONADEP), dont le 80 % avaient entre 18 et 35 ans, le 30 % étaient des femmes, dont le 10 % étaient enceinte<sup>26</sup>. Les Grand-mères de la Place de Mai estiment à 400 les enfants séquestrés par les forces de sécurité.

La disparition forcée des personnes est une figure très complexe du point de vue juridique, puisque du « disparu » ne reste pas trace de leur enlèvement, et dans la plupart de cas leur postérieur assassinat. Le pouvoir militaire mena une action répressive organisé et systématique qui atteint aussi les enfants des « disparus » Dans ces années- là, il y a eu un nombre incalculable des morts enterrés sous la dénomination N.N., y compris pour beaucoup d'enfants.

L'action messianique que le pouvoir militaire s'est donné impliquait une méthodologie qui s'étendait sur plusieurs générations. Au nom soi-disant de la « défense de la famille chrétienne » et « des valeurs occidentaux », le pouvoir enlevait les enfants des personnes « disparus » afin d'éviter, d'après leur curieuse conception d'une bonne éducation, qu'ils ne soient pas élevés par des familles qu'avaient produit dans leur sein des gens qui n'avaient pas « les bons valeurs ». Que, bien entendu, le pouvoir définissait de manière illuminée et univoque. D'autres enfants volés étaient nés en captivité. Ces vols d'enfants étaient aussi orchestrés pour ne pas laisser des traces des délits d'enlèvement et assassinat commis en toute impunité. Le pouvoir s'est servi de la complicité des beaucoup d'institutions liés à l'enfance, y compris des

---

<sup>25</sup> Tesone, J-E (2014) Le vol de l'identité des enfants: la restitution de son identité et la valeur qu'acquis la récupération de ses prénoms", AESTHETHIKA, Revista Internacional sobre subjetividad, política y arte, Vol. 10, Université de Buenos Aires, septembre 2014.

<sup>26</sup> Compte rendu de la CONADEP (Commission Nationale sur la disparition de personnes, « Nunca Más», EUDEBA, Buenos Aires, 1984.

Tribunaux d'enfants, qui validaient leur action confiant des enfants en adoption ou en garde indûment, refusant simultanément des informations aux véritables familles. Admettant le changement d'identité ou acceptant que les enfants soient admis dans des institutions pour mineurs sous N.N., et de ce fait rendant impossible que les enfants réintègrent leur famille légitime, constituent des preuves tangibles de leur complicité.

Le pouvoir a prétendu façonner la psyché des gens sur plusieurs générations. Le vol systématique des enfants avait pour but de leur donner par la suite aux familles liées au pouvoir, et qui étaient sensé les élever d'après leur idéologie. Entre élever et enlever il n'y a qu'une lettre que les ravisseurs n'ont pas hésité à franchir. La plupart d'entre elles étaient complices de l'acte délictueux, seulement quelque' unes, en liste d'adoption sur les Tribunaux, ignoraient l'origine des enfants. Le vol d'enfants et la remise aux familles en connivence idéologique avec le régime, souvent liés aux forces de sécurité, faisait partie d'un plan de dépuración idéologique à fortes caractéristiques messianiques. En voulant interrompre la chaîne des générations, le pouvoir prétendait inculquer aux enfants les « vrais valeurs », dans une violente négation de l'ignominie et l'abjection de tels actes, incompatibles avec toute valeur éthique. La restitution à l'enfant de son identité et de son histoire, tout comme la restitution de l'enfant à sa légitime famille est le pas préalable et nécessaire pour tenter une réparation du dommage subi. Il est évident que le moment de la restitution est traumatique pour l'enfant, mais il s'agit d'un traumatisme structurant, contrairement au traumatisme dissolvant qui avait subi lors de la séquestration. « C'est un acte fondant qui se base dans l'articulation de la vérité et la Justice » Les situations de fait dans lesquelles se sont trouvés ces enfants, « sont de fraude et falsification, sans loi et sans vérité » A partir de la restitution « non seulement les traces mnésiques psychiques s'actualisent, mais aussi les corporelles, parce le corps mémorise. Le corps « entend », le corps « voit », le corps « dit », dans la rencontre avec l'univers familial d'origine le corps « sait ». Ce corps intervient comme organisateur qui permet accéder aux fondements constitutifs » <sup>27</sup>(p.29)

Ce corps où reste inscrit le traumatique non symbolisé des enfants qui n'avait pas encore la possibilité de langage verbal. L'expérience des enfants nés alors que leurs mères étaient détenues illégalement, ayant été enlevés immédiatement ou parfois quelques heures après leur

---

<sup>27</sup> Abuelas de Plaza de Mayo, « El secuestro. Apropiación de niños y su restitución », equipe interdisciplinaire, Eudeba, 1988.

naissance, a conduit à penser qu'il peut exister chez l'enfant une trace psychique préalable à la naissance, qu'on appelle « identification pré-primaire »<sup>28</sup> Celle-ci, dans ces situations traumatiques reste « scindée, cloîtré ou enfermé à l'intérieur d'une carapace sans se détruire ni se noyer ». La restitution opère, par contre, comme « perméabilisant de cette couche protectrice du kyste, libérant la potentialité identifiante qui véhicule son noyau ».

Pour ces auteurs, la restitution génère un renversement des jugements d'existence et d'attribution, qui avaient été subverti au moment de l'enlèvement: qui suis-je ? D'où je viens ? Qui me veut du bien ? Il faut que l'enfant passe pour une

« désidentification » aux fausses images parentales, comme préalable à l'assomption de sa véritable identité. Ceci ne pourra se faire sans une resémantisation des expériences vécues, dont le récit authentique de ce qui s'est vraiment passé apporte une lumière éclairante aux signifiants restés en suspens.

Comme le remarque A. Lo Giudice<sup>29</sup> on ne peut pas effacer magiquement l'usurpation et les traces que le séquestré a produit chez les enfants, mais par contre il peut être ouvert un espace pour construire une vérité historique qui empêche le meurtre de la mémoire. Les enfants débattent souvent entre une « mémoire obligée qui interdit l'oubli » et une mémoire interdite qui oblige à l'oubli » (p. 31).

Comme dit Pierre Legendre<sup>34</sup>(1985) pour fabriquer les liens institutionnels que suppose la vie familiale, « c'est l'œuvre de la généalogie, qui fait tenir le fil de la vie, rappelle au sujet son assignation » (p.10) à une place donnée. Cette place, l'enfant ne viendra pas la créer. Comme un creux en attente d'être occupé, cette place lui est tout d'abord donnée par ses parents dans l'imaginaire qui précède sa naissance. Dans ce sens, et comme le remarque Legendre, un album de famille est autre chose qu'un livre des photos. Il institue un ordre dans la suite des générations. Cette succession des places a pour but la création de l'altérité, but principal de la famille, évitant que ce soit, dans le cas contraire, un magma indiscriminé. L'institution familiale doit instituer une généalogie ordonnatrice des places, c'est à dire des sexes et des générations.

---

<sup>28</sup> E.T.Bianchedi; M. Bianchedi, J. Braun, M.L.Pelento; J. Puget « Niños secuestrados en la Argentina: metodología de restitución a sus familias originales », Roma 1989, repris dans « Restitución de niños » Abuelas de Plaza de Mayo, Eudeba, 1997.

<sup>29</sup> Lo Giudice, A. Derecho a la identidad, Ed. « Abuelas de Plaza de Mayo » Buenos Aires, Eudeba, 2005.

<sup>34</sup> Legendre, P. (1985) L'Inestimable Objet de la Transmission", Payard, Paris.

Le sujet comme le remarque Legendre (1985), est transindividuel dans la mesure où il est défini par les catégories juridiques et psychologiques de la généalogie. Son identité est faite de ce qui le précède et sur quoi s'appuie pour trouver sa place au sein de la généalogie et bâtir son avenir. La fonction parentale sert véritablement de pivot dans le dispositif généalogique, et c'est cette béance a fait cruellement défaut chez les enfants séquestrés. Ce n'est pas du tout comparable avec l'adoption. Pour cette dernière la fonction parentale est pleinement accomplie dans une généalogie adoptive qui ne perd pas en signifiante dans la mesure où elle bâti sur le respect de l'identité et la vérité de l'origine. La fonction paternelle, que ce soit biologique ou adoptive, il faut qu'elle soit exercée comme porteur d'une Loi symbolique qui transcende le porteur. La fonction paternelle se soumet à la même Loi symbolique dont il est porteur. C'est cela qu'il transmet à ses enfants, l'acceptation de la castration symbolique et le manque à être de tout sujet. C'est pour cela que la généalogie excède le trio père-mère-enfant pour concerner la société toute entière.

Les ravisseurs d'enfants, par contre, ne sont pas en mesure d'accomplir la fonction parentale puisqu'ils fondent leur fonction sur un acte criminel, fait des mensonges et travestissement de la vérité. Comme le souligne F. Ulloa<sup>30</sup>(1985) l'enfant prend alors les caractéristiques d'un objet-fétiche dont ils s'approprient comme butin de guerre. C'est un simulacre de parentalité. « La famille-écrit Légendre, 1985- n'est pas une juxtaposition d'individus ; c'est une entité, qui par conséquent comporte des places ayant valeur structurale, nommés et juridiquement organisées. L'entité familiale est une mise instituant la représentation de l'œdipe. ». Et pour ce faire il faut que l'institutionnel de la famille impose des limites à la décharge pulsionnelle. Or poser des limites-affirme Legendre<sup>36</sup>1985, (p.83) - « c'est mettre en scène juridique le système des interdits ».

Les ravisseurs d'enfants, en se les appropriant, ne font pas un acte symbolique d'adoption, mais laissent libre cours aux pulsions d'emprise sur l'enfant. On est dans le registre du pulsionnel sans limite, dans appropriation de l'enfant comme objet partiel au service de leur toute-puissance mortifère il y a meurtre d'âme. Au lieu d'être porteur de la Loi symbolique le ravisseur la défie, et prétend faire lui-même la loi. Il provoque, en fait, une subversion de la Loi, il secrète une loi au rabais. Comme le remarque Legendre, on ne peut pas énoncer je

---

<sup>30</sup> Ulloa, F. « La ética del analista ante lo siniestro », Revista Territorios, Buenos Aires, 1985. <sup>36</sup>

Legendre, P. « L'instimable objet de la transmission », Fayard, Paris, 1985.

veux sans référence à la Loi. La Loi veut avant nous. Le ravisseur par contre, dit : la loi existe pour moi si je veux... Il se pose comme le référent absolu.

Au fond dit Legendre<sup>31</sup>(1985), l'institution de la généalogie consiste à articuler les désirs incestueux et la Loi, c'est à dire mettant une limite à l'inceste. Les systèmes institutionnels sont construits sur cette base, qui articule l'interdit à la Loi symbolique.

Il s'agit de la Loi écrit avec majuscule : « afin de stipuler qu'il s'agit de la limite au Désir absolu, au désir de l'identité impossible » (p. 79)

La place qui viendra occuper l'enfant est une place créée par le discours des parents qui préfigure, en creux, son arrivé. Le choix du prénom est un moment marquant de l'inclusion de l'enfant dans le désir parental et dans la lignée familiale. Comme une estampille d'origine, le prénom porte la trace qui le renvoie en permanence au discours désirant de ses parents que lui donne existence avant même sa naissance. L'outil de la métamorphose qui assure l'entrée du sujet dans les catégories de la généalogie, c'est la nomination, affirme Legendre(1985). Et il ajoute : « la nomination, cette technique de civilisation du sujet qui sert à fabriquer de l'altérité » (Legendre, p.58).

Dans le processus de rendre l'identité aux enfants « disparus-séquestrés », nous avons pu voir à quel point la reprise de ses noms était capitale. Cette reprise de ses prénoms et de ses noms semble évidente pour les premiers enfants récupérés, qui étaient en bas âge ». (Fin de citation)

### 1.5) La violence physique et sexuelle intrafamiliale

Un autre axe de mes travaux en relation à la famille, comme je l'ai dit précédemment, concerne la violence physique et sexuelle dans la famille. Le CMPP E. Pichon Rivière, sis au 10<sup>ème</sup> arr. de Paris, où j'ai commencé à travailler en 1978 et suis devenu médecin directeur en 1987 et jusqu'à 1998, (date à laquelle je démissionne pour revenir en Argentine), fait partie de l'association Olga Spitzer, la plus grande association loi 1901 de l'île de France. Cette Association née au Palais de Justice, a toujours gardé un lien privilégié avec la justice, notamment les juges pour enfants et les juges des affaires familiales. De ce fait, nous recevions une importante casuistique liée aux violences physiques et sexuelles avec

---

<sup>31</sup> Legendre, P. (1985) L'inestimable objet de la transmission, Fayard, Paris

intervention de la justice. Certains de mes travaux font état de cette expérience clinique et de mes élaborations théoriques<sup>38</sup> ;

Un extrait sur la séduction, paru comme un chapitre du livre collectif “ Le sexuel, ses différences et ses genres”, Tesone, (2011)<sup>39</sup>( p.54-62), permet de suivre ma pensée : « De la théorie de la séduction à la séduction traumatique » :

« Seductio : le mot latin indique séparation, détournement, dévoiement ; nous rappelle à très juste titre Michèle Bertrand<sup>40</sup>(1986). Et elle s’interroge : “par quelle errance des mots, la séduction en est-elle venue à signifier l’attirance ou la fascination qu’un objet ou un être exerce au point qu’on n’y puisse résister ? Ou faut-il, en cet

---

<sup>38</sup> Tesone, JE ( 1990) "Prévention de la violence à enfants : violence de la prévention ?"; revue Pratiques, n° 23, Paris, décembre 1990.

---"Au commencement était la violence, et après ?", en Sauvegarde de l'Enfance, n°2, Paris 1992.

---"Incesto: el triángulo deshecho", Revista de la Asociación Argentina de Psicoterapia de Grupos, Buenos Aires, marzo, 1994.

---"L'equipe terapeutica in rapporto con gli operatori socio-educativi incaricati dal tribunale dei minori", in Neo-Psichiatria (Lavorare con le famiglie ), Ed. del Cerro, Pisa, 1996

---"Inzest - das aufgelöste Dreieck", in PSYCHE, Zeitschrift für Psychoanalyse und ihre Anwendungen, 9/10, Stuttgart, Allemagne, Sept./Oct. 1996.

---"Une activité peu masculine : l’inceste père-fille ”, en Revue Française de Psychanalyse, Presses Universitaires de France, Paris, 2/1998.

---"¿Será cierto lo que dice? Valoración del discurso de los niños y de los adolescentes en caso de revelación de abuso sexual”, en Abreletras Psicodiagnóstico, La Plata, Ed. de la Campana, 1999.

---"De la teoría de la seducción a la seducción traumática teorizada”(De la théorie de la séduction à la séduction traumatique, en Revista de Psicoanálisis de las Configuraciones Vinculares, Buenos Aires, Nov. 1999.

---" L’incesto e la negazione dell’alterita ”, in Psicoanalisi, Revista de la Associazione Italiana di Psicoanalisi, Vol. 7, Numero 2, Il Pensiero Editore, Roma, 2003.

---"Los incestos y la negación de la alteridad “, Revista de Psicoanálisis editada por la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tomo LXI, N° 4, Buenos Aires, Oct-Dic. 2004 .

---"Incesto: el cuerpo robado”, publicado en la Revista IDE, Revista de la Asociación de Psicoanálisis de la “Sociedad Brasileira de Psicoanálisis de San Pablo”, N° 41, pp107-114, Julio 2005, San Pablo, Brésil.

<sup>39</sup> Tesone, J-E (2011) « De la théorie de la séduction à la séduction traumatique » in “ Le sexuel, ses différences et ses genres”, Editions EDK, Paris.

<sup>40</sup> Bertrand, M. “La séduction dans la littérature psychanalytique”, in Etudes freudiennes, 27, Paris, 1986.

appel venu de l’extérieur, voir une intrusion, une effraction, qui divise l’homme avec lui-même ?”(p.10). Dans la primitive théorie de la séduction l’enfant subissait passivement de la part d’un adulte une scène réelle d’abus sexuel. Cette théorie, élaborée par Freud entre 1895 et 1897 attribue un rôle déterminant dans l’étiologie des névroses aux souvenirs de scènes réelles de séduction, ceci est connu.

Parler de la théorie de la séduction n’implique pas seulement reconnaître une fonction étiologique importante aux scènes dites de séduction en ce qui concerne le traumatisme, cela devient prépondérant pour expliquer l’origine du mécanisme de refoulement. L’effet traumatique requiert deux scènes séparées par la puberté. Le premier temps de la séduction proprement dite est une scène où le sujet ne peut pas intégrer l’expérience. Cette scène est refoulée. Dans un deuxième temps seulement, une seconde scène, pas nécessairement sexuelle mais liée par association au souvenir de la première, produit son évocation. Le souvenir produit un effet plus important que l’incident lui-même, en vertu de l’afflux d’excitations déclenchées par ce dernier. Ultérieurement Freud, c’est bien connu, postule que les scènes de séduction sont pour la plupart le produit de reconstructions fantasmatiques, découverte corrélative à la psychosexualité infantile et à la mise en perspective du complexe d’Œdipe. Dans la lettre du 21-9-97<sup>32</sup> à Fliess, Freud insistera davantage sur l’importance de la réalité psychique. Ce sera l’après-coup, la résignification a posteriori qui donnera la véritable dimension traumatique à la première scène. Trois semaines après cette lettre, Freud énonce sa première postulation du complexe d’Œdipe (lettre du 15-10-1897).

Suite à ce renoncement qui s’avéra partiel, la voie reste ouverte à l’apparition des concepts cruciaux comme celui de fantasme, et de psychosexualité infantile. Il n’abandonne pourtant pas complètement la théorie de la séduction ainsi qu’il le précise dans “Fragment d’une analyse d’hystérie (Dora)” (1905)<sup>42</sup>. Freud dira dans une note en bas de page, qu’il a été “ plus loin dans cette théorie sans l’abandonner, c’est à dire que je la déclare aujourd’hui non pas fausse mais incomplète” (p. 17).

---

<sup>32</sup> Freud, S. Lettres à W.Fliess(1887-1902) in La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF (1956) <sup>42</sup>  
 Freud, S. (1905) Fragment d’une Analyse d’Hystérie (Dora) in Cinq Psychanalyses, PUF, Paris (1979).

Ceci étant, il ne faut pas confondre, comme le fait Masson<sup>33</sup>(1984), les faits réels de séduction que peuvent subir les enfants et la théorie de la séduction proprement dite, échafaudage théorique destiné à expliquer l'émergence de la sexualité et le mécanisme du refoulement.

Comme le souligne Laplanche<sup>34</sup>(1986) ce livre “ dont le titre se réfère à la suppression (en anglais) ou à l'abandon de la théorie de la séduction, ignore jusqu'au premier mot de cette théorie” (p.22). Freud dira dans les Nouvelles Conférences<sup>35</sup> (1931) que la séduction maternelle, moyennant les soins prodigués à l'enfant est un fait universel : “ce fut effectivement la mère qui, dans l'accomplissement des soins corporels, nécessairement provoqua et peut-être même éveilla pour la première fois des sensations de plaisir dans l'organe génital” (p.73). Freud (1931) accorde à la mère le statut de première séductrice, permettant ainsi de libidiniser son corps. On trouve l'une des manifestations culturelles les plus claires de cette libidinisation corporelle dans certaines tribus africaines où les femmes massent entièrement le corps de l'enfant pendant sa première année de vie.

Laplanche (1986) propose une théorie de la séduction généralisée positionnant la mère (et dans ce sens reprend il les formulations de Freud, comme le souligne Green), à la place de l'agent de la séduction originaire, ou de la séduction précoce, en vertu des soins corporels, qui inclut l'allaitement au sein et le contact étroit entre le corps de la mère et celui de l'enfant. Il s'agit d'une séduction nécessaire-affirme Laplanche inscrite dans la situation même. Depuis cette perspective théorique, il propose une reinterrogation sur la paire activité-passivité. Et Laplanche<sup>36</sup>(1986) souligne que “la passivité, l'activité ne sont à définir ni par l'initiative du geste, ni par la pénétration ou par un quelconque élément comportemental. La passivité est toute entière dans l'inadéquation à symboliser ce qui survient en nous de la part de l'autre. La passivité de la séduction, génératrice du trauma interne, n'est pas la passivité gestuelle ou comportementale. L'enfant qui regarde avidement la scène originaire est aussi passif, au sens de Spinoza, que celui qui est masturbé par sa mère, dans la mesure où il y a une inadéquation fondamentale de sa compréhension au message proposé” (p.78). Par le terme de séduction originaire, Laplanche (1986) qualifie une situation fondamentale où l'adulte propose à l'enfant des signifiants non verbaux, voire comportementaux, imprégnés de significations

---

<sup>33</sup> Masson, J. “ Le réel escamoté, Paris, Aubier, 1984.

<sup>34</sup> Laplanche, J. (1986) “ De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisé “, Ed. Etudes Freudiennes, N° 27, Paris, 1986.

<sup>35</sup> Freud, S. (1931) Nouvelles Conférences, Paris, Gallimard ( 1983)

<sup>36</sup> Laplanche, J. “Traumatisme, traduction, transfert et autres trans(es)”, Psa.Univ, 11, Paris, 1986, p.72-85.



sexuelles inconscientes et il les appelle signifiants énigmatiques. Il ajoute : “ le sein lui-même, organe apparemment naturel de la lactation, peut-on négliger encore son investissement sexuel et inconscient majeur par la femme” ? (p.21). De la même manière la scène originaire devient elle-même séduction originaire, dans la mesure où elle impose des images, fragments de scénarios traumatisants, inassimilables parce que partiellement obscurs pour les acteurs eux-mêmes. Laplanche (1986) inclut dans la séduction des situations ou communications qui ne constituent en rien l’abus sexuel et considère que “l’énigme, celle dont le ressort est inconscient, est séduction par elle-même”. (p.11).

De même que dans un texte préalable j’avais proposé<sup>37</sup> (Tesone, 1998) – en accord avec Racamier- que l’inceste n’est pas l’œdipe sinon tout le contraire, je remarque maintenant que les violences sexuelles que peuvent subir les enfants de la part d’un adulte ne font pas partie de la théorie de la séduction et il est important de les distinguer. La théorie de la séduction généralisée, développée par Laplanche et anticipée par Freud, est constitutive et fondatrice de la psychosexualité, du refoulement et stimulante de la capacité de représentation.

Par contre, quand la sexualité de l’adulte fait irruption dans le corps de l’enfant en forçant par effraction la barrière de pare-excitation, l’adulte perce l’enveloppe psychique représenté par le Moi-Peau de l’enfant et provoque un vécu traumatique avec des conséquences psychiques qui ont une grave potentialité pathogène. On est à mille lieux de la théorie de la séduction comprise comme constitutive de l’appareil psychique. Dans le cas de l’abus sexuel je dirais que les signifiants ne sont plus énigmatiques comme dans le cas de la séduction originaire, bien au contraire, ils sont trop chargés de signification. Il s’agit d’une signification qui lui vient du dehors, ce qui comporte pour l’enfant un trop plein de signifiante : ce sens greffé par l’adulte dans la vie pulsionnelle de l’enfant constitue une violence majeure. Je pense, et dans ce sens je m’éloigne de la conception de Laplanche, que la violence ne réside pas tellement dans la nécessité de traduction qui s’impose à l’enfant, sinon dans la nécessité qu’aura l’enfant de déconstruire ce plus de sens qui ne lui appartient pas complètement. L’énigme est un sens à construire, à révéler. Le signifiant inoculé à l’enfant par l’abuseur sera un sens à déconstruire. L’abuseur inscrit une trace dans la topologie de la superficie corporelle de l’enfant, modifiant dramatiquement le cours de son organisation libidinale et induit une surcharge pulsionnelle qui fait effraction dans la barrière de pare-excitation. Le quantitatif

---

<sup>37</sup> Tesone, J.E. “ Une activité peu masculine: l’inceste père-fille” in R.F.P. , Tome LXII, PUF, Paris, 1998

prend une valeur qualitative. Dans “L’*étiologie de l’hystérie*” (1896)<sup>38</sup> Freud dit à propos des agressions sexuelles : “ ce qui se produit en réalité c’est une transmission<sup>49</sup> de la maladie, une infection dans l’enfance” (p.100). L’image est forte et souligne, me semble-t-il, l’idée d’invasion, d’assaut et permanence de quelque chose de l’abuseur dans l’abusé, au-delà de l’effet traumatique par surcharge des stimuli. En plus de l’aspect purement économique compte tenu de la surcharge pulsionnelle exercée sur l’enfant, il y a une surcharge sémantique, un plus de signifiante que l’enfant devra plus tard déconstruire pour ne pas rester attrapé dans la géographie libidinale imposée par l’agresseur. Bien que l’enfant ne soit pas une *tabula rasa* sur laquelle l’agresseur imprime ses pulsions, la psychosexualité de l’enfant-c’est bien connue le précède, le cours de la carte libidinale de l’enfant peut, tout de même, se voir orientée malgré lui. L’acte abusif ne libidinise pas le corps de l’enfant comme le font les caresses parentales de la séduction primaire. Bien au contraire, l’abus le congèle, le pétrifie, l’imprégnant de pulsion de mort, trace percée avec un poinçon qui le contraint à la compulsion, à la répétition.

Dans la séduction primaire les caresses sont porteuses de la pulsion de vie et tendent à lier les pulsions partielles, donnant à l’enfant la possibilité d’esquisser des mouvements d’intégration d’un moi corporel rudimentaire.

Dans la séduction traumatique prévaut la pulsion de mort qui, au lieu de favoriser l’intégration pulsionnelle, induit une fonction que Green<sup>39</sup>(1993) appelle la fonction desobjectalisante de la pulsion de mort. L’enfant n’a pas un statut de sujet mais d’objet partiel. La sexualité, externe-interne, devient non pas source de vie et de liaison, mais un objet persécuteur mortifère responsable de déliaison des pulsions et de la pensée. Si la pulsion de mort est desobjectalisante pour l’autre, elle l’est aussi, et simultanément pour le sujet d’où elle émane. Plus il sentira son moi menacé par un narcissisme vacillant et qui flanche, plus il voudra maîtriser, exercer l’emprise de l’objet, tentative désespérée de garder une précaire unité.

Et ici la clinique pose à la théorie la question suivante : l’objet de la pulsion est-il toujours contingent ? Dans “Pulsions et destins des pulsions”<sup>40</sup>(1915) Freud dit au sujet de l’objet : “il

---

<sup>38</sup> Freud, S. (1896) *L’*étiologie de l’hystérie**, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 1973.

<sup>49</sup> Le traducteur en français de ce texte souligne que ce terme en allemand, *Übertragung*, est traduit techniquement par “*transfert*”.

<sup>39</sup> Green, A. “Pulsion de mort, narcissisme négatif, fonction desobjectalisante”, in *Le travail du Négatif*, Paris, Ed. de Minuit, 1993.

<sup>40</sup> Freud, S. “ Pulsions et destins des pulsions”, in *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1940.

est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion"...et plus loin il ajoute : "Il peut être remplacé à volonté tout au long des destins que connaît la pulsion" (p.19). Green<sup>41</sup> pense pourtant, que Freud n'a pas proposé un système fermé qui niait l'importance de l'objet. La contingence de l'objet est peut-être particulièrement valable dans le modèle de la perversion, mais dans le modèle de la mélancolie, la perte de l'objet est irremplaçable et seule l'identification du moi avec l'objet perdu peut limiter le traumatisme.

Dans le cas particulier de l'inceste, l'enfant n'a pas un statut de sujet sinon d'objet partiel des pulsions partielles du parent abuseur. Et dans ce lien incestueux, il me semble que l'enfant-objet partiel n'est pas contingent pour les pulsions partielles du parent abuseur. La problématique narcissique si fréquente chez les parents incestueux, requiert comme objet partiel celui qui se rapproche le plus du point de vue de ses exigences narcissiques. C'est à dire, ses propres enfants, comme pseudopodes, comme émanation narcissique qui les situe entre une partie de son propre corps et un objet externe. Dans ce cas, l'objet de la pulsion ne me paraît pas contingent, il exige un lien de filiation, voie détournée de la libido narcissique. Nous ne sommes pas encore dans le clone mais nous risquons d'y arriver. Il est intéressant de citer Claude Balier<sup>42</sup>(1996) psychanalyste avec expérience dans le milieu carcéral, qui signale que la plupart des auteurs d'inceste qui se trouvaient en prison n'avaient pas commis de délits à caractère pédophile. Ce qui confirme que les parents incestueux ne rentrent pas dans la qualification générale de pédophilie, sinon qu'ils constituent une catégorie particulière de perversion où l'objet de leurs pulsions doit avoir un nécessaire rapport de filiation.

Et pourquoi est-ce que je parle des pulsions et non pas d'amour ou éventuellement de haine, dans la mesure où il s'agit des relations entre parents et enfants ? Eh bien, parce que dans le royaume de la pulsion partielle, on ne peut parler ni d'amour ni de haine. Dans *Pulsions et destins des pulsions* Freud (1915) dit que " les termes d'amour et de haine ne doivent pas être utilisés pour les relations des pulsions à leurs objets mais réservés pour les relations du moi total aux objets" (p.40) et plus loin il ajoute " les stades préliminaires de l'amour se présentent comme des buts sexuels provisoires pendant que les pulsions sexuelles accomplissent leur développement compliqué. Le premier but que nous reconnaissons, c'est incorporer ou dévorer, un type d'amour qui est compatible avec la suppression de l'existence de l'objet dans

---

<sup>41</sup> Green, A. " La sexualité a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse ?", RFP, LX, 3, Paris, PUF, 1996.

<sup>42</sup> Balier, C. " Inceste...fusion..." in *Psychanalyse des comportements sexuels violents*, Paris, PUF, 1996.

son individualité et qui peut donc être qualifié d'ambivalent. Au stade supérieur qu'est l'organisation pré-génitale sadique-anale, la tendance vers l'objet apparaît sous la forme d'une poussée d'emprise, pour laquelle endommager ou détruire l'objet n'entre pas en ligne de compte. Cette forme, ce stade préliminaire de l'amour peut à peine se distinguer de la haine dans son comportement vis-à-vis de l'objet" (p. 42).

L'enfant devient donc un objet non pas contingent mais nécessaire pour le fragile échafaudage narcissique du parent abuseur. Le lien incestueux, nie l'existence de l'enfant comme sujet séparé de ses parents. Le parent incestueux ne libidine pas l'enfant, il vampirise sa sexualité naissante, il prétend contrôler chez l'enfant ce qu'il ne réussit pas à synthétiser lui-même de sa propre organisation libidinale. C'est à dire sa propre anarchie pulsionnelle et la menace que celle-ci impose à son narcissisme et à son expansion, d'autant plus grandiose que sa structure narcissique est précaire. Par tous les moyens l'abuseur nie la primauté du génital et prétend ignorer l'angoisse de castration à tout prix. Prix que l'enfant paiera à sa place. Dans un travail précédent<sup>43</sup> je me demandais (Tesone, 1998): " que se passe-t-il lors de l'échange corporel entre un père incestueux et sa fille ? Que veut le père incestueux ?" Et j'avais avancé l'hypothèse selon laquelle "l'homme incestueux cherche à se fondre dans le corps de sa fille, à ne faire qu'un avec elle, à lui voler sa féminité naissante pour posséder alors les attributs des deux sexes" (p. 522). Et dans le même travail, je proposais l'idée que l'acte incestueux " prend très souvent une valeur d'équivalent masturbatoire" (p.518). C'est dire que la sexualité de l'homme incestueux demeurerait foncièrement auto-érotique, en ce sens que la fonction du lien charnel établi avec la fille serait réduite à la satisfaction d'un auto-érotisme anobjectal. Ce type d'auto-érotisme se différencierait d'une part de l'auto-érotisme de type objectal, tel que le décrit T. Bokanowski <sup>44</sup>(1993), auto-érotisme caractérisé par sa valeur de liaison et de libidinisation, et qui a préalablement bénéficié des qualités de la relation du sujet avec son objet. Il se différencierait d'autre part, de l'auto-érotisme anti-objectal, dépourvu celui-là de capacités de liaison et de relibidinisation. Dans le cas qui nous intéresse, l'objet est présent, bien que ne possédant à vrai dire pas un véritable statut d'objet mais plutôt une valeur d'appendice narcissique. La relation pourrait être rapprochée de ce qui se passe

---

<sup>43</sup> Tesone, J.E. " Une activité peu masculine: l'inceste père-fille" in R.F.P. , Tome LXII, PUF, Paris, 1998.

<sup>44</sup> Bokanowski T. ( 1993) Auto-érotisme et troubles de la sexualité, in Les troubles de la sexualité, Monographies de la RFP, Paris, PUF.

dans l'auto-érotisme anti-objectal, bien qu'elle soit plus mortifère encore, du fait d'un apport incessant d'excitation non élaborable par l'enfant.

Quoiqu'il en soit, le statut de l'objet sera déterminé par la pulsion, remarque Green<sup>45</sup>(1998). Pour cet auteur l'objet est le révélateur de la pulsion et il suggère que la théorie de la pulsion devrait être revue pour y inclure le rôle de la réponse de l'objet. La véritable relation met en relation un Ça constitué des pulsions et un objet.

Si comme le propose Green<sup>57</sup> - probablement inspiré par Platon- nous acceptons que le narcissisme soit représenté comme une sphère, il me paraît justifié de représenter graphiquement la tentative du père incestueux comme un triangle aux angles ouverts, entouré d'une circonférence circonscrite. Autrement dit, dans son utopie expansionniste, le père abuseur prétend effacer les angles du triangle œdipien en l'enfermant dans la mégalomanie de l'Un.

L'inceste est une attaque majeure de la triangulation œdipienne dans une vaine tentative pour nier les conséquences logiques de la confrontation œdipienne, à savoir, la castration symbolique, le déclin de l'omnipotence et l'élaboration du manque. Le désir incestueux, dit P.Légendre(1985) - si tant est qu'on puisse ici parler de désir véritable - est un désir de toute-puissance, un désir d'impossible. La loi de l'interdiction de l'inceste étant là pour mettre une limite à ce désir absolu. Dieu et la Sainte Famille, remarque P.Legendre<sup>46</sup>, ne connaissent pas l'inceste car à Dieu rien ne manque.

On retrouve chez le père incestueux ce que Rosolato<sup>47</sup>(1967) décrivait jadis pour le pervers : au père symbolisé il substitue le père idéalisé, père sur lequel il a projeté sa toute-puissance narcissique, le situant ainsi, tout comme lui, hors la castration et, par la même, hors de la Loi. L'enfant prend alors une valeur fétichique au service de son déni du manque.

La famille incestueuse ou même celle où règne un climat incestuel, exprime la carence de l'acceptation de l'altérité. L'équation illustrant ce type de famille serait :  $1+1+1 = 1$ , et non  $1+1+1 = 3$ .

---

<sup>45</sup> Green, A. "L'intrapsychique et l'intersubjectif", Ed. Lanctot, Montréal, 1998. <sup>57</sup> Ibid.

<sup>46</sup> Legendre P. (1985) L'Inestimable objet de la transmission, Paris, Fayard, 1985.

<sup>47</sup> Rosolato,G.(1967) Le Fétichisme, dans Le désir et la perversion, Paris, Ed. du Seuil, 1967.

Souvent l'acte incestueux ne possède pas de valeur représentationnelle pour le père incestueux. Si comme le suggère Bataille,<sup>48</sup>(1957) la transgression lève l'interdit sans le supprimer, l'inceste, n'étant pas représenté comme une interdiction, ne peut alors être envisagé comme une simple transgression. Le narcissisme de l'homme incestueux « soutient l'illusion de l'an-œdipe (on de l'anti-œdipe, mais du non œdipe) en ce qu'il ne connaît que le Moi-Je ». (Green, p. 169)<sup>49</sup>. Ajoutons à cela que le narcissisme du père abuseur n'est pas le ciment garantissant l'unité du moi caractéristique du narcissisme de vie. Il est au contraire visqueux, gluant, létal : narcissisme négatif ou de mort. Empruntant les termes utilisés par O. Kernberg<sup>50</sup>(1976), on pourrait dire à propos de la relation entre le père abuseur et sa fille, qu'il ne s'agit pas d'une relation de soi-même à l'objet (qui disparaît), mais de soi-même à soi-même. Serait-ce un simple jeu de mots que de dire de soi-même à non même (ni soi-même, ni autre), dans la mesure où l'inceste n'efface pas l'irréductibilité de l'objet, et cela malgré la confusion qui règne entre sujet et objet ? « La main d'un autre fait trembler le miroir de Narcisse » (p.295), nous dit J. McDougall<sup>51</sup>, et la main de cet autre pourrait bien être ici celle de l'enfant qui, en se posant tant bien que mal comme sujet, vient briser la relation spéculaire qui tente d'imposer le géniteur. Dans un article fameux Ferenczi,<sup>52</sup>(1932), a souligné que la confusion provient du fait que l'adulte répond à la demande de tendresse de l'enfant avec le langage de l'érotisation. La première réaction de l'enfant, dit Ferenczi, serait le refus, la haine, le dégoût et une violente résistance. Pourtant, dans la mesure où la contrainte persiste, et par introjection de l'agresseur, ce dernier disparaît en tant que réalité extérieure. L'enfant introjecte le sentiment de culpabilité, et l'acte, vécu initialement comme anodin, réclame par la suite un châtement. Ainsi, il est fréquent que des enfants ayant subi un inceste, soit victimes d'accidents à répétition, ou bien fassent de franches tentatives de suicide. Confusion, identification à l'agresseur, culpabilité, manque de confiance dans sa propre perception, sentiment de honte (en particulier pour ce qui touche au corps), troubles de l'identité sexuelle, tels sont les effets chez l'enfant de l'acte incestueux. De ce fait il se produit très souvent un

---

<sup>48</sup> G. Bataille (1957) *L'Érotisme*, Paris, Ed. de Minuit.

<sup>49</sup> Green, A. (1983) *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Minuit, Paris.

<sup>50</sup> O. Kernberg (1976) *Narcissisme normal et narcissisme pathologique*, in N.R.P., 13, Paris, Gallimard.

<sup>51</sup> Mc Dougall J. (1976) *Narcisse en quête d'une source*, in N.R.P., 13, Paris, Gallimard.

<sup>52</sup> Ferenczi S. (1932) *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, in *Oeuvres Complètes*, Paris, Payot, 1968.

clivage dans le moi, ce qui entraîne de graves conséquences quant à l'évolution psychosexuelle ultérieure.

L'enfant incesté est un enfant qui devient par la même occasion orpheline. Au traumatisme de l'inceste s'ajoute le traumatisme de la perte de la fonction parentale laissée vacante par le passage à l'acte de ses parents. L'enfant incesté est un enfant désespéré, en désarroi, en détresse, à la fois, face à ses propres pulsions et face au monde externe.

Revenons au sens étymologique de séduction qui dans le cas de la séduction traumatique prend toute sa valeur sémantique : du latin *seducere*, c'est à dire séparer, sens que je rappelais au début de mon intervention. Dans la séduction traumatique, et encore plus dans le cas de l'inceste, la violence de l'intrusion dans l'enfant d'une sexualité chargée d'une signification qui ne lui appartient pas, le sépare de lui-même, le sépare de sa condition de sujet, le sépare d'une fonction parentale capable de contenir sa propre pulsionnalité.

Comme démarche préalable pour pouvoir émerger en tant que sujet du désir, l'enfant devra déconstruire le plus de signifiante que l'abuseur a inoculé à sa sexualité en devenir, et dans le cas particulier de l'inceste, rencontrer à nouveau la fonction symbolique parentale qui fut barrée par ses propres géniteurs. ». (Fin de citation)

Dans un autre texte publié comme chapitre d'un livre collectif, «Transgression de l'interdit de l'inceste et problématique narcissique, l'inceste père-fille » Tesone (2006)<sup>53</sup> il est envisagé la problématique de l'inceste et le soubassement psychique de la dynamique familiale :

« À l'interdiction de l'inceste analysée par Lévi-Strauss(1967)<sup>54</sup> qui était limitée aux relations sexuelles entre consanguins, F. Héritier(1994)<sup>55</sup> ajoute un inceste qu'elle nomme du deuxième type pour le différencier du premier. Elle conçoit l'inceste comme un problème de circulation de fluides d'un corps à l'autre et rend compte des multiples incestes entre parents par alliance, comme par exemple entre un homme et la femme de son père, un homme et deux sœurs, etc. Ces interdits ne s'expliquent pas par la seule règle de répartition matrimoniale qui permet la construction d'un lien social ainsi que l'a décrite Lévi-Strauss. F. Héritier met en

---

<sup>53</sup> Tesone, J-E (2006) «Transgression de l'interdit de l'inceste et problématique narcissique, l'inceste père-fille » in *Interdit et tabou*, collection Monographies et débats de Psychanalyse, PUF.

<sup>54</sup> Lévi-Strauss (1967) *Les Structures Élémentaires de la Parenté*, Paris, Mouton.

<sup>55</sup> Héritier F.(1994) *Les deux soeurs et leur mère*, Paris, Ed Odile Jacob, 1994.

jeu ce qu'elle considère de plus fondamental dans les sociétés humaines : « la façon dont elles construisent leurs catégories de l'identique et du différent ». (p.11) Cette opposition entre identique et différent est première, affirme l'auteure, dans la mesure où elle est fondée sur ce que le corps humain a de plus irréductible : la différence de sexes. Et F. Héritier considère l'inceste comme une accumulation d'identique : « tous ces délits ont en commun de ne pas séparer ce qui doit l'être, de mélanger ce qui doit être tenu à distance, de confondre les genres, les sexes, la parenté et l'alliance ». <sup>56</sup>(p.17) Cette difficulté à concevoir la différence et l'altérité est au cœur de la problématique clinique de l'acte incestueux, et peut être reliée à la pathologie narcissique.

A l'instar de C. Balier (1996) <sup>57</sup> qui affirme qu'il n'est pas possible de comprendre les auteurs d'un inceste sans comprendre d'abord les victimes, il m'a semblé approprié de commencer par le témoignage qui va suivre : Catherine, âgée de dix-sept ans, est adressée au Centre par une éducatrice mandatée par le juge pour enfants, laquelle a conseillé à Catherine de venir « m'en parler ». « En » parler c'était parler de ce que Catherine avait subi depuis l'âge de dix ans, comme ça, régulièrement, avec l'apparente banalité que confère la répétition. La nuit, et pas uniquement les nuits de pleine lune comme dans « Kaos », le triptyque des frères Taviani, son père abusait sexuellement d'elle, en silence, sans exercer de violence physique explicite, sans cris, exigeait-il, « extrême délicatesse » pour ne pas réveiller la sœur aînée de Catherine qui partageait sa chambre. Sa sœur avait-elle aussi été abusée selon une conception originale qu'avait ce père de l'équité paternelle. En sanglots, osant à peine me regarder, avec une grande pudeur, Catherine me dira, me fera comprendre que ce qu'elle reproche le plus à son père c'est de l'avoir trompée en répondant à son immense besoin de tendresse d'une manière, comment la définir.... Sensuelle ? Erotique ? Passionnée ? Des mots d'ordinaire si faciles d'employer lorsqu'ils se réfèrent à une relation amoureuse, et qui prennent ici une connotation métallique, froide, haineuse. En dépit de son âge et de son corps de femme, j'entendais la voix entrecoupée, étouffée, de la petite fille d'alors lorsque Catherine me confiait : « au contact de nos nudités, je me suis dit, parce qu'il est mon père, il ne peut pas me faire de mal » Et pourtant...

---

<sup>56</sup> Héritier F.(1994) Les deux soeurs et leur mère, Paris, Ed Odile Jacob, pp 331,1994.

<sup>57</sup> Balier C. (1996) Psychanalyse des comportements sexuels violents, Paris, PUF.,Collection Le fil rouge,1996



Ses mots, une fois libérés, sortent comme des pierres. Mais tout aussi éloquent est son silence. Ce silence lourd de sens, ou plutôt lourd d'insensé, d'inexprimable, d'impensé, d'indicible, était comme un compartiment étanche qui la coupait d'elle-même. L'inceste, à peine représentable, clivé, était tenu à l'écart de tout récit, de toute possibilité de communication, et ce avec une violence égale à celle de l'acte subi. Le regard même de Catherine était empreint de cette violence adressé, bien entendu, à son père, mais également à tout adulte qui, par le fait de sa condition d'adulte, ne pouvait qu'être le complice de son géniteur. La mère de Catherine était décédée lorsque celle-ci avait douze ans. Son désarroi rendait ce deuil inélaborable, issue mélancolique à un deuil devenu impossible par le traumatisme subi. D'autant plus difficile qu'en abusant sexuellement d'elle, son père avait rendu Catherine doublement orpheline : orpheline de mère du fait du décès, elle devenait orpheline de père par effacement de la fonction symbolique paternelle du fait de l'inceste. Ainsi Catherine se sentait flouée de son enfance, et surtout de sa féminité qu'elle sentait comme vidée, aspirée, lors des rencontres vampiriques avec son père. A l'inverse, ce dont elle était pleine c'était des objets persécuteurs, à savoir l'imgo paternelle dans son aspect terrifiant, mais aussi l'imgo maternelle tantôt idéalisée, tantôt accusée « d'avoir su » et de ne rien avoir fait pour la protéger. A la limite préférant fermer les yeux définitivement plutôt que de les ouvrir enfin. -

L'espace thérapeutique où Catherine a été suivie, est un CMPP<sup>58</sup> spécialisé dans la problématique des violences physiques et sexuelles intrafamiliales exercées à l'encontre des enfants et des adolescents. C'est dans ce cadre, en tant que responsable médical, que j'ai été amené à rencontrer, en vue d'une prise en charge psychothérapique, des familles adressées par des travailleurs sociaux eux-mêmes mandatés par le Juge pour enfants. Ces rencontres ne se faisaient pas sous contrainte judiciaire, mais il est évident que sans le cadre judiciaire révélateur de la pathologie, ce genre des familles ne consulte guère spontanément, et c'est à l'équipe thérapeutique que revient la difficile tâche de faire émerger une demande de soins. Lorsque la Loi symbolique fait défaut dans les familles, c'est la loi juridique qui est appelé à la rescousse pour faire, tant bien que mal, fonction de tiers. Parmi les abus sexuels intrafamiliaux, je me limiterai aux cas les plus fréquents, c'est-à-dire, l'inceste père-fille, même si derrière cette scène plus apparente, l'inceste mère-fille est souvent en filigrane. Tout

---

<sup>58</sup> C.M.P.P. E. Pichon-Rivière, 9 Cours des Petites-Écuries, 75010 Paris.

en soulignant la particulière relation de l'homme incestueux avec la féminité naissante de sa fille. »

(Sous-titre) L'homme incestueux ou la mégalomanie de l'Un

« Il ne me paraît pas possible de regrouper les pères incestueux dans une nosographie particulière, même si, à l'instar de C. Balier (Op.cit.) on pourrait les classer parmi les perversions, dans un rapport de vases communicants avec la psychose. Dans un texte antérieur intitulé « L'inceste : le triangle défait » Tesone (1992)<sup>59</sup>, il m'avait semblé utile d'envisager le fonctionnement psychique des hommes incestueux à partir de l'axe de perturbations narcissiques graves.

Au sujet de la pathologie de narcissisme, remarque A. Green (1983)<sup>60</sup>, Freud insiste davantage sur les conséquences du retrait libidinal que sur son expansion. C'est pourtant en référence au mouvement d'expansion narcissique que j'ai proposé de comprendre le lien incestueux. Ce mouvement, mortifère dans son essence, et qui ne connaît pas de limite, envahit l'enfant dans une tentative de fusion régressive. Le moi narcissique encercle l'autre conçu alors comme une excroissance de soi. Or, le désir de l'Un n'est pas compatible avec le désir de l'autre. Dans son « utopie totalisante » l'homme incestueux se croit le maître du temps et de la mort.

En principe, l'objet, qu'il soit fantasmatique ou réel, établit une relation conflictuelle avec le moi. Et c'est précisément ce que le moi du père incestueux prétend éviter en essayant d'attraper sa fille dans ses rets. Ce faisant, il la dévitalise et dénie son statut de sujet : le mythe de l'Un, être tout-puissant et sans faille, tel est le fantasme commun aux pères abuseurs. Pour eux, l'enfant ne prend valeur qu'en tant qu'appendice narcissique, et il n'y a pas de descendance, sinon à l'intérieur de leur moi grandiose.

Si comme le propose Green<sup>61</sup>(1983) - probablement inspiré par Platon- nous acceptons que le narcissisme soit représenté comme une sphère, il me paraît justifié de représenter graphiquement la tentative du père incestueux comme un triangle aux angles ouverts, entouré d'une circonférence circonscrite. Autrement dit, dans son utopie expansionniste, le père

---

<sup>59</sup> Tesone J.E. (1992) L'inceste : le triangle défait, Exposé fait à la Société Psychanalytique de Paris dans le cadre du séminaire de S. Decobert, publié in Revista de Psicologia y Psicoterapia de Grupo, 1994, XVII,1, Buenos Aires, et in Psyche, 1996, 9/10 Stuttgart, Klett-Cotta.

<sup>60</sup> A. Green (1983) Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Paris, PUF.,1983

<sup>61</sup> A. Green (1983) Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Paris, PUF.,1983

abuseur prétend effacer les angles du triangle œdipien en l'enfermant dans la mégalomanie de l'Un.

A l'instar de Racamier (1989)<sup>62</sup>, on peut dire que l'inceste n'est pas l'œdipe, mais bien tout le contraire. En effet il s'agirait plutôt dans ce cas d'une attaque majeure de la triangulation œdipienne dans une vaine tentative pour nier les conséquences logiques de la confrontation œdipienne, à savoir, la castration symbolique, le déclin de l'omnipotence et l'élaboration du manque. Le désir incestueux, dit P.Légendre(1985) - si tant est qu'on puisse ici parler de désir véritable - est un désir de toute-puissance, un désir d'impossible. La loi de l'interdiction de l'inceste étant là pour mettre une limite à ce désir absolu. Dieu et la Sainte Famille, remarque P.Legendre (1985)<sup>63</sup>, ne connaissent pas l'inceste car à Dieu rien ne manque.

On retrouve chez le père incestueux ce que Rosolato (1967)<sup>64</sup> décrivait jadis pour le pervers : au père symbolisé il substitue le père idéalisé, père sur lequel il a projeté sa toute-puissance narcissique, le situant ainsi, tout comme lui, hors la castration et, par la même, hors de la Loi. L'enfant prend alors une valeur fétichique au service de son déni du manque.

La famille incestueuse ou même celle où règne un climat incestuel, d'après le néologisme de Racamier(1987)<sup>65</sup> exprime la carence de l'acceptation de l'altérité. De mon point de vue, l'équation illustrant ce type de famille serait :  $1+1+1 = 1$ , et non  $1+1+1 = 3$ .

Précisons que l'acte incestueux ne possède pas de valeur représentationnelle pour le père incestueux. Si comme le suggère Bataille, (1957)<sup>78</sup> la transgression lève l'interdit sans le supprimer, l'inceste, n'étant pas représenté comme une interdiction ne peut alors être envisagée comme une simple transgression. D'après Racamier (1987), il s'agirait là d'un fantasme-non fantasme, c'est à dire le contraire de ce qui permet à l'être humain de développer une pensée symbolique.

Le narcissisme de l'homme incestueux « soutient l'illusion de l'an-œdipe (non de l'anti-œdipe, mais du non œdipe) en ce qu'il ne connaît que le Moi-Je » (p. 20) (Green, 1983)<sup>66</sup>. Ajoutons à cela que le narcissisme du père abuseur n'est pas le ciment garantissant

<sup>62</sup> Racamier P.C. (1989) Antœdipe et fantasme d'auto-engendrement, in Gruppo, 5, Paris, APSYGEE.

<sup>63</sup> Legendre P. (1985) L'Inestimable objet de la transmission, Paris, Fayard, 1985.

<sup>64</sup> Rosolato,G.(1967) Le Fétichisme, dans Le désir et la perversion, Paris, Ed. du Seuil, 1967.

<sup>65</sup> Racamier P.C. (1987) De la perversion narcissique, in Gruppo, 3, Paris, APSYGEE. <sup>78</sup>

G. Bataille (1957) L' Erotisme, Paris, Ed. de Minuit.

<sup>66</sup> A. Green (1983) Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Paris, PUF.,1983

l'unité du moi caractéristique du narcissisme de vie. Il est au contraire visqueux, gluant, létal : narcissisme négatif ou de mort. Empruntant les termes utilisés par O. Kernberg (1976)<sup>67</sup>, on pourrait dire à propos de la relation entre le père abuseur et sa fille, qu'il ne s'agit pas d'une relation de soi-même à l'objet (qui disparaît), mais de soi-même à soi-même. Serait-ce un simple jeu de mots que de dire de soi-même à non-même (ni soi-même, ni autre), dans la mesure où l'inceste n'efface pas l'irréductibilité de l'objet, et cela malgré la confusion qui règne entre sujet et objet ? « La main d'un autre fait trembler le miroir de Narcisse » (p.58), nous dit J. McDougall (1976)<sup>68</sup>, et la main de cet autre pourrait bien être ici celle de l'enfant qui, en se posant tant bien que mal comme sujet, vient briser la relation spéculaire qui tente d'imposer le géniteur.

Dans un article fameux Ferenczi,(1932)<sup>69</sup> a souligné que la confusion provient du fait que l'adulte répond à la demande de tendresse de l'enfant avec le langage de l'érotisation. La première réaction de l'enfant, dit Ferenczi, serait le refus, la haine, le dégoût et une violente résistance. Pourtant, dans la mesure où la contrainte persiste, et par introjection de l'agresseur, ce dernier disparaît en tant que réalité extérieure. L'enfant introjecte le sentiment de culpabilité, et l'acte, vécu initialement comme anodin, réclame par la suite un châtement. Ainsi, il est fréquent que des enfants ayant subi un inceste, soit victimes d'accidents à répétition, ou bien fassent de franches tentatives de suicide. Confusion, identification à l'agresseur, culpabilité, manque de confiance dans sa propre perception, sentiment de honte (en particulier pour ce qui touche au corps), troubles de l'identité sexuelle, tels sont les effets chez l'enfant de l'acte incestueux. De ce fait il se produit très souvent un clivage dans le moi, ce qui entraîne de graves conséquences quant à l'évolution psychosexuelle ultérieure.

Que se passe-t-il lors de l'échange corporel entre un père incestueux et sa fille ? Que veut le père incestueux ? On peut avancer l'hypothèse selon laquelle l'homme incestueux cherche à se fondre dans le corps de sa fille, à ne faire qu'un avec elle, à lui voler sa féminité pour posséder alors les attributs des deux sexes. Nous sommes ici très éloignés de la conception de Freud qui semblait admettre dans tout acte sexuel l'implication de quatre personnes (lettre à Fliess du 1-8-1899)<sup>70</sup>, ce en allusion à la bisexualité psychique. Dans le

---

<sup>67</sup> O. Kernberg (1976) Narcissisme normal et narcissisme pathologique, in N.R.P., 13, Paris, Gallimard.

<sup>68</sup> Mc Dougall J. (1976) Narcisse en quête d'une source, in N.R.P., 13, Paris, Gallimard.

<sup>69</sup> Ferenczi S. (1932) Confusion de langage entre les adultes et l'enfant, in Oeuvres Complètes, Paris, Payot, 1968.

<sup>70</sup> Freud S. Lettre à W. Fliess du 1/8/1899, in La Naissance de la psychanalyse, Paris, PUF, 1956.

cas qui nous intéresse on ne peut pas même parler de l'implication de deux personnes dans la mesure où l'autre n'existe pas.

Dans l'inceste, l'acte prend très souvent une valeur d'équivalent masturbatoire. C'est dire que la sexualité de l'homme incestueux demeurerait foncièrement autoérotique, en ce sens que la fonction du lien charnel établi avec la fille serait réduite à la satisfaction d'un auto-érotisme anobjectif. Ce type d'auto-érotisme se différencierait d'une part de l'auto-érotisme de type objectif, tel que le décrit T. Bokanowski (1993)<sup>71</sup>, auto-érotisme caractérisé par sa valeur de liaison et de libidinisation, et qui a préalablement bénéficié des qualités de la relation du sujet avec son objet. Il se différencierait d'autre part, de l'auto-érotisme anti-objectif, dépourvu celui-là de capacités de liaison et de relibidinisation. Dans le cas qui nous intéresse, l'objet est présent, bien que ne possédant à vrai dire pas un véritable statut d'objet mais plutôt une valeur d'appendice narcissique. La relation pourrait être rapprochée de ce qui se passe dans l'auto-érotisme anti-objectif, bien qu'elle soit plus mortifère encore, du fait d'un apport incessant d'excitation non élaborable par l'enfant.

Le discours des pères abuseurs comme d'ailleurs celui des filles victimes d'inceste permet, me semble-t-il, de mettre en évidence le fait que ceux-ci cherchent à s'approprier par cet acte et l'emprise qui en découle, la féminité de leur fille. Cette quête ne viserait pas tant l'obtention d'un plaisir sexuel que la recherche de la féminité naissante qui les interroge et leur fait peur. Nous sommes là dans le registre prégénital, dans le paradoxe d'une activité masculine qui serait au service d'une quête de féminité, besoin, plus que véritable désir, d'incorporer une féminité infantile, une forme de féminité moins menaçante. Il s'agit pour l'homme incestueux de faire sienne cette féminité pour la placer hors-vue et par la même occasion se situer hors castration. Ceci requière une féminité sans désir, immobile, pétrifiée par la contrainte et l'abus de pouvoir. L'homme incestueux ne cherche pas à intégrer une bisexualité psychique toujours conflictuelle, au contraire il voudrait rendre la sexualité et la différence de sexes aconflictuelle. Acte sexué et non acte sexuel dit justement WelzerLang (1988)<sup>72</sup> (cité par C. Balier)(1993)<sup>73</sup>. Il s'agit là d'un registre sexuel-non sexuel, toujours violent dans ses conséquences psychiques, même s'il est consommé sans violence physique

---

<sup>71</sup> Bokanowski T. (1993) Auto-érotisme et troubles de la sexualité, in Les troubles de la sexualité, Monographies de la RFP, Paris, PUF.

<sup>72</sup> Welzer-Lang D. (1988) Le viol au masculin, Paris, Ed. Harmattan.

<sup>73</sup> Balier C. (1993) Viols et incestes. Auteurs et victimes, in Les troubles de la sexualité, Monographies de la RFP, Paris, pp 162, PUF.

apparente par un père Janus au visage double, tantôt séducteur, tantôt violent, c'est à dire violemment séducteur. Il veut saisir la féminité à travers l'acte incestueux, il voudrait se l'approprier au moyen d'une activité prétendument masculine mise au service du déni de la différence des sexes et des générations. Car la démarche incestueuse ne consiste pas seulement en un échange corporel, elle correspond surtout au désir omnipotent d'occuper toutes les places à la fois : d'être père-mère-fils-fille en même temps.

La fonction de la famille est de créer de l'altérité. Elle institue pour ce faire trois ordres des relations : a) la consanguinité (frères, sœurs) b) l'alliance (époux, épouse) c) la filiation (fils, fille). Personne ne peut dire qui est l'un et qui est l'autre sans réaliser un certain nombre de choix entre les possibilités logiques offertes par le langage : on pourra se reconnaître comme fils ou fille, époux ou épouse, père ou mère. Etc. La prohibition de l'inceste est le corollaire de la logique de l'alternative imposée par la règle du langage : il est nécessaire que, dans un système de dénominations, le choix de certaines combinaisons en interdise d'autres. Le système conventionnel des termes de parenté permet la reconnaissance de soi et d'autrui au sein de la famille. D'après R.Barthes,(1971)<sup>74</sup> transgresser l'interdit familial consiste à altérer la netteté terminologique du découpage parental, « à faire qu'un seul signifié (tel individu) reçoive en même temps plusieurs de ces noms, de ces signifiants que l'institution maintient soigneusement distincts »(p.141) L'acte contre-nature s'épuise dans une parole contre-langage, la famille n'est rien de plus qu'un champ lexical, mais cette réduction n'est nullement indifférente : « elle assure son plein scandale à la plus forte des transgressions, celle du langage »(p.142) . La transgression apparaît ainsi comme une surprise de nomination

E. Benveniste (1969)<sup>75</sup> estime que les termes indo-européens relatifs à la parenté sont les plus stables et les mieux assurés de l'indo-européen, notamment en ce qui concerne le nom du père, celui de la mère, ceux des frères et sœurs. Cela nous permet de penser que, au cours des siècles les différentes fonctions que nous situons dans le cadre de la famille ont été, de toutes façons exercées, même si la notion de famille évolue constamment. Il serait alors plausible d'affirmer que, indépendamment des caractéristiques socio-culturelles différentes prises par la famille au cours du temps, la fonction symbolique doit être exercée afin qu'un

---

<sup>74</sup> Barthes R. (1971) Sade, Fourier, Loyola, Paris, Ed du Seuil, p141.

<sup>75</sup> Benveniste, E. (1969) Le vocabulaire des Institutions Indo-Européennes, Ed. de Minuit, Paris.

ordre symbolique puisse être établi. Cela suppose, bien évidemment, l'interdiction de l'inceste, l'acceptation du manque et de la castration symbolique.

Le père incestueux, par contre, subvertit cet ordre et fait régner le chaos. Il dénie la castration et cherche la complétude, car il a peur que la déchirure narcissique vienne provoquer son effondrement. Il craint que la sexualité de l'enfant fasse rejaillir sa propre sexualité infantile avec l'effet traumatique concomitant, l'enfant étant alors vécu comme le miroir grossissant de la sexualité prégénitale non intégrée de père. Ainsi par exemple, le père incestueux d'une adolescente, exprimant la crainte que sa fille soit victime d'une agression sexuelle dans la rue disait : « s'il m'arrivait quelque chose à elle... ».

Pour parvenir à ses fins, le père abuseur n'hésite pas à démolir le désir et donc la pensée de l'enfant, le laissant alors dans un état de sidération psychique qui est la conséquence inéluctable des traumatismes cumulatifs auxquels il le soumet.

L'enfant incesté est un enfant qui devient par la même occasion orphelin. Au traumatisme de l'inceste s'ajoute le traumatisme de la perte de la fonction parentale laissée vacante par le passage à l'acte de ses parents. A ces divers traumatismes s'ajoute souvent la disqualification de la perception de l'enfant. Tout en l'incestant, le parent abuseur affirme à l'enfant que cela n'est pas un inceste. Confusion qui aura pour conséquence que l'enfant ne puisse plus faire confiance à ses propres perceptions, ayant le sentiment de devenir fou. C'est peut-être pour cette raison entre autres, que la fille incesté, devenant adulte, éprouve le vif sentiment de porter plainte en justice à l'encontre de son père. Elle cherche par ce biais à se voir confirmer en justice la légitimité de sa propre perception disqualifiée par le père incestueux » (fin de citation)

---- Simultanément à l'activité clinique traditionnelle dans le cadre du CMPP E. Pichon Rivière, pendant 11 ans (1987-1998) j'ai dirigé un service de prévention de la violence, notamment domestique, financé par le Conseil Général de Paris et situé à la même adresse. Ce service d'aide psychologique par téléphone, nommé SOS Famille en Péril, est un dispositif qui s'adresse aux personnes concernées par sa propre violence et qui sont en mesure de demander une aide psychologique de manière anonyme par téléphone, suivi ou non d'une consultation in praesentia. La modalité était sous forme de permanence assurée par psychologues au siège du service sis à Paris 10<sup>ème</sup>.

Crée en 1984, dans le cadre de la prévention de la violence intrafamiliale, cette modalité d'aide psychologique par téléphone, a été d'avant-garde à une époque où seulement les entretiens in praesentia étaient admis. À la lumière de séances « on-line », pratiqués ces dernières années, et imposés dans la virtualité actuelle du confinement, cette modalité d'entretiens a pris un essor considérable. Cette expérience m'a permis d'inclure un dispositif clinique fondé sur la voix tout à fait valable de mon point de vue. Cette expérience je l'ai élargie ensuite dans ma clinique en ville aux séances on-line, avec l'usage ou pas de caméra simultanément pour des patients habitant un village éloigné en Patagonie ou partis quelques temps à l'étranger pour des raisons de travail. Le confinement obligatoire imposé par la pandémie du virus Ecovid19 a mis en valeur ce genre de dispositifs cliniques pour être en mesure d'assurer un travail clinique à distance. Je transcris un texte présenté tout d'abord dans un Congrès International sur l'enfance maltraitée, qui a eu lieu à Rio de Janeiro en 1988. Le texte qui suit « La voix d'Eurydice et le miroir sonore de son nom » a été repris quelques années plus tard comme chapitre de mon livre sur le prénom, (Tesone, 2013)<sup>76</sup> et donne une idée du travail réalisé et de son soubassement théorique :

« Pour mieux comprendre le contexte de ce travail clinique il est nécessaire d'introduire la modalité de travail institutionnel. Le service, appelé « S.O.S. Famille en Péril » fait partie d'une Association à but non lucratif et a été créé fin 1984 par une convention entre l'Association et le Ministère de la Solidarité. Depuis juin 1987, suivant le mouvement de décentralisation des institutions sanitaires et sociales en France, son financement est assuré par le Conseil Général de Paris. Ce fut le premier Service d'aide psychologique par téléphone destiné à prévenir les mauvais traitements d'enfants et d'adolescents en France. Le numéro d'appel n'est pas un numéro de signalement et lorsqu'on reçoit des demandes dans ce sens, elles sont adressées aux services concernés.

Le Service propose une aide psychologique par téléphone orientée principalement aux parents, mais aussi aux enfants et adolescents ou à l'entourage familial au sens large, qui vivent une crise familiale comportant des risques des mauvais traitements physiques ou sexuels à l'égard des mineurs. Les entretiens par téléphone peuvent être uniques ou multiples,

---

<sup>76</sup> Tesone, J-E (2013) « La voix d'Eurydice et le miroir sonore de son nom » in Prénom, ce que les autres inscrivent en nous », PUF, Mars 2013, Paris



réguliers ou espacés, exclusivement téléphoniques ou suivis d'entretiens traditionnels en face à face.

La modalité et la fréquence de l'aide téléphonique dépendent de la demande et du type de lien pouvant être créé. La consultation est gratuite, le coût se réduit à celui de l'appel et la personne qui demande de l'aide a la possibilité de le faire de manière anonyme. La permanence téléphonique fonctionne tous les jours du lundi au vendredi de 8 heures 30 à 18 heures 30. Elle est assurée par des psychologues qui ont une formation psychanalytique. On lui offre à la personne qui téléphone la possibilité d'appeler à nouveau ou bien de venir personnellement à un rendez-vous avec le professionnel avec qui elle a eu le premier contact.

L'expérience acquise montre que les parents qui demandent une aide psychologique spontanément ne se situent pas dans les limites extrêmes de la maltraitance, mais si une aide ne leur ait pas proposée ils risquent de basculer vers la maltraitance avérée. L'entretien par téléphone, avec possibilité d'anonymat, n'est pas le seul type d'aide proposé. Il s'inscrit dans un vaste réseau d'actions transdisciplinaires en collaboration avec des travailleurs sociaux, éducateurs, pédiatres, familles d'accueil, avocats, juges d'enfants, etc.

Un nombre significatif d'appelants préfèrent garder l'anonymat. Cette constatation n'est pas surprenante, compte tenu du fait que la plupart des appels concernent la violence intrafamiliale. Beaucoup de parents violents n'osent pas consulter spontanément un spécialiste pour parler du profond désarroi que les habite. Cette impossible démarche, qu'ils arrivent pourtant à faire d'une façon anonyme, tient-elle seulement de la crainte des poursuites pénales auxquelles les parents maltraitants s'exposent ? L'expérience acquise dans notre service nous a amenés à avancer l'hypothèse que la nécessité de garder l'anonymat trouve davantage sa source dans le mode même du fonctionnement psychique du parent potentiellement maltraitant.

Le vécu chaotique de leur propre corps, leur tentative d'abolir toute manifestation pulsionnelle des enfants, exige de la part des parents maltraitants, l'évitement du corps-à-corps de l'entretien qui risquerait de les liquéfier. Ils contournent le face-à-face de l'entretien, ils mettent leur corps à l'abri d'un regard qui pourrait les toucher. Le sentiment de honte les envahit et les mène à éviter le regard de l'autre, perçu comme réprobateur et dangereux. Par téléphone, l'absence du regard et l'utilisation de la voix comme substrat de la communication facilitent le dépassement du vécu persécuteur, offrant à l'appelant une enveloppe sonore qui, dans sa faille narcissique, lui fait tellement défaut.

Bien qu'anonyme sur le plan de l'identification sociale, la singularité de la personne ne s'efface pas pour autant. Sa voix, le grain de sa voix, ses modulations, ses rugosités, sa mélodie, son timbre, lui permettent de parler de façon très intime de sa souffrance, car la voix, comme une empreinte sonore, représente son être.

Le but consiste à offrir aux parents violents, potentiellement maltraitants, un substrat de communication - téléphonique et anonyme - qui leur permette d'établir un lien thérapeutique, un contenant sonore à leurs blessures narcissiques.

La psychopathologie d'un grand nombre de parents violents, indépendamment de la nosographie psychiatrique concomitante, se développe autour d'un axe de grave perturbation du narcissisme qui les empêche d'établir une distance adéquate à l'autre.

La présence est vécue comme une intrusion, et l'absence comme un vide abyssal.

Précaire comme écran protecteur du dehors et des agressions externes, la peau psychique ne peut pas non plus les protéger des motions pulsionnelles. Dans l'interaction avec l'autre il craint, soit l'effraction, soit la liquéfaction. La peau psychique des parents violents est une enveloppe trouée, « orificiée », par où l'autre peut l'envahir et le déposséder de lui-même.

Comment arriver à établir un lien avec quelqu'un qui vit le lien avec l'autre comme dissolvant de sa propre armure narcissique ? Comment dépasser ce paradoxe ? On pourrait dire que la continuité du lien avec les parents violents dépend d'un fil...et j'ajouterai...parfois téléphonique.

Si le cadre thérapeutique risque de dépendre d'un fil ...comme nous l'avons dit précédemment, ceci ne veut pas dire qu'il soit inexistant. Pendant la durée de l'appel, il existe un accord implicite de ne pas voir ni être vu, exclusivité de la communication verbale au détriment de la visuelle, ainsi que l'acceptation de l'anonymat social du patient si c'est l'option choisie. Ce qui ne veut pas dire anonymat du professionnel ni anonymat subjectif du patient.

La relation téléphonique présuppose la compréhension du professionnel, de la nécessité psychique de la part des parents violents de maintenir l'autre à distance dans la mesure où cet autre est vécu comme intrusif. Et, réciproquement, de la part des parents violents, que cet autre à distance acceptable et en dehors du contrôle du regard puisse offrir un contenant à leur souffrance. Il s'agit de créer une ébauche de lien à l'abri d'une rencontre perçue comme destructrice pour l'objet et pour le moi. L'absence de paramètres spatiaux immuables du cadre nous amène à privilégier les aspects temporels de celui-ci. À travers une certaine maîtrise du

moment et de la durée de l'appel, les parents violents ont le sentiment de désamorcer la dangerosité qu'ils assignent à toute consultation. Ceci suppose de la part du psychologue d'accepter que la scansion de la séance provienne de l'appelant, que la parole, aussi angoissante soit-elle, reste suspendue à un dicible au hasard d'un autre appel. Les parents violents craignent la dépendance de tout lien et la distance les protège contre l'effraction de leur espace psychique, qui, de fusionnel à l'origine, est resté suturé comme précairement narcissique par la suite.

L'invisible des parents violents assure l'équilibre, inatteignable, de ces fragiles échafaudages narcissiques. L'absence de la trilogie voir-être vu-voir qu'on est vu, permet peut-être d'exhumer l'indicible qui est surtout l'impensable. Entendre l'inouï, dit A. Green (1969)<sup>77</sup>, c'est aller à l'invisible, à l'au-delà du visible. Si l'exhibitionniste montre pour ne pas dire, les parents violents se cachent pour ne pas dire. Les parents maltraitants ont besoin de cacher leur violence, mais surtout de se cacher. Beaucoup de parents maltraitants ont été soumis eux-mêmes au contrôle omnipotent du regard de leurs propres parents qui les empêchaient de manifester tout élan vital, qui exigeaient d'eux une pétrification mortifère de leurs mouvements. Se cacher, rester en-dehors de l'œil inquisiteur, scrutateur de leurs parents équivalait à trouver un espace propre ; confusion entre espace psychique et espace géométrique qui perdurera dans leur fonctionnement psychique. Ce type de personne gardera la peur d'être dominée par un regard qui contrôle ses mouvements mais aussi ses pensées. Le regard comme peur, dirait Bion, d'une annihilation permanente.

M. Foucault (1975)<sup>91</sup>, dans son livre « Surveiller et punir », souligne que le pouvoir disciplinaire impose à ceux qu'il soumet un principe de visibilité obligatoire. Dans la discipline ce sont les sujets qui doivent être vus. C'est le fait d'être vu sans cesse, de pouvoir toujours être vu, qui maintient dans son assujettissement l'individu disciplinaire.

Dans cet ouvrage Foucault nous rappelle que le Panoptique de Bentham était la forme architecturale de la prison où le pouvoir de la vue, comme moyen de contrôle du prisonnier atteignait son degré maximal. Le dispositif panoptique démontrait que, dans une prison vitrée, la pleine lumière et le regard d'un surveillant contrôlaient plus efficacement les prisonniers que l'ombre d'une cellule isolée. La visibilité est un piège. Évitant le regard, les parents

---

<sup>77</sup> Green, A (1969) Un œil en trop, Les Éditions de Minuit, Paris. <sup>91</sup> Foucault, M. (1975) Surveiller et punir, Gallimard, Paris.

violents cherchent à se libérer du contrôle omnipotent de l'autre, peut-être condition préalable à toute esquisse d'une pensée. Ils se protègent ainsi du sentiment de honte qui les inonde lorsqu'ils sont confrontés au regard de l'autre. Le regard, comme le miroir de Blanche-Neige, leur renvoie une image déformée d'eux-mêmes qui les dévalorise.

N'est-ce pas justement ce regard que fuit Œdipe ? Lorsque, ayant pris conscience de l'horreur de l'inceste, Œdipe réclame un châtement, il dit : « Vite, au nom des dieux, vite, cachez moi quelque part, loin d'ici, tuez-moi, jetez-moi à la mer ou du moins en des lieux où l'on ne me voie pas » (Sophocle, p.140). Faut-il rappeler que c'est justement ses yeux qu'il crève en guise de châtement exemplaire, tout en disant : «

Ainsi ne verront-ils plus ni les maux que j'ai subis, ni celui que j'ai causé » (p. 135).<sup>78</sup> Œdipe se punit-il en se crevant les yeux, supplice extrême à la mesure du crime ? Ou cherche-t-il plutôt à éviter la souffrance, la honte de voir qu'il est regardé, qu'il est réprimandé par le regard de l'autre ?

Un aspect, et non pas le moindre, concernant le regard au cours de l'acte violent est l'importance qu'acquiert l'axe œil-main. Comme le disait Eurydice, ce qui l'avait le plus angoissée à posteriori des scènes de violence subies dans son enfance, ce n'était pas tant la main qui frappait que le regard haineux qui l'accompagnait. Peut-être, ce qui acquiert valeur traumatique est la synchronie entre la main qui frappe et le regard qui désintègre. En évitant l'un des pôles de cet axe, le regard, peut-être cherche-t-on à éviter la réactualisation traumatique des scènes de violence infantiles. Mais, en évitant le regard, on n'évite pas seulement la réactualisation mortifère des pulsions de mort, on évite par la même occasion un autre aspect non moins important, à savoir, sa dimension érogène.

Quoi qu'il en soit, si Eros apparaît, c'est comme tentative désespérée d'apaiser la faux de Thanatos. Trop préoccupés par l'effet dévastateur des pulsions de mort qui émanent des parents violents à l'égard de leurs enfants, nous avons peut-être négligé les pulsions de mort qui opèrent à l'intérieur même de leur psychisme.

Comment leur demander de haïr moins l'autre qu'ils ne se haïssent eux-mêmes ? La grande difficulté qu'ont les parents violents d'accepter une aide réside – me semble-t-il – dans l'isolement narcissique derrière lequel ils se barricadent. Leur narcissisme n'est pas un ciment qui garantit l'unité du moi caractéristique du narcissisme de vie comme cela a été longuement

---

<sup>78</sup> Sophocle « Œdipe Roi », Les Belles Lettres, Paris, 1950.

analysé par Green (1983).<sup>79</sup> Bien au contraire, le narcissisme des parents violents est comme une neige de printemps qui court le risque de fondre à la première tourmente, entraînant en avalanche derrière soi les fragments du moi, narcissisme négatif, narcissisme de mort. Porter la mort avec soi pour ne pas mourir, voilà un paradoxe qui mérite réflexion pour essayer de comprendre le fonctionnement psychique du parent violent. L'objet externe, ajoute Green, devient ce qu'il appelle l'objet-trauma. Le Moi non seulement va se défendre précocement des pulsions internes, mais il devra lutter farouchement contre l'autonomie de l'objet externe qui menace son unité évanescence. Les pulsions de destruction vont s'orienter soit vers l'objet externe, soit vers son propre moi. Le sujet sera massivement habité par les pulsions de mort, bâtisse individuelle qui peut à tout moment subir les effets d'une implosion, mais qui lui donne une esquisse de charpente. La haine prend une valeur structurale. Le paradoxe apparaît à nouveau : porter la mort avec soi pour ne pas mourir.

Chaque situation vitale et en particulier la naissance de leurs enfants provoquera chez le parent violent, confronté à la dépendance infantile - celle de l'enfant, mais aussi la sienne - une réouverture de ses vieilles mais toujours actuelles blessures narcissiques et il verra son fragile échafaudage narcissique s'ébranler.

Les patients borderline, dit Green, et il est possible qu'un grand nombre de parents violents le soient, ont besoin que la distance spatiale avec l'objet soit matériellement établie, c'est-à-dire agie dans le réel. La possibilité d'obtenir une aide par téléphone permet de garder cette distance réelle, peut-être comme condition préalable à tout lien. Face au vide objectal interne des parents violents, l'éventualité d'avoir un objet présent et fantasmatiquement disponible à travers un numéro de téléphone, apaise les angoisses de fragmentation et les débordements pulsionnels auxquels ils se sentent soumis.

Pendant un temps, l'écouter fonctionnera comme un objet externe qui n'est pas complètement au-dehors. Il sera soumis au va-et-vient de la manipulation omnipotente de l'objet, c'est-à-dire à l'oscillation possession-éjection. Les corps du thérapeute et celui du patient peuvent acquérir une dimension hallucinatoire. Seulement la voix, dans sa matérialité sonore, offrira un support à la dimension intersubjective du lien. Parler d'une voix vive ne requiert pas forcément parler de vive voix. Eurydice, celle de la mythologie, a été sauvée une première fois de l'enfer par les modulations de la voix d'Orphée. Les dieux consentent à

---

<sup>79</sup> Green, A. (1983) *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Ed de Minuit, Paris.

rendre Eurydice à Orphée à condition qu'il ne se retourne pas pour la regarder avant d'avoir quitté le royaume des morts. Pourtant, bien qu'il ait accepté cette condition, il doute et se retourne et, comme conséquence immédiate de la rupture de l'accord avec les dieux, ceux-ci sanctionnent Eurydice d'une deuxième et définitive mort. Désormais, tout accès au monde des enfers est interdit à Orphée. Nous voyons ainsi que dans ce type de travail clinique, l'absence de regard ne signifie pas absence de reconnaissance de la souffrance et de la subjectivité de l'autre ». <sup>80</sup> (fin d'autocitation)

Ce texte, publié en espagnol et en français, fait l'objet d'une expérience intéressante, non seulement en soi-même comme aide aux parents violents, mais aussi, comme dispositif de travail clinique, outre qu'en présence du patient comme c'était le cas traditionnellement. On a acquis une vaste expérience des entretiens non présentsiels, très éclairante à l'occasion de la pandémie, et de la diffusion des entretiens « on-line ».

### 3) Féminin-Masculin

2.1) Un autre axe de mes travaux porte sur la question de la féminité. Je l'ai envisagé à partir de la jouissance des mystiques : « La divine jouissance <sup>81</sup>, le narcissisme féminin et les mystiques » Tesone (2006). Voici un extrait de l'article :

« Que veut la femme ? se demande Freud, l'assimilant au continent noire inexploré, énigme qu'il s'est bien gardé de nous le révéler, à supposer qu'il l'ait sue.

Résoudre les énigmes ne porte pas chance aux malheureux qui s'y sont engouffrés, que ce soit Œdipe face à la sphinge où Tirésias face à Héra.

Tirésias, avant d'être devin, a été femme. Tout au moins pendant un certain temps, pour avoir frappé, blessé ou tué (en tout cas séparé) deux serpents qui copulaient, il a vécu dans un corps de femme. Puis, s'attaquant à nouveau à un couple des serpents il est redevenu homme. De passage par la féminité il a gardé l'expérience des deux sexes.

---

<sup>80</sup> Tesone, J-E (2013) La voix d'Eurydice et le miroir sonore de son nom, in Dans les traces du prénom, ce que les autres inscrivent en nous, PUF, Paris, p. 194-204.

<sup>81</sup> Tesone, J-E (2006) La divine jouissance, le narcissisme féminin et les mystiques, in RFP, tome LXX, 5, PUF; Paris.

---Revista de Psicoanálisis de la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tome LXVI, N° 3, Septiembre 2009, Buenos Aires et dans la Revista Brasileira de Psicanálise, vol 42, N°4, p139-143, Sao Paulo, Dic. 2008

Or, un jour que Zeus discutait avec Héra et affirmait que, au cours de l'acte sexuel, la femme avait davantage de plaisir, alors qu'Héra soutenait le contraire, ils ont décidé de consulter Tirésias, compte tenu qu'il avait connu les deux conditions. A la question soumise, il a répondu que, s'il y avait dix parts de plaisir, l'homme jouissait d'une seule alors que la femme en jouissait neuf fois. A partir de là, Héra, furieuse a rendu Tirésias aveugle, et Zeus, satisfait par la réponse l'a fait devin.

Nicole Loraux (1989)<sup>82</sup> souligne que, décidément, les secrets féminins doivent rester bien gardés. Les yeux aveuglés du thébain montrent qu'il n'a plus eu nécessité de voir....parce qu'il sait. Mais il a dû payer un lourd prix pour avoir mis en valeur la jouissance féminine.

Classiquement le féminin est culturellement davantage lié à la souffrance où à la belle indifférence, qu'à la jouissance. Que ce soit les douleurs de l'accouchement, les règles, la frigidity des hystériques où le masochisme, dit féminin.

Lacan, que l'on soit d'accord ou pas, a eu le mérite de subvertir ce lieu commun allant jusqu'à affirmer que la femme, par rapport à ce qu'elle désigne de jouissance dans la fonction phallique a une jouissance supplémentaire, rejoignant peut-être Tirésias. Il affirme dans le Séminaire Encore (1975) : « Je crois à la jouissance de la femme en tant qu'elle est en plus » (p.71). Et cette jouissance, il la remarque de manière plus évidente dans l'excès des mystiques. Jouissance dont le visage en extase de Sainte Thérèse, dans la statue du Bernin, dans l'église Sainte-Marie-de-la-Victoire à Rome, est un exemple paradigmatique. Mais, là encore il faut que cette jouissance reste voilée, même pour la sainte : « Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien ». (Lacan,1975, p. 71).

97

Comme le rappelle Marie-Christine Laznik (1990)<sup>83</sup>: pour Lacan, la sexuation dépend de la relation que les sujets humains entretiennent avec la question phallique et ce qu'ils visent dans leur désir. Pour Lacan le sexe réel n'est pas déterminant pour un sujet quant au côté qu'il viendra à occuper dans la formule. Cette affirmation de Lacan bien qu'elle soit loin d'être évidente, voir contestable, a tout au moins l'intérêt de souligner que le féminin peut être avant

---

<sup>82</sup> Loraux, N. Les expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec. Gallimard, Paris, 1989.

<sup>97</sup> Lacan, J. Le séminaire Encore, Livre XX, Seuil, Paris, 1975.

<sup>83</sup> Laznik, M-C La mise en place du concept de jouissance chez Lacan. RFP, Tome LIV, 1990.

tout une position, pas nécessairement lié au sexe anatomique. Et il affirme que Saint Jean de la Croix, lui, se situait du côté féminin. Après tout, n'écrivait-il « au genre féminin » dans la mesure où la symbolique nuptiale féminise le discours ? Cette féminité dont Freud a fait le roc d'origine dans les deux sexes. Bien que, et comme le remarque Christian David (1992)<sup>84</sup>, la bisexualité de l'homme n'est pas symétrique de celle de la femme.

Les discours des mystiques se déploient en plein paradoxe. Depuis leur toute puissance narcissique, ils cherchent à faire Un avec plus grand que soit, Dieu au demeurant, tantôt dans le repli, tantôt dans un élan fusionnel. Dans un rapport spéculaire cherchent la complétude narcissique étant simultanément dans un dessaisissement de soi qui les « excentre » d'eux-mêmes. Sainte Thérèse d'Avila (p.120) commence ainsi l'un de ces poèmes : « Je vis, mais sans vivre en moi-même » :

« Vuestra soy, pues me criaste,  
vuestra, pues me redimiste, vuestra,  
pues que me sufristes, vuestra pues  
que llamaste, vuestra porque me  
esperastes, vuestra, pues no me  
perdi:

¿Que mandais de mi ? »<sup>85</sup>

Comme le remarque Didier Anzieu (1980)<sup>86</sup>, le noyau de l'être ne se trouve pas au centre du Soi mais à sa périphérie, là où Dieu l'enveloppe.

Dieu peut-il être un choix d'objet ? Si, comme le souligne Winnicott (1969), toute élection d'objet est un objet crée-trouvé, Dieu ne peut pas être un objet, fut-il grandiose, car il n'y a pas de marge pour le créer. Il Est, à ce point, qu'il ne peut même pas être nommé par les humains. Il est celui qui Est.

Tout au plus, on pourrait remarquer la qualité d'objet subjectif, voire narcissique qu'implique un tel choix. Dans l'amour mystique, on est en plein sentiment océanique, dont parlait Freud dans *Malaise dans la Civilisation*, ce besoin de revenir à un état antérieur à celui de sa

---

<sup>84</sup> David C. La bisexualité psychique, Payot, Paris, 1992.

<sup>85</sup> Sainte Teresa de Avila El libro de la Vida, Obras completas, Ed Monte Carmelo, Burgos, 1997. « Vôte je le suis puisque Tu m'a élevé, vôte, puisque Tu m'a rédimé, vôte puisque Tu m'a souffert, vôte puisque Tu m'a appelé, vôte puisque Tu m'a attendu, vôte puisque je ne me suis pas perdue: qu'est-ce que tu exige faire de moi ? » (Traduction personnel)

<sup>86</sup> Anzieu D. Du code et du corps mystiques et de leurs paradoxes, NRP, 22, Gallimard, 1980.



distinction d'avec un Moi non -Moi, ce qui caractérise le narcissisme primaire. Pourtant, pour Freud, plutôt que de faire appel à un maternel primaire, comme le remarque M-C Laznik (Op.cit.), c'est à la nostalgie du père qu'il renvoie le sentiment de ne faire qu'Un avec le grand Tout.

Dans cette approche de Dieu, le mystique paye le prix d'un dessaisissement de soi, d'une désobjectivation qui l'abolit comme sujet. Il ne vit que par le rayonnement de l'objet, fulgurance qui l'illumine....tout en voilant (à peine) le plaisir charnel de l'extase. Cette jouissance il faut qu'elle reste si ce n'est pas méconnu d'elle-même tout au moins voilé vis à vis des autres. Et, si ce voile venait à tomber, la jouissance se trouve légitimée dans l'oblativité religieuse. Donc le mystique jouit....sans péché et sans reproche, à l'abri de tout regard, dans l'enclos monastique.

Le Moi narcissique, lié au narcissisme de mort, dit Green (1983)<sup>87</sup>, doit lutter à la fois contre ses pulsions et contre l'objet - qui sont toujours traumatiques. Face à ce combat que le narcissique n'entend pas mener, il choisit le repli narcissique, superbe isolement leurrant. Il cherche l'anéantissement du désir, le neutre, et la mise à distance de l'objet. Le mystique, en pleine paradoxal té, refoule les pulsions par une perversité affective qui évite, et encore, la satisfaction directe des pulsions, mais il ne renonce pas pour autant. Quant à l'objet, il ne le rejette pas, ne le met pas à distance, il rentre dans une relation spéculaire dans laquelle le regard attribué à Dieu le divinise et confirme dans sa toute-puissance narcissique. Uni à Dieu, remarque Anzieu, le mystique participe à la création divine et la continue. Dans l'union mystique l'âme entière devient l'autre « l'aimée transformée en l'aimé » (saint Jean de la Croix, 1994, p. 70).

La charge libidinale est fortement génitalisée : Jésus-Christ est l'époux divin ; l'Eglise son Épouse. Cette recharge libidinale dote le mystique d'une énergie exceptionnelle qui lui permet de faire face à la solitude, aux intempéries, au désert, aux persécutions ou de se consacrer à la fondation des multiples confréries ou monastères. Mais un vécu de plénitude requiert la conjonction de deux éléments: la surabondance libidinal et l'accès à un sentiment de Soi primaire et sans limites (Anzieu, 1980)<sup>88</sup>. Paradoxe de rencontrer le plein dans le vide extrême.

---

<sup>87</sup> Green A; Narcissisme de vie, narcissisme de mort, Editions de Minuit, Paris, 1983.

<sup>88</sup> Anzieu D. Du code et du corps mystiques et de leurs paradoxes, NRP, 22, Gallimard, 1980.

Bataille<sup>89</sup>(1957) nous rappelle que les êtres humains sont des êtres discontinus ; que, entre un être et un autre, il y a un abîme, une discontinuité. Cet auteur définit l'érotisme comme la tentative d'annuler cette discontinuité, ce qui est en jeu dans l'érotisme est toujours la dissolution des formes constituées. Et il pose trois formes d'érotisme : celui des corps, celui des cœurs et celui sacré, qui en fait contient les deux premiers. Cet érotisme, divin ou sacré, c'est la quête de l'être plein, illimité, que ne limite plus la discontinuité personnelle. Et G. Bataille (1957) de souligner que ce qui caractérise l'expérience mystique est une absence d'objet. Et ce choix n'est pas dépourvu de mise à mort de la subjectivité...mouvement qui fait remarquer la mort en jeu dans tout quête érotique, ce dont les mystiques cherchent jusqu'au paroxysme de l'extase :

« Vivo sin vivir en mí y de tal  
manera espero que muero  
porque no muero»

(San Juan de la Cruz<sup>90</sup>, p. 73)

Le domaine de l'érotisme nous dit Bataille est celui de la transgression des interdits, le désir qui triomphe de l'interdit. Il lie l'expérience érotique à la sainteté, sans pour autant faire l'équivalence. Leur point de convergence est leur intensité. Or, chez les mystiques il y a transgression, notamment des limites, et une charge libidinale perceptible dans la jouissance de l'extase. Mais la condition sacrée exige qu'elle demeure voilée, au nom de plus grand que soi.

Sainte Thérèse disait que même si l'enfer devait l'engloutir elle ne pouvait que persévérer. Persévérer en quoi ? Si ce n'était la jouissance justement, fut-elle divine, pouvant la mener en enfer. Jouissance dans la souffrance, souvent associé, par identification, à la douleur de Christ crucifié. Il s'agit en tout cas de faire reculer toujours la limite qui permet d'obtenir la jouissance, ce dont la prière et l'escalade des demeures de l'âme de Sainte Thérèse sont un bel exemple. C'est seulement lors de la septième et dernière demeure qu'elle accède à la « communion-union »

---

<sup>89</sup> Bataille G. L'érotisme, Edition de Minuit, Paris, 1957.

<sup>90</sup> San Juan de la Cruz( 1578), Obra completa (1) , Alianza Editorial, Madrid, 1994.

« Je suis vivant sans vivre en moi  
et si puissant est mon désir  
que je meurs de ne pas mourir » (traduction personnel)

Guy Rosolato (1980)<sup>91</sup> propose que l'extase soit une transposition sublimée de la jouissance orgasmique sexuelle, qu'exalte toute vision hiérogamique, comme le Cantique des Cantiques, dans un dédoublement narcissique de nature symétrique. Et il cite El Halladj pour mieux souligner ce rapport en miroir : « L'œil par lequel tu me vois est l'œil par lequel je te vois » (p. 68).

Or, quel rapprochement pourrions-nous tenter d'établir entre Tirésias, la jouissance féminine, les mystiques et le choix d'objet ?

J-C. Lavie (1980)<sup>107</sup> remarque que le mystique a le droit de manquer de cette pudeur commune qui fait cacher aux autres ce qui leur est source de jouissance. Il est admis que Dieu « sanctifie » tout, ou tout au moins on peut faire en Son nom ce qu'on ne pourrait faire sans cela impunément. Dieu serait un objet-non objet relié avec un sujet qui n'en serait pas un, mais Un dans cette communion-union dont parlait sainte Thérèse.

Par ce détour, le mystique éprouve un affranchissement subjectif de ce qu'il vit, comme si la charge libidinale le lui arrivait en toute innocence :

« Entreme donde no supe y  
quedeme no sabiendo toda  
ciencia trascendiendo »

« Yo no supe donde estaba  
pero cuando alli me vi sin  
saber donde me estaba  
grandes cosas entendi no  
diré lo que senti que me  
quedé no sabiendo toda  
ciencia trascendiendo »

(San Juan de la Cruz, p. 70)<sup>92</sup>

---

<sup>91</sup> Rosolato G. « Présente Mystique », NRP, N°22, Gallimard, Paris, 1980. <sup>107</sup>

Lavie J-C. Servir, in NRP, N°22, Gallimard, Paris, 1980.

<sup>92</sup> San Juan de la Cruz( 1578), Obra completa (1) , Alianza Editorial, Madrid, 1994.

Comme le remarque Marie-Christine Hamon (1980)<sup>93</sup> un lexique s'est imposé : dilatation opposée aux sécheresses, suavité, faveurs, plaies délicieuses, plaisirs terrestres, rapt, transports, le vol de l'esprit, blessures d'amour, entre l'extase et la suspension et les tourments savoureux. La jouissance est explicitement référée au corps : .....le corps a effectivement sa part de ce bonheur et de ces délices, très notoirement.... Avoue Thérèse d'Avila. Elle particularise à l'extrême, remarque Hamon, les sensations : saisissement, raideur des membres ou désarticulation de tout le corps, affaiblissement du pouls, perte de respiration, évanouissements, lévitations ; sans compter les images de liquéfaction, ou de pénétration (le transpercement ou la transverbération).

Au cours des siècles de domination masculine, la jouissance féminine n'a pas été admise, ce dont les hystériques, principales victimes de cette intolérance, ont dû payer un lourd prix sous le feu de l'Inquisition.

Et si les discours des mystiques montraient de façon extrême, quoique voilée par la légitimation religieuse, la jouissance supplémentaire de la femme, inénarrable autrement au risque de subir le sort de Tirésias ? ». (Fin de citation)

2.2) La question de la féminité et de la masculinité se pose autrement dans le soubassement du passage à l'acte de certains pères incestueux. Cette question traverse un texte que j'ai publié dans la Revue Française de Psychanalyse (Tesone, 1998) : « Une activité peu masculine : l'inceste père-fille » (1998)<sup>94</sup> dont voici quelques extraits :

« Définir ce qui serait propre au féminin, ou ce qui serait propre au masculin, indépendamment de considérations historico-culturelles, voilà qui constitue une gageure comme le serait chercher à définir ce qu'est l'être humain. Ainsi courrait-on le risque de rester ancré à un essentialisme qui ne tiendrait pas compte du pluriel. Il y a des hommes, tout comme il y a des femmes qui portent un sexe et qui s'identifient avec plus ou moins de bonheur et en des proportions variées avec le genre masculin ou le genre féminin. Si l'on admet que l'anatomie est un destin qui peut être très contesté, voir bouleversé (comme dans le transsexualisme), les notions de féminin et de masculin ont le mérite de nous dégager en

---

<sup>93</sup> Hamon M-C Le sexe des mystiques, Revue Ornicar? Champ freudien, N°20-21, Paris, 1980.

<sup>94</sup> Tesone, J-E " Une activité peu masculine: l'inceste père-fille", Revue Française de Psychanalyse, 1998, Tome LXII, PUF, Paris

partie du pur biologique, sans pour autant que l'identité de genre nous éclaire définitivement sur ce qui fait la différence.

Freud, on le sait, a connu quelques démêlés avec cette question, et ses considérations sur l'activité comme étant caractéristique du masculin, et la passivité, du féminin, apparaissent quelques peu réducteurs, ce dont il n'était pas dupe. Ainsi, dans son texte intitulé « La féminité » (1933) dans les Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse<sup>95</sup>, il souligne que la femme est en mesure de déployer une activité considérable, tout comme l'homme ne peut vivre avec ses semblables s'il n'est pas capable à son tour de faire preuve de passivité. Même si, comme nous le rappelle C. David (1992)<sup>96</sup>, la bisexualité de l'homme n'est pas symétrique de celle de la femme.

En 1920 déjà, dans « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine » (Freud),<sup>97</sup> le schéma se présentait d'une façon plus subtilement compliquée : « un homme présentant d'une manière prépondérante des caractères masculins, et qui montre aussi le type masculin de la vie amoureuse, peut cependant être un inverti du point de vue de l'objet, et n'aimer que des hommes au lieu des femmes. Un homme dans le caractère duquel les traits féminins l'emportent d'une manière aveuglante, qui va jusqu'à se comporter comme une femme dans l'amour, devrait être aiguillé par cette position féminine vers l'objet d'amour masculin ; mais il peut malgré tout être un hétérosexuel, et ne pas montrer plus d'inversion du point de vue de l'objet qu'un individu absolument normal » (p. 269).

Quoi qu'il en soit de telles considérations sur le masculin et le féminin présupposent l'existence d'un sujet et d'un objet. Dans « Pulsions et destins des pulsions » (1915),<sup>98</sup> Freud précise qu'initialement, la polarité n'est pas masculin- féminin, mais pulsions à but actif - pulsions à but passif : « l'opposition actif-passif se fond plus tard dans l'opposition masculin-féminin qui, jusque-là, n'avait pas de signification psychologique » (p.36). Dans nombre de cas d'inceste consommé, il m'est apparu que la relation désobjectalisante instaurée par le père incestueux interrogeait une pulsionalité à but actif qu'on ne saurait qualifier de masculine,

---

<sup>95</sup> Freud S. (1933) La féminité, in Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Gallimard, 1984

<sup>96</sup> David C. (1992) La bisexualité psychique, Paris, Payot.

<sup>97</sup> Freud S. (1920) Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, in Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973, trad. Guérineau D., p245-271.

<sup>98</sup> Freud S. (1915) Pulsions et destins des pulsions, in Métapsychologie, p. 36, Paris, Gallimard, 1940, trad sous la direction de Laplanche J.p. 11-44

laquelle se trouverait à la recherche d'une féminité naissante qu'il tente de s'approprier en la pétrifiant.

#### (Sous-titre) Pulsion ou ré-pulsion ?

L'homme incestueux cherche à s'approprier la féminité de sa victime pour mieux l'effacer, au bénéfice de la primauté non pas du génital mais du phallique. Il cherche la dédifférenciation sexuelle dans le but d'éviter la confrontation avec le manque. En effet il ne craint pas tant la castration symbolique qu'il dénie, que la déchirure narcissique, seule représentation de la fente : le genre incestueux relève de l'androgynie.

Rappelons ici que dans les temps anciens il aurait existé trois genres : l'homme, la femme et l'androgynie. Ce dernier réunissait les caractéristiques des deux premiers. Circulaire, tant dans sa forme que dans son mouvement, l'androgynie possédait un pouvoir et un orgueil immenses, au point de défier les dieux. Pour se défendre de l'insolence des androgynes et les affaiblir (sans pour autant causer leur mort), Zeus les coupe en deux : « tous ceux qu'il avait ainsi coupés, il chargeait Apollon de leur retourner le visage, avec la moitié du cou, du côté de la coupure : l'homme, ayant toujours sous les yeux le sectionnement qu'il avait subi, aurait plus de retenue » (Platon, p. 190)<sup>99</sup>. Chassé du paradis de la plénitude, l'homme serait depuis ce temps condamné à la séparation.

D'après le mythe d'Aristophane, chacun serait à la recherche de sa moitié complémentaire, dans une quête à jamais infructueuse de l'unité perdue. C'est cette quête de la totalité qu'Aristophane appelle amour. L'équation serait alors :  $\frac{1}{2} + \frac{1}{2} = 1$ .

Comme le souligne G. Droz (1992)<sup>100</sup>, c'est par l'intermédiaire de Diotime que Socrate s'exprime dans *Le Banquet* « car ce n'est pas, j'imagine, à ce qui est sien que chacun s'attache, à moins qu'on appelle le bon ce qui nous est nôtre, le mal, au contraire, ce qui nous est étranger ! » (p.205).

A la différence d'Aristophane, l'amour pour Diotime n'est pas simplement une rencontre avec la moitié perdue. L'amour est ici rénovateur et fécondant, il stimule l'être aimé, l'invite à créer et à se dépasser. Il ouvre à l'inédit, c'est-à-dire au tiers. Dans le mythe d'Aristophane, précise G. Droz, l'amour était aussi tension, mais une tension dirigée vers l'autre considéré comme une partie de soi-même reconstituant alors dans les meilleurs des

<sup>99</sup> Platon, Œuvres Complètes, TomeIV, *Le Banquet*, Paris, Ed. Les Belles lettres, 1976.

<sup>100</sup> Droz G. (1992) *Les mythes platoniciens*, Paris, Ed. du Seuil.

cas la fusion initiale. Chez Diotime, au contraire, l'amour est une tension dynamique et extravertie qui stimule et enrichit. L'équation devient alors :  $1+1 = 3$ . Le père abuseur, lui, s'enferme dans le discours d'amour aristophanique. Il ne peut concevoir le discours de Diotime.

Au sens strict, on ne peut parler d'amour -pas plus que de haine- pour noter l'affect qui règne dans la relation incestueuse. Dans « Pulsions et destins des pulsions », Freud <sup>101</sup>nous dit : « les termes d'amour et de haine ne doivent pas être utilisés pour les relations des pulsions à leurs objets mais réservés pour les relations du moi-total aux objets » (p.40). Plus loin, il nous précise qu'à l'origine l'amour est narcissique. Les stades préliminaires de l'amour comprennent l'incorporation ou la dévoration de l'objet, ainsi que l'emprise sadique-anale. Endommager ou détruire l'objet n'entre pas en ligne de compte. Pour l'une ou l'autre des modalités prégénitales, « l'amour peut à peine se distinguer de la haine dans son comportement vis-à-vis de l'objet. Ce n'est qu'avec l'établissement de l'organisation génitale que l'amour est devenu l'opposé de la haine » (p. 42).

Ceci étant, ici la clinique pose à la théorie la question suivante : l'objet de la pulsion est-il toujours contingent ? Dans « Pulsions et destins des pulsions » Freud dit au sujet de l'objet : « il est ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion »...et plus il ajoute : « Il peut être remplacé à volonté tout au long des destins que connaît la pulsion » (p. 19). Green (1996)<sup>102103</sup> pense pourtant que Freud n'a pas proposé un système fermé qui niait l'importance de l'objet. Dans le cas particulier de l'inceste, l'enfant n'a pas un statut de sujet sinon d'objet partiel des pulsions partielles du parent abuseur. Et dans ce lien incestueux, il me semble que « l'enfant-objet partiel n'est pas contingent pour les pulsions partielles du parent abuseur » Tesone (2001)

119 .

La problématique narcissique si fréquente chez les parents incestueux, requière comme objet partiel celui qui se rapproche le plus du point de vue de ses exigences

---

<sup>101</sup> Freud S. (1915) Pulsions et destins des pulsions, in Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1940, trad. sous la direction de Laplanche J.p. 11-44

<sup>102</sup> Green A. »La sexualité a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse ? », RFP,LX, Paris, PUF, 1996

<sup>103</sup> Tesone J.E. (2001) De la théorie de la séduction à la séduction traumatique, Workshop, 42ème Congrès de l'IPA, Nice, 2001.in Psicoanálisis de las Configuraciones Vinculares, Buenos Aires, 2001, AAPPG. <sup>120</sup>  
Balier C. " Inceste...fusion..." in Psychanalyse des comportements sexuels violents, Paris, PUF, 1996.

narcissiques. C'est à dire, ses propres enfants, comme pseudopodes, comme émanation narcissique qui les situe entre une partie de son propre corps et un objet externe. Dans ce cas-là, l'objet de la pulsion ne me paraît pas contingent, il exige un lien de filiation, voie détournée de la libido narcissique. Nous ne sommes pas encore dans le clone mais nous allons y arriver. Il est intéressant de citer Claude Balier,(1996)<sup>120</sup>psychanalyste avec expérience dans le milieu carcéral, qui signale que la plupart des auteurs d'inceste qui se trouvaient en prison n'avaient pas commis de délits à caractère pédophilique. Ce qui me permet de dire que les parents incestueux ne rentrent pas dans la qualification générale de pédophilie, sinon qu'ils constituent une catégorie particulière de perversion où l'objet de leurs pulsions doit avoir un nécessaire rapport de filiation.

Et pourquoi parler des pulsions et non pas d'amour ou éventuellement de haine, dans la mesure où il s'agit des relations entre parents et enfants ? Eh bien, parce que dans le royaume de la pulsion partielle, on ne peut parler ni d'amour ni de haine.

Que ce soit au nom de l'amour prégénital, ou au nom de la haine, les effets de l'acte incestueux sur l'enfant sont tout aussi dévastateurs. Ainsi dans le Roi Lear, de Shakespeare<sup>104</sup>, Cordélia, la plus jeune fille, en réponse à la question de son père quant à l'intensité de l'amour qu'elle éprouve pour lui, dit : « pourquoi mes sœurs ont-elles des maris si, comme elles le disent, elles n'aiment que vous. Peut-être, au jour de mes noces, l'époux dont la main recevra ma foi emportera-t-il avec lui une moitié de mon amour, de ma sollicitude et de mon dévouement ; assurément, je ne me marierai pas comme mes sœurs, pour n'aimer que mon père ». Disant cela elle déclenche la fureur de son père qui la déshérite, la prive de sa dot et clame : « je te déclare étrangère à mon cœur et à moi dès ce moment, pour toujours ». Et plus loin : « mieux vaudrait pour toi n'être pas née que de m'avoir à ce point déplu ». Puis, s'adressant au futur époux de Cordélia, il ajoute : « (.) Prends-la, une pareille fille ne nous est rien et jamais nous ne reverrons son visage ; (à Cordélia) pars donc, sans nos bonnes grâces, sans notre amour, sans notre bénédiction... »

L'acte incestueux exclut donc la véritable filiation tout en exigeant un nécessaire rapport de filiation narcissique. Il s'agit d'une filiation qui n'en est pas vraiment une. L'enfant devient donc un objet à caractère fétichique, non pas contingent, mais nécessaire pour le

---

<sup>104</sup> Shakespeare, W. (1603) El Rey Lear, trad, espagnol, Obras completas, Aguilar, Madrid, 1951, p.1600



fragile échafaudage narcissique du parent abuseur. Il n'y a plus ni descendance, ni ancêtres, ni origine, ni postérité. L'inceste nie l'exclusion de la scène primitive et tente sa destruction.

(Sous-titre) Du tabou narcissique à l'androgynie

Je ferai, en guise de conclusion, une brève référence au mythe de Narcisse et à son entrecroisement avec l'androgynie. Il existe trois versions du mythe de Narcisse (Grimal) (1976)<sup>105</sup> :

- a) Dans celle d'Ovide, Narcisse est aimé de la nymphe Echo. Devant le refus de celui-ci, elle se réfugie dans la solitude, et il ne reste plus d'elle que les gémissements de sa voix. Narcisse, après une journée de chasse, s'approche d'une source pour se désaltérer et tombe amoureux de sa propre image. Il ne se reconnaît pas, et, se penchant vers elle il disparaît.
- b) Dans la version béotienne, nous trouvons un jeune homme amoureux de Narcisse. Celui-ci donne une épée avec laquelle le jeune homme se suicide. Suit une scène semblable à la scène de la source décrite dans la première version.
- c) Dans la version de Pausanias, Narcisse a une sœur jumelle. Celle-ci meurt, et Narcisse en éprouve une douleur inconsolable. Cette douleur disparaîtra de façon fugace, le jour où Narcisse, se regardant dans une source, croira voir sa sœur.

Dans l'interprétation qu'il fait de ce mythe, T. Nathan (1984)<sup>106</sup> souligne que Narcisse semble abandonner ses soupirants, en réalité, il n'en est rien. En effet Narcisse tend à s'unir à eux « mais sur le mode de la confusion entre le sujet et l'objet ». Les trois versions « ont un point en commun. Elles évoquent, chacune dans un registre spécifique, une tentative d'être à une place et à son opposé, d'être à la fois émetteur et récepteur de sa propre voix, actif et passif » (p.16). Pour l'auteur, dans la pathologie narcissique, homme ou femme, cela revient au même. C'est à dire à la hantise de rencontrer et se confondre avec son double de l'autre sexe (ou de l'autre monde) voilà le tabou spécifique que transgresse Narcisse.

Pour R. Menahem (1995) le double ne peut être considéré comme un retour du refoulé, mais comme l'interruption d'un impensable, irreprésenté. Le double serait justement la figure condensée de ces trois apories<sup>107</sup>

<sup>105</sup> Grimal P. (1976) Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine, Paris, PUF

<sup>106</sup> Nathan T. (1984) Transgression du tabou narcissique, in Cahier U.E.R. Expérimentale Bobigny,24, Paris.

<sup>107</sup> Menahem R. (1995) Qui a peur de son double ? in Le Double, Monographies de la RFP, PUF.

<sup>125</sup> McDougall J. (1996) Eros aux mille et un visages, Paris, Gallimard.

L'horreur de l'acte incestueux (ou sa fascination) est-elle due à la seule transgression du tabou de l'inceste, ou bien inclut-elle simultanément, comme dans un télescopage, la transgression du tabou narcissique, la quête de l'Un, la quête d'une androgynie, qui multiplie son effet dévastateur ?

L'androgynie ne peut être ni du genre masculin ni du genre féminin. Moins encore masculin et féminin, possibilité qui traduit l'assomption d'une bisexualité psychique post-œdipienne. L'androgynie serait plutôt du genre neutre, celui qui se situe en deçà de la castration symbolique. L'androgynie voudrait effacer le trait d'union de la polarité masculin-féminin, qui est également le trait de séparation marquant une irréductible différence. L'androgynie ne peut faire le deuil de l'hermaphrodisme, puisqu'assumer ce deuil c'est accepter notre « monosexualité biologique » (p.68) soutien McDougall J. (1996).<sup>125</sup>

Tel est le drame de l'homme incestueux pour qui le conflit du masculin et du féminin n'est pas un conflit intrapsychique. La conflictualité est agie dans le lien (qui n'en est pas un) avec sa fille, dans un corps à corps et une lutte désespérée pour posséder les attributs biologiques de l'homme et de la femme, à la quête de son double féminin.

Si alors l'homme doit être suffisamment masculin pour pouvoir intégrer sa féminité psychique tout en faisant le deuil de sa monosexualité biologique, on peut affirmer que l'inceste n'est pas une activité très masculine, bien que le plus souvent soit pratiqué par les hommes<sup>126</sup>. On peut conclure, en paraphrasant J.J. Baranés<sup>127</sup> (1995), que dans la pathologie du double, et par conséquent dans la problématique incestueuse, Œdipe semble céder la place à Narcisse. » (Fin d'autocitation)

### 3) La problématique de la langue

Un autre axe de mes intérêts concerne le multilinguisme (2000)<sup>128</sup>, c'est-à-dire l'utilisation d'une langue qui ne soit pas la langue maternelle au cours d'une analyse, que ce soit la langue utilisée par l'analysant, par l'analyste ou par tous deux. Ainsi se produisent des rencontres analytiques où la langue d'échange peut ne pas être la langue maternelle d'aucun des deux.

---

<sup>126</sup> D'après l'étude de S.Araji et D.Finkelhor : Abusers, a review of the research, in Finkelhor D. A source book on child sexual abuse, Beverly Hills, 1986; 98 % des abuseurs sont de sexe masculin et 78 % des victimes sont de sexe féminin

<sup>127</sup> Baranès J.J. (1995) Double narcissique et clivage du moi, Le double, Monographies de la RFP, PUF, 1995. <sup>128</sup> Tesone, J-E ( 2000) “Le parcours de l’affect à travers les langues”, Octobre 2000 in Revue Française de Psychanalyse, Tomo LXIV, N°4, PUF, Paris.

---"Multi-lingualism, word-presentations, thing-presentations and psychic reality", in The International Journal of Psycho-Analysis, 77, London, Oct. 1996.

---" Lorsque le Multilinguisme Intervient dans la Cure Analytique : du détour des mots et des choses" Mémoire comme membre associé de la Société Psychanalytique de Paris et puis « full member » de l'Association International de Psychanalyse) Paris, 1996.

---"Multilinguisme et psychanalyse", Dictionnaire International de Psychanalyse , dirigé par Alain de Mijolla, Calmann-Lévy, Paris, France, décembre 2001.

---" Da lingua da mae à lingua materna ou como construir sua lingua”, Revista Brasileira de Psicoanálisis, organo oficial de la Asociación Brasileira de Psicoanálisis, Vol 40, N°2, 2006

« Dalla lingua della madre alla lingua materna, ovvero come costruire la propria lingua”, in Revista di Psicoanalisi, Ed Franco Angeli, Roma, Fascículo 1, 2007.

Tesone, J-E ( 2015)“No hay dos sin tres...en las lenguas que convengan” ( Il n’y a pas deux sans trois...dans les langues qui conviennent). Revue digital: Controversias en Psicoanálisis de Niños y Adolescentes, Asociación Psicoanalítica de Buenos Aires, N° 16, Julio 2015, Buenos Aires.

Ce thème a donné lieu à mon mémoire clinique pour devenir membre de la Société Psychanalytique de Paris en 1991 et aussi des articles en diverses langues dont les références sont marquées en bas de page.

### La langue de la mère<sup>108</sup>

.....que ma propre langue

soit la langue étrangère qui deviendra la plus proche.

André du Bouchet

Ici en deux, Mercure de France,

1986

« La langue de la mère est-elle la langue maternelle ? La réponse est moins évidente qu’il n’y paraît. La langue maternelle –me semble-t-il – requiert un écart de la langue de la mère, elle exige de pouvoir la faire sienne, de reconnaître la langue de la mère comme la langue d’une autre, de lui accorder son propre sens, de la rendre moins solennelle, de se détacher de l’originaire présumé naturel de la langue, en la désacralisant. Il s’agit de faire le deuil de la fusion initiale, de l’Un absolu, de désirer la langue maternelle et de la réinventer.

---

<sup>108</sup> Ce texte est une version remaniée d’un article paru dans la RFP, LXIV, 4, 2000, intitulé « Le parcours de l’affect à travers les langues ».

Derrida<sup>109</sup>(1996) se demande ce que c'est qu'une langue, qui la possède au juste, qui elle possède. « Est-elle jamais en possession, la langue, une possession possédante ou possédée ? Quoi de cet être-chez-soi dans la langue vers lequel nous ne cesserons de faire retour ? » (p.35)<sup>110</sup> Et plus loin l'auteur affirme que « ma langue, la seule que je m'entende parler, c'est la langue de l'autre ». (p.47) La langue maternelle disait Dante<sup>111</sup> est celle que nous parlons sans aucune règle, imitant notre nourrice, enveloppe sonore, bain de langage que l'enfant reconnaît comme étant la langue de sa mère avant même d'être né. Confronté au deuil de la séparation du corps à corps d'avec sa mère, le nourrisson hallucine tout d'abord l'objet primaire, puis apparaît l'appel, les pleurs et le cri ensuite, les balbutiements et les premiers phonèmes plus tard. Relation intra-cavitaire au début, l'apparition du langage, pour pallier l'absence, approche et sépare à la fois, introduisant l'étrangéité de l'autre, fut-elle sa propre mère. La langue de la mère, enracinée dans son vécu pulsionnel, véhicule à la fois l'universalité du langage et son propre désir. La parole de la mère imprime à l'enfant le sceau de l'aliénation primaire au sens de son propre discours, cette violence interprétative originaire dont parle Piera Aulagnier (1971). N'oubliant pas qu'une telle violence est nécessaire pour que le cri devienne appel, et non pas bruit, le sourire signe d'amour et non simple jeu des muscles, l'allaitement désir de faire vivre et non pure offre des calories <sup>112</sup>.

Derrida(1996) souligne que le de de la langue de la mère « ne signifie pas tant la propriété que la provenance : la langue est à l'autre, venue de l'autre, la venue de l'autre » (p. 127). Dans ce sens on peut dire que la langue maternelle est une langue de départ, mais par la suite on ne trouve que des langues de parcours, voire d'arrivée, mouvement rendu explicite par le plurilingue mais dont le monolingue n'est pas exempt. A l'instar de Winnicott la langue maternelle serait-elle donc cet air transitionnel d'objet trouvé-créé ? Paraphrasant Green<sup>113</sup>, je dirai que la langue de la mère est avant tout une langue affectée, c'est à dire traversée de part en part par un mouvement affectif. Tantôt enveloppant et contenant, tantôt source d'angoisse vampirique ou incestueuse. Or, quels sont les chemins que peut emprunter cet affect dans le monde interne du sujet et notamment lorsque parmi les destins possibles de

---

<sup>109</sup> Derrida, J. « Le monolinguisme de l'autre », Ed.Galilée, Paris, 1996

<sup>110</sup> Derrida, J. « Le monolinguisme de l'autre », Ed.Galilée, Paris, 1996

<sup>111</sup> Dante « De l'éloquence vulgaire » ( circa 1315)

<sup>112</sup> Castoriadis-Aulagnier, P. (1971) « Le sens perdu » Topique 7-8, Paris.

<sup>113</sup> Green, A. (1984) « Le langage dans la psychanalyse, Langages, Ed Belles Lettres, Paris.

l'affect se trouve le parcours à travers les langues ? Que devient-il cet affect lorsque le sujet choisit de s'exprimer dans une langue dite étrangère ? Lorsqu'il choisit de faire une analyse dans une langue autre que celle que lui a apprise « sa nourrice » ? Hormis de remarquables exceptions dans la littérature psychanalytique, l'incidence du multilinguisme dans le processus analytique, c'est-à-dire l'utilisation d'une langue autre que la langue maternelle a été peu étudiée. Un tel désintérêt est d'autant plus surprenant que l'histoire du mouvement psychanalytique est traversée par des migrations, des transmutations de langues, et ceci depuis l'époque des premiers patients de Freud à Vienne. Pour la plupart, l'allemand était une seconde langue, comme ce fut le cas pour l'un des plus célèbres, « l'Homme aux Loups », et aussi pour mademoiselle Lucy et nombre d'américains qui vinrent à Vienne. Avec certains, il a été nécessaire à Freud de parler l'anglais (Flegenheimer, 1989)<sup>114</sup>.

Serait-il alors nécessaire de proposer un « appareil à langues » qui définirait le statut particulier de l'appareil psychique des multilingues ? Je ne le pense pas, si ce n'est pour mieux souligner par cet artifice le fait que l'appareil psychique du sujet multilingue doit réaliser un travail supplémentaire. Plutôt que de suivre les chemins apparemment connus de la langue maternelle, le multilingue préfère parfois emprunter les petits sentiers forestiers, à l'abri de la chaleur, à l'abri de l'autre langue, comment la qualifier, d'emprunt, étrangère, d'adoption ? Il n'empêche qu'au bout de ces différents parcours, il reste toujours la même représentation-but. Si je parle de chaleur c'est parce que l'analyse est une question de langage bien sûr, mais surtout d'affect et de pulsion. Ainsi, le parcours s'allonge : la pulsion, remarque Green (1973)<sup>115</sup>, est moins un lien qu'un circuit ».

Lorsque le polyglotte choisit de faire une analyse dans une autre langue que celle de sa mère, il garde délibérément ses distances en s'éloignant de la voix de l'objet primaire, source d'une trop grande excitation. Si le circuit demeure plus court il craint la surcharge affective, il craint le court-circuit.

Que serait-il arrivé si Œdipe, ce migrant célèbre, n'avait pas parlé la même langue que le sphinx ? Aurait-il pu contourner la ville de Thèbes et éviter ainsi la tragédie ? Si nous acceptons l'idée qu'au cours du transvasement des langues, le multilingue enrichit le tissu de son préconscient avec d'autres représentations de mot, qu'advient-il alors de leurs liens avec

---

<sup>114</sup> Flegenheimer, F. (1989) "The polyglot patient and the polyglot analyst", in *Int. Rev. Psychoanal.*, 16, 377.

<sup>115</sup> Green, A. (1973) *Le Discours Vivant*, Paris, PUF.

les représentations de chose ? Les deux systèmes se réfèrent-ils toujours à la même représentation de chose ? Ou au contraire la représentation de chose s'en trouve-t-elle également modifiée ? Qu'en est-il de l'affect alors ? (Tesone, 1996)<sup>116</sup>

Partant de ces questions et des quelques vignettes cliniques, nous essaierons de suivre la singularité du parcours psychique de l'affect d'un patient ayant délibérément choisi de faire son analyse dans une autre langue que sa langue maternelle et de la valeur qu'a pris dans son imaginaire le Retable de Brera, de Piero della Francesca.

### La rencontre avec Luciano

Le premier entretien se déroule en français ; rien de plus normal en France, si ce n'est que le français n'est pas la langue maternelle de Luciano, et que ce n'est pas non plus la mienne. Pourtant la situation est plus banale qu'elle n'en a l'air. En effet je suis tenté de penser que l'analyste et son patient ne partagent jamais vraiment la même langue. Pourquoi en serait-il autrement puisqu'ils ne partagent pas la même mère ? Moins banal cependant est le choix implicite de Luciano de faire son analyse dans la langue de son pays d'adoption. Le collègue qui me l'avait adressé avait pensé que ma connaissance de la culture italienne pourrait être mise à profit dans la cure. Mais il faut préciser que Luciano lui-même n'avait pas spécialement cherché un analyste italophone, ce qui lui aurait été possible dans une ville cosmopolite comme Paris. Je fais néanmoins savoir à Luciano que je comprends l'italien et qu'il peut utiliser cette langue si, toutefois, il en éprouve l'envie ou la nécessité.

L'analyse de Luciano m'a laissé l'impression d'avoir beaucoup voyagé. Flânerie non dépourvue de plaisir. Voyage à travers l'espace de la psyché individuelle, des interstices de l'entre-deux (et de l'entre-trois) de la relation patient-analyste, des espaces entre les générations, pour revenir après ce parcours à une nouvelle perspective de l'espace intrapsychique. Un nouveau topos, mais aussi une nouvelle géographie. Voyage aussi à travers le temps, retour vers le passé, retour peut-être vers le futur contenu en germe dans ce passé. Et surtout voyage à travers les langues. Celles que nous avons utilisées d'une manière explicite : le français, notre langue d'échange prévalant (celle de sa femme, de ses fils), -

---

<sup>116</sup> Tesone, J.-E. (1996) « Multi-lingualism, word-presentations, thing-presentations and psychic reality » in Int. J. Psycho-Anal., 77, 871, London.

l'italien (sa langue maternelle) - : seuls quelques mots ou phrases toujours chargés d'un contenu émotionnel intense (langue de sa mère, de sa grand-mère), -l'anglais- (à de rares moments pendant lesquels la langue française vacillait dans sa fonction de pare-excitation d'une pulsionnalité trop envahissante). Celles qui se trouvaient en filigrane mais non moins présentes pour autant : la langue de son père que Luciano ne parle pas mais comprend (dialecte du nord de l'Italie, très proche de l'allemand), le vénitien (dialecte des grands-parents paternels, que son père parlait aussi), le dialecte de sa ville de naissance, et l'espagnol (ma langue maternelle).

Enfin, musicalité de nos accents respectifs : le sien, à peine reconnaissable, le mien (qui lui avait permis d'acquérir la quasi-certitude que ma langue maternelle l'espagnol- était originaire d'Amérique Latine, probablement d'Argentine... bien que d'origine italienne, ce que suggère mon nom).

Dans la trame tissée par l'entrelacement de plusieurs langues, le français a eu une fonction tantôt d'extra-territorialité, de *no man's land* à l'abri des conflits, tantôt de pare-excitation contenant une pulsionnalité vécue comme trop dangereuse, tantôt d'aire transitionnelle, et souvent une fonction de tertiation de notre relation. Luciano ne possédait plus de dictionnaire italien chez lui. Si, toutefois, il avait besoin de trouver le sens d'un mot en italien, il passait par l'intermédiaire d'un dictionnaire français-italien tout d'abord, pour trouver ensuite le mot équivalent en français qui lui permettrait d'en apprendre le sens. « Il me faut toujours un transfert », me dira-t-il. La rencontre avec Luciano a créé un champ analytique <sup>117</sup> tout à fait singulier, dans lequel mes dispositions subjectives premières ont dû jouer un rôle significatif permettant (ou rendant plus difficile...) l'expression d'un transfert fantasmatique. Comme le suggère B. Penot, (1994) <sup>118</sup> quelque chose chez l'analyste serait perçu d'emblée par l'inconscient du patient comme une offre à transférer. Quoique légèrement différente, cette opinion rejoint l'idée de M. Neyraut (1974) <sup>119</sup> selon laquelle le contre-transfert précéderait chronologiquement le transfert.

---

<sup>117</sup> Baranger, W. et M. (1962) « La situación analítica como campo dinámico » in *Problemas del campo analítico*, Ed. Kargieman, 1969, tr. fr. R.F.P., 6, 1985.

<sup>118</sup> Penot, B. (1994) « L'implication subjective de l'analyste est-elle soluble dans la notion de contre-transfert », R.F.P, pp. 1593-1596

<sup>119</sup> Neyraut, M. (1974) *Le transfert*, Paris, P.U.F.

Dans la sélection du matériel clinique qui va suivre j'ai choisi de privilégier l'axe du plurilinguisme, en particulier la langue maternelle, et son incidence dans la relation analytique. Il existe bien sûr d'autres axes de réflexion. Certains d'entre eux seront abordés latéralement mais d'une manière qui aura toujours trait au questionnement concernant la langue.

Dès la première séance s'annonce un mouvement transférentiel maternel intense, qui prend très vite une forme archaïque. Luciano associe le début de son analyse avec le trac qu'il a eu lors de sa première relation sexuelle avec une fille. Luciano quitte sa ville natale et arrive en France à l'âge de dix-neuf ans. Il veut couper tout lien affectif avec les filles, ayant tendance à trop s'attacher il prend la ferme détermination d'éviter tout attachement affectif comme résistance à l'amour. Deux poèmes de Baudelaire particulièrement appréciés par lui à l'adolescence donnent le ton : « le vampire » et « la métamorphose du vampire ». Il me dira : « une image de la femme ambivalente, d'une part ange, d'une part démon ». Il se sent trop faible pour se libérer des manifestations de tendresse des femmes. Il trouve que c'est une manifestation de quelque chose d'infantile et ajoute : « la tendresse bordel ! ».

Elevé par ses parents, mais aussi par une grand-mère maternelle omniprésente, il départagera son imago maternel entre sa mère et sa grand-mère. Imago clivée en deux imagos terrifiantes : l'une représentée par sa mère, image d'une revenant-en-corps ni tout à fait vivante, ni tout à fait morte, ayant noué un rapport de possessivité vampirisant (Wilgowicz,P, 1991)<sup>120</sup>. L'autre, celle de sa grand-mère, représentant une imago séductrice, forme perverse d'une mère abusive sexuellement. A l'imago toute-puissante de la mère, il opposait une imago aussi puissante - sinon plus- : l'imago non moins effrayante de sa grand-mère. Balancement perpétuel entre deux imagos féminines archaïques terrifiantes, toutes deux abusives. L'une vampirique, glacée, pétrifiante, gelant toute manifestation de vie. L'autre se rapportant à une grand-mère séductrice, incestueuse, déjouant toute règle, notamment celle du père, demeuré à l'écart, éternellement impuissant face au pouvoir des femmes.

L'image de sa mère était liée à la folie : Il s'agissait d'un féminin, celui de la mère, qui ne protégeait pas contre les pulsions, violentes ou désintriquées (Cournut, M. et J.<sup>121</sup>, 1993)) La lignée féminine de la famille étant obèse, se désidentifier de cette lignée avait pour corollaire

---

<sup>120</sup> Wilgowicz, P. (1991) *Le Vampirisme*, Lyon, Césura Edition.

<sup>121</sup> Cournut, M. et J. (1993) *Sur le corps de l'autre. Castration et féminin dans les deux sexes. Rapport 53è Congrès des Psychanalystes de Langue Française des Pays Romains. Bulletin de la S.P.P. N°27.*



un contrôle pointilleux de son poids par Luciano : « évitant de manger, je me soignais », me dira-t-il. Mais il poussera cette logique jusqu'à mettre sa vie en péril. A l'âge de seize ans, il se précipite dans un régime macrobiotique qui confine à l'anorexie. Le refus du féminin en lui-même se trouvait redoublé par sa crainte d'avoir hérité la « folie » de sa mère.

Une logique binaire régnait dans le monde affectif familial clos de son enfance : « si je fais plaisir à ma mère, en me rendant disponible autant qu'elle le veut, je néglige mon père et si je suis généreux de mon amour pour mon père, c'est ma mère que je vais décevoir. Mon père est méchant, ma mère est bonne. Cette idée que j'ai cru avoir dans mon enfance, je ne sais pas si ma mère y a contribué, mais je sais que ma grand-mère l'a fait. Elle me racontait en secret des choses qui, maintenant, me choquent. Par exemple, que lors de la nuit de noces de mes parents, mon père aurait été un porc, brutal, sexuellement pervers. Derrière cette idée, il y avait l'idée plus générale que, non seulement mon père, mais tous les hommes étaient ainsi. Ça ne correspond pas à l'image que, parvenu à l'âge adulte, j'avais de mon père, mais l'image que m'a donné ma grand-mère a sans doute marqué ma relation d'enfance avec lui ».

Ainsi s'exprime la contradiction dans laquelle se trouve pris Luciano : s'il affirme sa virilité, il devient inexorablement l'homme tant exécré par sa grand-mère. Accéder au « monde raisonné », germanique, de son père devient alors son seul moyen de quitter le « monde irrationnel », latin, de sa mère.

L'image que Luciano avait forgée de son père oscillait entre l'image d'un homme doux, gentil, juste, mais éternellement impuissant face au pouvoir des femmes et celle d'un homme puissant, mais brutal, plus proche du récit de la grand-mère, et dont la violence sexuelle pouvait se retourner contre lui.

Le souvenir d'un petit jeu verbal de son enfance rapporté en séance est peut-être révélateur de la place que Luciano occupait entre sa mère et sa grand-mère. On lui demandait - en lui soufflant les réponses par avance - : « qu'est-ce que Luciano a apporté à la famille ? » (Comme si l'enfant avait été un objet partiel cadeau), « qu'est-ce que Luciano a apporté à la grand-mère ? ». Et Luciano de répondre : « la tête en soie » (à cause de ses cheveux blonds et soyeux). A la mère, il était censé avoir apporté les yeux bleus, à son frère, les petites mains qui font des bêtises... et à son père ? Qu'est-ce que Luciano a apporté à son papa ? Et Luciano devait répondre : « le pinpin » (le zizi), ceci dans un grand éclat de rire de tout le monde. De tout le monde ? Il ne se rappelait pas si son père était là.

Si la mère et la grand-mère pensaient que cet objet partiel phallique était censé être apporté au père, c'était sans doute que, dans leur esprit, il lui faisait cruellement défaut. Toujours est-il que l'objet partiel phallique semblait être surtout destiné à assurer la puissance phallique de ces deux femmes. Pour Luciano, tout se passerait alors comme si, devenant le pénis du père, il évitait à ce dernier d'être châtré tout en échappant lui-même à la castration... par la mère phallique (David, C., 1964) <sup>122</sup>.

Au cours de la même séance, Luciano rapporte un autre souvenir. Il m'explique que le travail de son père l'amenait à être absent régulièrement plusieurs nuits par semaine. « J'allais dormir avec ma mère. Sensation extraordinairement forte des jambes de ma mère qui cherchaient les miennes sous les couvertures. Encore à présent, j'éprouve un grand plaisir lorsque je me réveille, à froter mes pieds l'un contre l'autre ». Cette image d'une mère pulsionnelle hyperexcitante, d'ordinaire dévolue à la grand-mère, va demeurer longtemps clivée, « en souffrance ». L'imaginaire maternelle qui prévaut est celle de la mère mortifère-mortifiée.

Luciano et son frère doivent éviter de contrarier leur mère, apparemment malade du cœur : « fai il bravo con la mamma » (sois gentil avec maman) lui disait son père, une phrase pourtant banale que Luciano avait comprise comme l'injonction à se soumettre à tous les désirs de sa mère, à être son objet partiel phallique. Ne pas le faire aurait pu entraîner la mort de celle-ci, et aussi la sienne propre car cette mère, quoique souvent morne, opaque, pouvait, par un revirement subit, éclater de colère, provoquer sa chute, sa mort. La peur de mourir vient se nouer avec le récit de fausses couches de la mère. « Vous auriez dû être cinq », proférait celle-ci, faisant allusion à trois fausses-couches. « Il y avait donc trois disparus », concluait Luciano. Ayant réussi à être le préféré de sa mère, il était contraint à être d'une « sagesse exemplaire » pour garder sa place sur le piédestal, mais aussi et surtout pour rester en vie. Dans sa frayeur, Luciano était fasciné par le récit que sa mère lui avait fait du destin subi par Lucifer, « la caduta degli angeli ribelli » (la chute des anges rebelles). « Lucifero -lui avait-elle raconté- était le plus beau et le préféré de Dieu, mais il est tombé en enfer ». Luciano, craignait non seulement de subir le même sort que Lucifero mais surtout de suivre le destin de ces trois enfants disparus, « tombés » eux aussi. « Chez moi, ce n'était pas Dieu le père, mais Dieu la mère ». Un calendrier illustré, accroché au mur de chez lui, montrant différents

---

<sup>122</sup> David, C. (1964) "D'une mythologie masculine touchant la féminité" in *La Sexualité Féminine*, sous la direction de J. Chassguet-Smirgel, Paris, Payot.

épisodes de l'Enfer de Dante, n'était pas fait pour le rassurer. « Il y a quelques-unes de ces images qui sont gravées dans ma tête, notamment une avec des hommes dont seulement la tête sortait de la glace, comme d'un lac gelé. Je pensais que l'enfer était feu, je ne savais pas qu'il y avait des endroits froids ».

Tel est le paradoxe de l'enfant œdipien que fut Luciano : séduire sa mère attirerait peut-être la foudre du père, mais ne pas la séduire ne provoquerait-il pas sa propre mort ?

Luciano va donc exceller dans l'art de la séduction. « Séduire est pour moi vital », me dira-t-il un jour. Pour Luciano, la question du sexe des anges n'est pas une simple discussion byzantine, elle le renvoie à la crainte de l'emprise maternelle (Pragier G.. 1986)<sup>123</sup>. Crainte qui rejaillira très souvent dans le transfert tout au long de la cure. La langue italienne et ses références culturelles ont ainsi été mises à contribution pour me séduire défensivement, restant néanmoins vivantes par leur entrelacement avec sa vie imaginaire.

La multitude des images de la « Madone à l'enfant » décorant la maison de son enfance et, notamment, un tableau dans la chambre de ses parents, l'avait frappé. La Madone régnait toujours, gardant sans partage l'enfant dans ses bras. De toutes les Madones, celle qui avait sans doute cristallisé son désir, était une reproduction du tableau de Piero della Francesca. Ce tableau constitue le support imaginaire privilégié de son lien avec sa mère : « le retable de Brera ». L'image peinte montre la Vierge assise et l'enfant dans une église, la dyade est entourée des six saints, de quatre anges et du donateur. La Madone au visage hiératique, tient l'enfant Jésus dans ses bras. Un œuf assez mystérieux est suspendu à un fil dans l'abside. Par un effet de perspective, il est placé exactement au-dessus de la tête de la Madone. L'enfant, les yeux fermés, semble sur le point de tomber des genoux de la Madone. Luciano me dit que cet œuf lui avait toujours fait penser à la relation avec sa mère. Dans le tableau, pensait-il, « il est inconcevable que cet œuf soit cassé. De cela aussi j'ai un peu honte, pourquoi ne pas mettre des moustaches comme pour la Gioconda (la Joconde); on pourrait imaginer un œuf cassé dans le tableau de Piero della Francesca, mais je ne suis pas doué comme iconoclaste ». Luciano, selon ses propres paroles, « peu doué comme iconoclaste », ne pouvant pas « mettre des moustaches », introduire un tiers dans la relation close, encapsulée avec sa mère, ne trouvera d'autre issue que le clivage et le refoulement redoublés par le changement de langue. Pour ne pas briser l'œuf, il « laissera » le divin enfant à sa mère, tout à la fois ravissement

---

<sup>123</sup> Pragier, G. (1986) « Le sexe des anges », Bulletin de la S.P.P., 10, pp. 93-110

œdipien et offrande à la puissance maternelle. Et c'est « sans l'enfant » qu'il passera de l'autre côté des Alpes, l'enfant n'ayant pas droit de cité en France. A cet égard, son analyse deviendra inquiétante, dénonçant le clivage, elle lui rappelle que l'enfant en lui est toujours à l'intérieur de l'œuf que Luciano aura à briser s'il veut vraiment quitter le lien fusionnel avec sa mère. Cette impossibilité à briser l'œuf se trouvait renforcée par sa crainte qu'alors sa mère ou lui viennent à mourir. « Mors tua vita mia » (ta mort ma vie), m'avait-il dit. Le tableau représente une Vierge de Pitié: Marie et son fils qu'elle tient sur ses genoux, le corps endormi ou inanimé préfigure la Passion. L'image est annonciatrice de la douleur. Le tableau renvoie à la souffrance de la croix, la mort et la rédemption. Ce tableau confrontait Luciano à la douleur de la séparation d'avec sa mère, vécu comme la mort de l'un d'eux. Pour garder sa vie, mais aussi sa relation privilégiée avec sa mère, l'œuf reste longtemps intact. L'œuf représente dans l'iconographie chrétienne à la fois la fertilité et l'immaculée conception<sup>124</sup>. L'évitement de la langue italienne permettait à Luciano justement de conserver dans l'arrière-scène cette relation encapsulée, où il n'y avait de place ni pour un tiers, ni pour la scène primitive.

Si la peinture était restée indissolublement liée à sa mère, la sculpture le rapprochait de son père. Luciano trouvait la sculpture plus sincère, avec un côté plus abrupt, plus franc. Enfant, un souvenir d'un voyage à Florence avec son père lui avait donné l'espoir de s'identifier à lui. Surpris que la statue de Neptune ait « des poils à son sexe », son père l'avait rassuré en lui disant que, plus tard, il en aurait lui aussi. Mais la route de l'identification à son père devait rester pourtant longtemps barrée pour Luciano, aussi longtemps que le huis-clos de l'œuf ne pouvait pas être brisé. Pendant sa première année d'analyse, Luciano est « bravo » (gentil) avec moi. Et, pour ma part, j'ai un plaisir certain à mener une analyse plurilingue. Ainsi a-t-il mis la richesse de ses associations, de sa vie fantasmatique, l'étendue de sa culture, mais aussi l'emploi intermittent de la langue italienne au service de tentatives de séduction à mon égard.

La deuxième année d'analyse inaugure un cycle que j'appellerai la période « Don Giovanni », tant les références à l'opéra de Mozart étaient fréquentes. Cette période correspond à un changement du lien transférentiel prévalent. « Avec la mort de mon père, j'ai perdu ma dernière chance d'être puni », me dira-t-il dans une toute puissance œdipienne non dépourvue d'angoisse. Dans ses associations, j'étais tantôt vécu comme Don Giovanni, tantôt comme le Commandeur. Don Giovanni -maître du désir féminin- j'étais censé être plus fort que ses imagos féminins terrifiantes. Je devais alors le protéger des charmes féminins et me protéger de ses propres charmes. Commandeur, j'étais censé le punir, mettre fin à sa jouissance de

---

<sup>124</sup> Réau, R. (1957) *Iconographie de l'art chrétien*, PUF, Paris.

séducteur-séduit invétéré. Il lui fallait peut-être - à la différence de l'imago paternelle - m'attribuer une grande puissance...pour mieux la contester ou pour mieux en jouir. Car la puissance virile qu'il m'attribuait n'était pas exempte - au nom de la punition - de craintes et de désirs homosexuels. Luciano va vivre alors une période de forte agressivité à mon égard: il doute de mes compétences, critique l'emplacement de mon cabinet, de mon nom sur la porte d'entrée, etc...

Il associe mes prénoms, Juan Eduardo, et mon nom, Tesone, qu'il prononce à

« l'italienne », à deux écrivains latins, dont les noms comportaient aussi trois parties. Le premier, Virgilio, (Publio Virgilio Marone). Le deuxième, Ovidio, (Publio Ovidio Nasone). Marrone, en argot de sa ville, signifie: testicule. Nasone, en italien, veut dire un grand nez.

« Dans les deux cas, des choses qui m'ont fait rire étant enfant. Cette nécessité de me défendre de vous en vous ridiculisant. Dans la Divine Comédie, Virgilio sauve Dante de trois fauves à l'entrée de l'Enfer et le guide ensuite dans sa visite de l'Enfer. Je me rappelle une phrase : « tu sei il mio maestro e il mio autore » (tu es mon maître et mon auteur).

Je lui dis que la déformation de mon nom et son allusion aux parties génitales étaient comme une attaque à ce qui ferait de moi un maître, bien qu'il puisse penser que me considérant comme un maître je pourrais le sauver de l'enfer. Ses vœux parricides déclenchent alors chez Luciano une intense angoisse de castration.

Il fera un rêve qui deviendra très parlant à partir du moment où il introduira des associations faites en italien : il était dans mon bureau et il y avait une table dont il s'apercevait qu'elle était un peu bancal. Pour la réparer, il essaie de passer un cierge tout le long de la cannelure. Il associe tiroir (cassetto) avec pénis (cazzo) et petit pénis (cazzetto) et se rappelle l'expression d'un camarade de lycée : « mi è caduto il pennelletto, mi è caduto il pene nel letto » (il m'est tombé le petit pinceau, il m'est tombé le pénis sur le lit).

Luciano va parler de la relation difficile, violente, entre son frère et sa mère. Son frère, lui, aurait fait partie des anges déchus par la mère, tombés en enfer. Luciano me raconte qu'étant enfant, tout son effort aurait été destiné à ne pas ressembler à son frère, craignant de subir le même sort. Il devait se montrer excessivement gentil pour ne pas contrarier une mère fragile « en porcellana » (en porcelaine)... et puis, précisait-il, c'est le mot « porcellona » (grosse cochonne) qui m'est venu tout de suite après. Luciano associe sur une photo de lui et son frère, posé sur le piano de la maison familiale. Il trouve qu'ils se ressemblent beaucoup sur cette photo qui les montre tous deux souriants. Sur cette photo, sa mère lui trouve un visage

doux... au contraire de son frère. Luciano n'est pas d'accord et me dit : « mais tous les enfants de dix ans ont le visage doux ! Il associe avec un film, où deux frères étaient complémentaires pour « mieux défendre leur mère ».

Je lui demande : « pour mieux la défendre, ou pour mieux s'en défendre ? ». Luciano: « l'idée qui me vient est que mon frère et moi aurions eu deux possibilités: reconnaître que ma mère était folle pour mieux nous en défendre, ou la seconder dans sa folie, comme si de rien n'était. Chez nous on était tous là pour cacher que ma mère était folle. Il fallait qu'on prenne nous-mêmes la forme physique de ses délires pour qu'elle ne s'aperçoive pas qu'elle était folle. Je pense à une légende sicilienne : l'histoire d'une famille noble qui a eu un enfant nain. Ils ont mis plein de nains dans le jardin. Ils auraient même embauché des serviteurs nains. Ainsi, l'enfant ne voyait pas que dans le monde, il y avait autre chose que des nains... ».

Son sentiment d'accablement m'a fait prendre conscience que pendant cette période de l'analyse, dans mon contre-transfert, je me sentais moi-même un peu comme un psychanalyste nain, impuissant, en identification je pense, à l'enfant qu'il avait été, en situation de désarroi face à la toute-puissance de l'emprise maternelle. Tenant compte de ses associations, mais aussi de mon vécu contre-transférentiel, je vais lui dire, peu avant la fin de la séance, qu'il avait dû se sentir comme un nain vis-à-vis d'une mère vécue comme si puissante dans sa fragilité.

Il va souligner qu'il fait une psychanalyse en France, perçue par lui comme un pays du Nord, discipline créée par un autrichien. Que celle-ci appartienne à un monde non latin le rassure. Il dira que la psychanalyse fait partie de « cette panoplie d'armes dont je me défends... »... puis il rectifie : « dont je cherche à me pourvoir pour me défendre ». Conscient de son lapsus, il rajoute que je suis pour lui un personnage ambigu. Dans sa tête la psychanalyse n'existe pas en Italie même s'il sait très bien que c'est inexact. Il prétend que la psychanalyse ne fait pas partie des outils culturels d'un intellectuel italien, tout en reconnaissant qu'il refuse de savoir s'il a tort ou raison.

Luciano revient à l'ambiguïté de mon rôle. « Formé à une discipline non latine, vous êtes vous-même issu de culture latine, de langue espagnole, parlant l'italien, et aimant probablement l'Italie ». Il dit : « C'est la première fois que je me pose la question de votre rapport affectif avec l'Italie. Je vous en voudrais de l'aimer et je vous en voudrais de ne pas l'aimer. Je fais comme les enfants qui veulent être les seuls à aimer leur mère, mais aussi, les seuls à la détester ».

Il s'interroge sur mon attirance pour la peinture étrusque, des reproductions de fresques des tombes de Tarquinia décorant l'un des murs de mon cabinet. « D'une certaine manière, je vous pardonne d'aimer l'Italie, parce que l'Italie que vous aimez a été enterrée, déterrée. Elle est hors de circuits touristiques habituels. Les italiens actuels ignorent cette Italie-là. C'est comme si je vous donnais la permission d'aimer l'Italie, mais pas l'Italie actuelle ».

Puis il revient à la séance de la veille, qui lui avait fait penser qu'il n'était toujours pas inattaquable... et puis, rajoute en italien « invincibile ». Luciano me précise au sujet de ce mot que *vincere* n'a pas tout à fait le même sens que *battere*. Dans *vincere*, il y a l'idée de lier, d'enchaîner, d'assujettir quelqu'un. Il dit : « je voudrais que personne puisse me dominer en se liant avec moi ». J'interviens en lui faisant remarquer qu'il voudrait que la discipline du Nord, autrichienne, proche de son père, ne rentre pas en contact avec l'Italie maternelle; qu'il faudrait éviter qu'elles se rencontrent. Il me fait part d'une pensée de la veille au sujet de ses fils : « les protéger de ma mère... est-ce que ce serait comme ça si mon père était là ? » Puis il fera un long récit au cours duquel il imagine son père avec ses petits-enfants en s'exclamant : « quel bon grand-père aurait été mon père ! ». J'interviens à nouveau, cette fois pour souligner que, indépendamment du fait que son père aurait pu être un très bon grand-père dans la réalité, il est peut-être pour lui préférable de le faire reculer d'une génération, de l'écarter d'une rencontre sexuelle avec sa mère. Cette difficulté à concevoir la scène primitive était pour beaucoup dans son ravissement devant l'œuf du tableau de Piero della Francesca, symbole chrétien de l'immaculée conception.

Dans l'amour comme dans la haine, Luciano veut s'assurer d'être le seul à occuper les valences avec sa mère. Il me donne la permission d'aimer une Italie ancienne, hors du temps, mais aussi hors-espace (en dehors des circuits habituels). *Invincibile* (*invincible*) renvoie, bien évidemment, à la toute-puissance œdipienne. Promouvoir son père grand-père est une manœuvre bien connue de la stratégie œdipienne, de cette « panoplie d'armes » auxquelles Œdipe peut avoir recours. Mais la polysémie d'*invincibile* n'est mise en valeur qu'à partir du terme italien (qui inclut *vincolo*, lien) : réussir à ne pas se lier, à ne pas établir de liens qui pourraient enchaîner, assujettir.

Ainsi, autour du terme *invincibile*, se condensait me semble-t-il, toute la charge affective de sa problématique œdipienne et son soubassement maternel terrifiant. L'alternance des transferts, maternel et paternel, au cours de la même séance, n'en témoigne-t-elle pas ?

Comme dit C. Couvreur<sup>125</sup>, le complexe de castration « repose, en fait, pour les deux sexes sur un soubassement de motions sombres à l'égard de la mère; l'angoisse de castration limite à une « petite » partie du corps, hautement investie et excitable, l'angoisse de tuer/être tué par elle ».

La lingua biforcuta (la langue fourchue) ou le pouvoir phallique de la langue

Luciano rapporte un cauchemar : « J'arrivais dans une région de fouilles. Je n'y allais pas pour fouiller, ce n'était pas mon intention. Je savais que je n'étais pas aimé là-bas. Chaque personne qui participait à la fouille portait un badge à son nom. Je suis assis et un énorme serpent à sonnettes s'approche de moi, monte autour de mon corps. Je suis paniqué, je me dis que c'est le moment de ma mort. Le serpent me mord à hauteur de mon sexe. Là, je me suis réveillé très angoissé ». Luciano associe le serpent à la publicité d'un stylo où l'on voit un serpent cobra... rendu plus angoissant encore par des écailles en plastique. Il associe ensuite sur le verbe italien suonare, c'est-à-dire jouer d'un instrument et sur le jeu de mots d'un personnage dans « Un amour de Swann » qui parle du serpent à sonate (comme allusion à quelqu'un qui vient jouer du piano)...

Luciano réalise que sonnette est l'anagramme de mon nom, lequel se trouve juste audessus de la sonnette à la porte d'entrée de mon cabinet. Cette découverte l'irrite et il se montre un peu agacé, me demande ce que je peux bien faire dans ce rêve. Il prononce mon nom à l'italienne. Me rappelle que sur le message de mon répondeur, je prononce mon nom à la française, ce qui l'agace d'ailleurs, ainsi que mon appartenance à la culture hispanophone et rajoute « comme si, pour moi, vous étiez italien... ».

Luciano me dit qu'au tout début, il s'était demandé : « et si, par hasard, il était italien moi qui suis en train de faire mon analyse en français... Je n'ai jamais tellement osé parler italien, juste un mot, une phrase. Par rapport à vous, j'avais une incertitude : à quel point compreniez-vous l'italien, dans quelle mesure je voulais parler italien. La langue italienne, une langue avec laquelle je ne suis pas franchement à l'aise. L'impression que l'italien sonne comme une langue artificielle, scolaire, sans surprise, somme toute ennuyeuse... Quand je suis arrivé en France, mes opinions exprimées en français devenaient beaucoup plus tranchées qu'en italien. Il fallait que je dise en deux mots ce que je pensais. Est-ce que j'ai perdu ou gagné quelque

---

<sup>125</sup> Couvreur, C. (1993) « La menace qui émane de la mère, de la femme », Bulletin de la S.P.P., 28, pp. 23-27.



chose du fait de parler français ? Pour moi, la France représente la vie adulte et l'Italie, mon enfance et mon adolescence. Pour moi, lire l'italien reste quelque chose de plus ludique, comme un jouet merveilleux et, pour cette raison, j'ai beaucoup de problèmes pour me concentrer.». Puis Luciano pense à un ami, un professeur de philosophie de son lycée, à qui il aurait souhaité plus d'une fois clore le bec.

Je lui dis que c'est surtout cela qu'il aurait voulu faire au serpent à sonnette. Luciano me précise que, dans les westerns qu'il regardait adolescent, les Indiens utilisaient une expression : « avere la lingua biforcuta » pour dire à quelqu'un qu'il mentait, qu'il utilisait un double langage. Et il se demande : « Suis-je meilleur lorsque je parle français ou italien ? » (Question qu'il se pose aussi par rapport à moi). Et Luciano poursuit en se demandant s'il se trouve plus sympathique en français ou en italien. Il me dit que ma connaissance de la culture italienne me rend à ses yeux plus sympathique, mais aussi plus menaçant.

J'interviens en disant que mon bilinguisme français-italien, « ma langue biforcuta (fourchue) », serait vécu par lui comme menaçant, notamment pour sa masculinité. Luciano pense que depuis le début, il fuit la langue italienne. Il dit : « Dans le rêve, vous êtes le serpent... donc, la menace vient de la bouche... le pouvoir de la parole. Pour moi, la maîtrise de la langue italienne, c'était la famille de ma mère. Ils avaient du mépris envers mon père... parce qu'il avait du mal à écrire une lettre. Mon père n'avait pas la maîtrise de la langue italienne dans ses nuances formelles. A chaque fois qu'il devait écrire une lettre, il se disputait avec ma mère. Je me suis trouvé avec ma femme dans la même situation que mon père avec ma mère. Je sens toujours la nécessité de recourir à ma femme pour qu'elle vérifie mes lettres. Dans le rêve, la représentation du serpent pourvu d'une langue fourchue est une double représentation phallique condensant, à l'instar de la Méduse, déni et angoisse de castration. Luciano a peur de mon pouvoir phallique... mais dans un transfert maternel dans lequel il prendrait une position passive homosexuelle par rapport à l'imgo phallique maternelle. Si la mère possède un pénis (qu'elle aurait dérobé au père), Luciano peut alors songer à dénier la différence des sexes. Il n'empêche qu'il craint de subir par la même occasion- tout comme son père - le destin d'homme châtré par sa mère. Luciano, après m'avoir expliqué qu'il avait recours à l'aide de sa femme (comme son père le faisait avec la mère de Luciano) pour tout ce qui concerne l'aspect formel de la langue, m'adresse la même demande : « on dit ça? ». De cette façon, dans un premier mouvement transférentiel prenant un caractère phallique maternel, Luciano attend de moi que je lui donne le phallus tout en craignant que je m'empare oralement du sien. Dans un

deuxième mouvement transférentiel, à caractère paternel cette fois, Luciano fait intervenir l'autre langue (dans cette séquence rapportée en vénitien, la langue du père) comme support d'une tercité et d'une identification possible à une imago paternelle valorisée. La tercité dans la relation de Luciano avec moi étant vectorisée par la langue française, langue qui selon ses dires prenait pour lui : « un caractère plus tranché », par opposition au « jouet merveilleux » représenté par l'italien, équivalent masturbatoire à caractère incestueux. Du fond de son angoisse de castration, Luciano se demande : « est-ce-que j'ai perdu ou gagné quelque chose du fait de parler en français ? ».

Progressivement, son lien transférentiel paternel va s'assouplir et sa quête de proximité sera dépouillée de la recherche d'une punition violente. Un jour, critiquant son père qui n'appréciait pas les immeubles des quartiers anciens de sa ville natale, Luciano dit : « Si je devais traduire en français ce que je ressens, je dirais que mon père est un blaireau, un beau... qui a acheté dans des nouveaux ensembles au lieu de s'intéresser à l'architecture ancienne ». Je lui demande pourquoi il a éprouvé le besoin de me dire qu'il traduisait. Il me répond : « les mots qui me viennent en italien, je n'ai pas envie de les appliquer à mon père. Comme si les mots en français ne pouvaient pas toucher mon père. En italien, ça correspond aux mots que ma grand-mère proférait à son sujet. Ces pensées exprimées en italien, je ne veux pas les partager avec ma grand-mère. Si je devais penser que mon père était un pauvre type, il faudrait que ce soit ma propre pensée. Et cette pensée-là ne doit pas toucher à l'amour que je porte à mon père. Je m'interdis de le penser en italien car cela ne m'appartient pas complètement. Comme si le français était une langue que j'avais inventée à mon usage ».

Une affectivité différente apparaît, médiatisée par les aventures de Corto Maltese, un héros de bande dessinée dont l'auteur, Hugo Pratt, avait été l'idole de son adolescence. Il me parlera d'une histoire intitulée « Tango », qui se passe à Buenos Aires. Luciano me précise que ce n'est que très récemment qu'il écoute le tango « comme si je n'avais pas voulu m'approcher de cette musique de peur de l'aimer ».

Je lui fais remarquer qu'il avait probablement peur d'aimer le tango, c'est à dire une musique qui le rapprochait de moi, tout comme il avait eu peur d'aimer son père autrefois. Le héros de Hugo Pratt, lui-même italien ayant vécu longtemps en Argentine, apparaissait alors comme un médiateur d'affects entre lui et moi. Luciano semble en mesure de pouvoir quitter une homosexualité primaire, fusionnelle, indifférenciée source d'angoisse -, au bénéfice d'une

homosexualité œdipienne dans laquelle l'amour homosexuel inclut la relation ternaire et ouvre à la bisexualité psychique. (Denis, P., 1984)<sup>126</sup>.

Ainsi, le lien interne à son imago maternel, qui faisait obstacle pour Luciano à son appropriation de l'héritage symbolique paternel, semble être en grande partie remanié. Un processus mutatif a été enclenché qui rend davantage possible l'identification à ses deux parents et sa subjectivation sexuée.

#### (Sous-titre) Le partage des langues ou la dimension incestueuse de la langue

Luciano parle de sa femme, dont il a acquis une image moins féerique et beaucoup plus charnelle. Il dit qu'il aime l'appeler « la mia amante », mot qu'il préfère au terme de maîtresse. « En français, dira-t-il- ce mot est forcément extra-conjugal, une relation dans laquelle la maîtresse se rend maîtresse de l'homme qui succombe alors à son pouvoir. Dans ce mot, il y a quelque chose de douloureux ». Il trouve le mot amante « beaucoup plus sympathique ».

Il me fait part ensuite d'un appel téléphonique de sa mère et me livre tel quels ses mots: « se tu fossi rimasto qui vicino a me avrei potuto apprendere il francese come A. ha appreso l'italiano vicino a te » (si tu étais resté ici, j'aurais pu apprendre le français comme A. (sa femme) a appris l'italien à côté de toi). Luciano trouve ce commentaire à la fois comique et grotesque et ajoute: « cette histoire de langue en plus... qui devient une chose importante ».

Je m'aperçois qu'à de nombreuses reprises au cours de son analyse, Luciano avait rapporté les mots de sa mère directement en italien à la différence des autres personnages de son enfance. Jusqu'alors j'avais le sentiment qu'il fallait accueillir les mots en italien tels quels, dans l'intégralité de leur force pulsionnelle, et que cela avait pour Luciano une fonction autrement plus importante que les associations auxquelles ils renvoyaient. Je lui en fais part : « vous me rapportez les propos de votre mère en italien pour que je m'occupe directement d'elle, sans que vous soyez confronté directement à elle ». Luciano dira qu'en s'éloignant de sa mère il est entré dans un monde où elle ne peut rien partager avec lui, même pas la langue. « Avec ma femme ajoute-il- j'ai voulu partager la langue, l'italien aussi bien que le français, car nous maîtrisons tous deux les deux langues. Ce mélange de langues -avec tout le côté

---

<sup>126</sup> Denis, P. (1984) "Homosexualité et identité" dans les Cahiers du Centre de Psychanalyse et Psychothérapie N°8. .

érotique que cela comporte- peut se faire parce que la crainte d'une relation de pouvoir n'est pas une crainte angoissante ». Puis Luciano se rappelle d'un souvenir de son enfance qui, dans l'après-coup, l'angoisse énormément : « j'avais un bonbon dans la bouche. Je n'en voulais plus. Au lieu de me laisser le cracher, ma mère m'a demandé de le lui passer dans sa bouche. Mon premier baiser profond a été avec ma mère ! Quand j'ai découvert, beaucoup plus tard ce qu'était un baiser profond, j'ai revu ce souvenir avec honte ». Ce souvenir renvoie bien entendu au caractère incestueux de la relation de Luciano avec sa mère, et à la confusion des langues dont parlait Ferenczi, (1932) <sup>127</sup>. Mais ce bonbon qui passe d'une bouche à l'autre, qui se trouvait dans les profondeurs de la bouche maternelle, ne pourrait-il pas représenter le pénis dérobé par la mère au père, et que Luciano entend sauver (de la même façon que Pinocchio sauve son père de la bouche du requin), afin de réhabiliter l'imgo paternelle?

L'affect en mouvement ou l'œuf brisé

Ibis, redibis, non morieris in bello ( tu iras, reviendras, ne mourras pas à la guerre ).

Ibis, redibis non, morieris in bello ( tu iras, ne reviendras pas, mourras à la guerre ). La phrase est reprise dans le Chronicon di Alberico delle tre Fontane<sup>149</sup> (XIIIe siècle), comme exemple de l'ambiguïté possible des oracles. Sans ponctuation, la phrase prête à

Filippo Ermini - Enciclopedia Italiana (1929)

<sup>149</sup>

deux interprétations diamétralement opposées. Grâce à cette ambiguïté, les oracles se réservent une possibilité d'interprétation alternative. A l'instar de l'absence de ponctuation, le passage par une langue étrangère peut avoir pour but d'introduire de l'ambiguïté dans la prophétie de l'oracle.

Il m'a semblé que chaque fois que Luciano se servait de mots en italien, ceux-ci, particulièrement surdéterminés, renvoyaient à une autre polysémie que le mot correspondant en langue française, et surtout, étaient autrement chargés d'affect. Cet affect-là, en levant l'ambiguïté de la langue étrangère, faisait fonction de représentant. L'utilisation exclusive de la langue italienne aurait sans doute rendu impossible l'analyse de Luciano, en le confrontant trop directement à une surcharge affective qui aurait alors eu valeur d'effraction d'un système de refoulement vacillant. Ainsi, dans un double mouvement, Luciano, parsemant son discours

---

<sup>127</sup> Ferenczi, S. (1932) Confusion des langues entre les adultes et l'enfant. Oeuvres Complètes, Paris, Payot, 1968.

de quelques mots en italien cherchait, à l'aide d'un procédé que je qualifierais de "petites touches", à me séduire, tout en attendant de moi que je contienne, en conservant la barrière de l'inceste, sa pulsionnalité vécue comme trop menaçante.

Le passage par le français, avec l'utilisation sporadique de termes en italien, a eu une fonction équivalente à celle proposée par Freud<sup>128</sup> dans son article sur la négation. Ce n'est pas tant « ma mère, ce n'est pas elle » comme dans l'exemple de Freud, mais plutôt « ma mère, c'est ma mère... mais ce n'est pas « mia mamma ». La négation restant implicite du fait du passage à travers l'autre langue. A mon avis c'est l'une des voies que peut emprunter le travail du négatif décrit par A. Green, (1993)<sup>151</sup>. « On voit comment la fonction intellectuelle, dit Freud, (1925) se sépare ici du processus affectif... Il en résulte une sorte d'acceptation intellectuelle du refoulé, tandis que persiste ce qui est essentiel dans le refoulement ». (p.136) Cela permet de soulever la barrière du refoulement tout en la conservant. Ainsi le refoulé et, notamment, le représentant-affect, s'approche des rives de l'analyse par les petites ondes apaisantes de la langue étrangère et non par les vagues déferlantes de la langue maternelle.

Freud ne se réfère pas aux systèmes de mots des différentes langues connues par un même sujet, remarque L. de Urtubey, (1988)<sup>129</sup>. Pense-t-il qu'il n'y en a qu'un pour toutes les langues ? Qui s'agrandit quand on en apprend de nouvelles ? Ou bien s'agit-il de plusieurs systèmes clos séparés ? Ou unis par des rapports ? Il ne nous le dit pas, conclut-elle. Bien entendu, il faudrait envisager ces questions en tenant compte des singularités respectives du plurilinguisme et du polyglottisme. Quoi qu'il en soit ces questions demeurent très épineuses. Bien que le système associatif des représentations de mot apparaisse pour Freud comme clos, il précise néanmoins dans « Contribution à la conception des aphasies »<sup>130</sup>, qu'il paraît « capable d'extension ». L'acquisition d'une nouvelle langue ferait-elle partie de cette capacité d'extension du système associatif des représentations de mot ? Dans le même ouvrage Freud constate au sujet des aphasies « la perte de nouvelles acquisitions de langage à la suite de n'importe quel dommage de l'appareil du langage en tant que superassociations, alors qu'est maintenue la langue maternelle ». (p.137)

---

<sup>128</sup> Freud, S. (1925) Tr. fr. La négation, in Résultats, Idées, Problèmes, Paris, P.U.F. (1985) <sup>151</sup> Green, A. (1993) Le travail du négatif, Paris, Minuit.

<sup>129</sup> de Urtubey, L. (1988) Dites tout ce qui vous passe par la tête, tout comme cela vous vient et dans la langue où cela vous vient, R.F.P., 2 : 463-472, Paris.

<sup>130</sup> Freud, S (1891) Tr fr Contribution à la conception des aphasies, PUF, Paris, 1983

A la lumière de ces deux remarques, il me paraît légitime de concevoir que les mots de la langue étrangère, pour le polyglotte, viennent se surajouter comme un double système de représentations de mot (comme superassociations), avec une relative indépendance vis-à-vis du complexe associatif de la langue maternelle, mais conservant néanmoins avec elle des vases communicants.

Si nous acceptons que le multilingue enrichit le tissu de son préconscient avec d'autres représentations de mot, qu'advient-il de leurs liens avec les représentations de chose ? Les deux systèmes se réfèrent-ils toujours à la même représentation de chose ? Ou, au contraire, la représentation de chose change-t-elle aussi ?

« Le système inconscient - affirme Freud, (1915)<sup>131</sup> - contient les investissements de chose des objets, les premiers et véritables investissements d'objets » (p.118). Objets de quoi ? La réponse ne fait pas de doute, affirme Green, (1980)<sup>132</sup> : de la pulsion et il ajoute, de la passion. Et quel est par excellence l'objet de la passion, sinon l'objet œdipien ? Le système associatif des représentations de chose est un système ouvert, c'est-à-dire qu'il peut s'enrichir in extenso, c'est bien connu. Mais les représentations de mot « mère » et « mamma » renvoient-elles à la même représentation de chose inconsciente ? Ou bien à deux représentations de chose distinctes ? Nous sommes tentés de répondre qu'un petit écart se crée entre les deux représentations qui font pourtant partie du même complexe associatif. Et si tant est que cet écart existe, on peut se demander de quoi il est le produit. Ce qui me semble essentiel dans la création d'un tel écart est que la représentation de chose inconsciente soit investie différemment par le représentant-affect de la pulsion, le plus important de l'inconscient selon Freud.

Comment la représentation inconsciente de chose devient-elle préconsciente ? « Le système préconscient apparaît - dit Freud (1915) - quand cette représentation de chose est surinvestie (c'est nous qui soulignons) du fait qu'elle est reliée aux représentations de mot qui lui correspondent » (p.119). L'investissement de la représentation de mot ne se fait pas par un relâchement de l'investissement de la représentation de chose inconsciente, au détriment de celle-ci. Bien au contraire, il y a surinvestissement de la représentation de chose. La représentation de mot demeure liée au surinvestissement de la représentation de chose, dans

---

<sup>131</sup> Freud, S. (1915) Tr. fr. L'inconscient, in Métapsychologie, Paris, Gallimard (1940)

<sup>132</sup> Green, A. (1980) « Passions et destin des passions », Nouv. Rev.Psychan., 21 : 5-41, Paris, Gallimard.

une relation de corporéité première. Bien que la représentation consciente comprenne « la représentation de chose, plus la représentation de mot qui lui appartient » (Freud, 1915), il est important de souligner, comme le fait Rizzuto<sup>133</sup> que pour Freud, la parole et la représentation d'objet ne sont pas des entités mais des processus actifs.

A mon avis il est nécessaire que l'appareil psychique puisse admettre, tolérer le surinvestissement de la représentation de chose, afin que le lien entre la représentation de mot et la représentation de chose puisse s'établir. Autrement dit, pour permettre un travail de symbolisation.

Si le système de pare-excitation n'a pu s'établir convenablement, si le Moi-peau (Anzieu<sup>134</sup>) (1985) n'est plus un médiateur, la langue maternelle n'a plus de fonction transitionnelle.

L'hyperinvestissement nécessaire pour lier la représentation de chose à la représentation de mot risque de faire fondre la connexion avant même que la symbolisation n'ait eue lieu. Souvenons-nous de Louis Wolfson,(1970)<sup>135</sup>, l'étudiant de langues schizophréniques, comme il se définissait lui-même, et de sa tentative désespérée d'inventer des langues pour parer à son vécu d'intrusion maternelle. Langues qui demeuraient comme privées, dépourvues de symbolisation.

Pour Luciano, au contraire, la langue étrangère contient, comme le ferait une nouvelle peau, le trop pulsionnel des mots maternels et son pendant, le trop de surmoi paternel, rendant l'enveloppe sonore analytique tolérable, condition nécessaire pour qu'elle devienne féconde. Le fil entre la représentation de mot et de chose est maintenu: il a tout juste été rallongé.

La nouvelle représentation de chose « mère », moins investie pulsionnellement, admet plus facilement un surinvestissement qui la lie à la représentation de mot « mère ». C'est par un détour à travers les rets du complexe associatif que l'on pourra accéder au lien entre la représentation de chose « mamma » et son concomitant verbal. Je rappelle Green, lorsqu'il affirme que la pulsion est davantage un circuit qu'un lien (1973).

Paraphrasant A. Green, (1983)<sup>136</sup>, rappelons que le mode de développement propre à l'affect est la diffusion, celle-ci pouvant au-delà d'un certain seuil, envahir complètement le Moi,

---

<sup>133</sup> Rizzuto, A. M. (1989) A hypothesis about Freud's motive for writing the monograph « On aphasia », *Int. Rev. Psycho-Anal.*, 18, 111.

<sup>134</sup> Anzieu, D. (1985) *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.

<sup>135</sup> Wolfson, L. (1970) *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard.

<sup>136</sup> Green, A. (1983) *Le langage dans la psychanalyse. Iles Rencontres psychanalytiques d'Aix-en-Provence*, Ed. Les Belles Lettres.

provoquant la paralysie de l'expression verbale, voir même la désorganisation de la chaîne du discours. La capacité symbolisante de l'affect, outre le double retournement (sur la personne propre et en son contraire) dépend de son lien à un représentant- représentation. A propos de ce mouvement continu en quête de symbolisation, on pourrait dire que le représentant-affect de la pulsion est pirandellien. A l'instar de ce que l'on observe dans la pièce « Six personnages en quête d'auteur », il est à la recherche d'une représentation. La rencontre peut se produire à condition que la représentation de chose n'induisse pas trop de crainte incestueuse. Sinon, c'est la transformation en angoisse. On ne peut pas comprendre la dialectique entre la représentation de chose et la représentation de mot sans la référer au processus ternaire de signification qui trouvera sens dans l'après-coup de la resignification œdipienne.

La langue italienne et l'usage électif qu'en faisait Luciano, renvoyait souvent dans son transfert à la lignée maternelle, et à sa relation encapsulée à l'imgo maternelle (l'œuf de Piero della Francesca). L'image de l'œuf dans le tableau du peintre italien du XV<sup>ème</sup> siècle avait provoqué chez Luciano un ravissement certain. Son exaltation secrète lui faisait garder encapsulée l'italien comme langue d'échange exclusive avec sa mère, langue de la mère, devenue pour lui langue de la fusion d'avant le tiers. Il a été déchirant pour Luciano de pouvoir concevoir que l'œuf devait être brisé, et que son départ au-delà de la frontière italienne ne le garantissait pas per se. Qu'il ne pourrait sortir de sa coquille qu'en s'identifiant à son père. Ce père disqualifié par les discours de la mère et la grand-mère, récits entendus en langue italienne. Il lui a fallu traverser les Alpes, avoir une nouvelle coquille sonore dans une langue étrangère, mettre à distance la langue de la mère et de sa grand-mère, concevoir une scène primitive non pas destructrice comme celle qu'il avait gardée en lui induite par sa grand-mère, mais porteuse de créativité. Accepter d'en être exclu, pour pouvoir enfin accéder à son père, se permettant en toute liberté de s'identifier pleinement à lui. Dans le parcours transgénérationnel de mon histoire, la langue italienne renvoyait à la lignée paternelle, empreinte reconnue par Luciano dans mon nom de famille. Ce ne fut sans doute pas un hasard si Luciano, au début de son analyse, dans des moments d'intense rivalité œdipienne, s'attaquait à mon nom de famille, tantôt pour le ridiculiser ou pour le châtrer (comme dans le souvenir de marrone et nasone), tantôt pour le rendre menaçant, amplifiant ainsi son angoisse de castration (comme dans le rêve du serpent à sonnette). Seulement plus tard, après un travail de perlaboration des imagos maternelles et d'une nouvelle possibilité identificatoire à son



père, dont Hugo Pratt, le dessinateur italien qui avait séjourné à Buenos Aires, a fait les offices de médiateur, Luciano a pu reconnaître son affection transférentielle paternelle.

Exil de la langue, de la terre-mère, mais aussi de la mère-patrie. Mater, Pater, ne s'agirait-il pas, par hasard, de l'exil de la scène primitive, cette rencontre que Luciano voulait éviter entre la psychanalyse autrichienne paternelle et la mère italienne ? De faire semblant d'être parti parce qu'il avait traversé une frontière alors qu'il demeurait dans un enclos avec sa mère, représenté par son ravissement devant l'œuf du tableau de Piero della Francesca ? Le recours à une langue acquise secondairement - proposait Lagache<sup>137</sup> - offre au patient de plus grandes possibilités de répression. Elle peut permettre le déroulement d'une cure qui serait inabordable au seul moyen de la langue maternelle.

La langue unique, adamique de l'avant Babel -soulignent Amati-Mehler et al<sup>138</sup>.- possède une valeur mythique. La fable de Babel rejoint le mythe de l'Un primordial, de la fusion, source de vertige et de panique si on tient compte de la clinique de la psychose, ajoutent ces mêmes auteurs. « Seulement après le clivage et le refoulement, cela sera source de nostalgie, rappel du paradis imaginaire duquel nous nous sommes exilés ».

Une locution italienne bien connue résume assez bien l'effet de passage d'une langue à une autre et de l'impossibilité de toute traduction : « traduttore, traditore » (traducteur, traître). Or, du point de vue psychanalytique, on peut se demander: traditore de quoi, de qui au juste ? Du sens du texte, de la sémantique ? De tout cela, bien entendu: traditore de la langue maternelle, de sa syntaxe, des nuances de sa grammaire impossibles à reproduire fidèlement dans une autre langue. Mais surtout traditore de la langue de la mère, c'est-à-dire du discours qu'adresse une mère à son enfant dès sa naissance parfois même avant -, de la contrainte de sens qu'elle impose à l'infans en le serrant dans les rets de ses paroles. Quitter la langue de la mère équivaut à sortir d'une relation fusionnelle, de la confusion de deux voix qui ne s'expriment qu'à l'unisson.

Le polyglottisme rend explicite la délivrance nécessaire du discours de la mère dont l'unilingue n'est pas exempt. La psychanalyse n'est pas une affaire de choses. Contrairement aux apparences, elle n'est pas non plus une affaire de mots. La psychanalyse - dit J. Gillibert,

---

<sup>137</sup> Lagache, D. (1956) « Sur le polyglottisme dans l'analyse », *La Psychanalyse*, 1, 167-178.

<sup>138</sup> Amati Mehler, J., Argentieri, S., Canestri, J. (1990) *La Babele dell'Inconscio*, Raffaello Cortina, Milano.

<sup>162</sup> Gillibert, J. (1989) « L'inconscient aux portes de la construction symbolique dans le langage poétique et le langage de la schizophrénie », *R.F.P.*, 6 : 1983- 1905, Paris

(1989)<sup>162</sup> - se situe entre les mots et les choses, plus près de la poésie--et j'ajoute-- plus près de l'émotion. Il s'agit de suivre le parcours de l'affect, de le laisser s'exprimer par les mots et les langues que lui conviennent ». (Fin d'autocitation).

#### 4) L'inscription psychique, la trace mnésique, la remémoration et l'oubli

##### Le tatouage comme inscription dans le corps

4.1 ) Un autre sujet d'intérêt personnel développé concerne la mode des tatouages et le soubassement subjectif qui peut avoir dans le choix non seulement de se faire tatouer, mais le choix qui en est fait du graphisme en jeu<sup>139</sup>. Un texte, que j'ai publié en espagnol et en français, résume les antécédents bibliographiques et mes points de vue, voici l'extrait :

Le tatouage et le bouclier de Persée » (Tesone, 2000 et 2003)

“Tout tableau est une tête de Méduse. On peut vaincre la terreur par l'image de la terreur. Tout peintre est Persée.”

Caravaggio<sup>140</sup>

##### Historique

« Le terme de tatouage trouve son origine dans les îles de la Polynésie et révèle le lien du tatouage avec la pensée animiste attribuée aux sociétés mal nommées “primitives”. Dans ces îles tout ce qui existait sur la terre était animé par les Atuas, c'est à dire les esprits. Dessiner (ta: dessin) l'esprit sur son corps par l'intermédiaire d'un ta-atuas, permettait de bénéficier des faveurs de cet esprit ou se protéger de ses châtements. Le tatouage pour les premiers habitants de Tahiti était le reflet d'un mode de fonctionnement social.

Dans nos sociétés contemporaines l'acte volontaire de se tatouer est devenu un geste individuel et dans ce sens c'est un acte privé. Mais la trace dans la peau, son graphisme,

<sup>139</sup> Tesone, J-E (2000) “ El tatuaje y el escudo de Perseo”, Revista de la Asociación Argentina de Psicología y Psicoterapia de Grupo, Tomo XXII, N° 2, Octubre de 2000.

Tesone, J-E (2003) ---“Le tatouage et le bouclier de Persée”, Revue Adolescence, Tome 21, N°3, Ed GREUPP, 2003

<sup>140</sup> Cité par Pascal Quignard dans “ Le sexe et l'effroi”, Ed Gallimard, Paris, 1994.

pourtant, est lu collectivement et montre fréquemment l'appartenance à un groupe donné, en fonction de l'âge, de la culture ou d'autres paramètres.

Les mythiques matelots ne sont pas les seuls à en avoir fait l'usage. Bien qu'il n'existe pas de preuves irréfutables, il est légitime de supposer que le tatouage est né avec l'homo sapiens il y a 50000 ans, dès la préhistoire et l'apparition du graphisme sur les murs des cavernes. Le tatouage existerait depuis que l'homme écrit. D. Vialou (1998) remarque qu'il " est important de souligner la place première du corps comme signe, dès le développement des premières sociétés de Sapiens aurignaciens en Europe". Et il ajoute que très vraisemblablement "l'art de la parure, constant depuis son apparition, a provoqué le développement de "l'art" vestimentaire et s'accompagnait de "l'art" corporel, tatouages et peintures de la peau". (p. 153)<sup>141</sup>

On trouve des preuves tangibles du tatouage en Egypte, avec les momies. Par exemple-remarque H.Tenenhaus (1993) <sup>142</sup>-, et comme valeur anecdotique, la prêtresse Hathour Amounet, qui était une concubine royale (2160 A.C.), comporte des tatouages sur l'épaule gauche, le ventre, la région sus pubienne, le bras droit, l'aîne droite et la cuisse droite. D'abord abstraits, les tatouages ne semblent devenir figuratifs que sous le Nouvel Empire, avec l'apparition comme motif de tatouage du dieu Bès. Ils restent souvent réservés aux femmes et sont interprétés par les égyptologues en termes d'érogénéité et de renforcement du pouvoir de séduction féminin. Le tatouage est donc lié, à cette époque, à Eros, affirme le même auteur.

D'après Tenenhaus, les trois grandes religions monothéistes vont condamner plus tard toutes les pratiques d'ornementation corporelle et toute modification volontaire de l'image du corps, essayant de refouler toute signification érogène. Le tatouage devient stigmaté, marque de la puissance divine, punition symbolique et protection tout à la

---

<sup>141</sup> Vialou, D. "Sexualité et art préhistoriques" dans "Le propre de l'homme", sous la direction de F. Sacco, 213p.Ed. Delauchaux et Niestlé, Lausanne-Paris, 1998.

<sup>142</sup> Tenenhaus, H. Le tatouage à l'adolescence. Bayard Ed., Paris, 1993

fois. Comme l'a fait Dieu avec Caïn : “ et l'Eternel mit un signe sur Caïn pour que quiconque le trouverait ne le tue point”<sup>143</sup>(p.8)

Bien que Dieu puisse tatouer le pêcheur, il est interdit à l'homme de se tatouer lui-même. Le Lévitique<sup>144</sup> dit : “ Vous ne ferez pas d'incision dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez pas de figures sur vous” (p. 172). Les icônes restent hors corps et réservées aux images divines.

Dans l'ouvrage de Tenenhaus on apprend que l'on doit au navigateur anglais James Cook le renouveau de l'intérêt porté au tatouage au XVIII siècle. Avec la précision du cartographe il décrit la pratique du tatouage dans les îles polynésiennes et transcrit pour la première fois à l'anglais le terme Tadoo, mot avec lequel le nommaient les habitants des îles. Le tatouage deviendra à la mode et on fera venir en Europe les plus grands maîtres tatoueurs. Édouard VII, George V et VI d'Angleterre, Frédéric II de Prusse, le comte Tolstoy, le tsar Nicolas II et beaucoup d'autres, vont expérimenter leur art. Pourtant l'image du tatoué se dégrade en Europe au XIX siècle, dans la mesure où les grands criminologues, dont le chef de file était Lombroso, considéraient le tatouage comme un caractère anatomico-légal spécifique du criminel. Il faudra attendre les années trente pour pouvoir lire que l'acte du tatouage ne permet pas de conclure à une catégorie spéciale d'hommes

(Locard)<sup>169</sup>

Lorsque l'on parle de tatouage dans l'histoire contemporaine, on ne peut pas ne pas souligner l'usage ignominieux qu'en ont fait les nazis dans les camps de concentration, tatouant les prisonniers avec des numéros dits par euphémisme “d'identification”, en fait de désubjectivation. Mais dans ce cas-là, il s'agissait d'une marque imposée, d'un affront fait à l'humanité toute entière à travers l'extermination d'une communauté. Marque de mort, plus du tout liée à Eros comme dans les premiers temps, mais à Thanatos.

---

<sup>143</sup> La Bible, Ancien testament, Genèse 4,15, p. 8, Le livre de Poche, Paris, 1975.

<sup>144</sup> La Bible, Ancien Testament, Lévitique, 14, 28, p.172, Le livre de Poche, Paris, 1975

<sup>169</sup> cit. par Tenenhaus, op. cit.

Dans mon aperçu clinique, je me limiterai aux tatouages volontaires et à leur soubassement inconscient. Depuis une perspective psychanalytique, et au-delà des valeurs culturelles partagées qui se déploient souvent dans le choix des tatouages, il m'a semblé important de souligner le caractère hétérogène des tatoués, leur caractère polysémique. A la manière de l'image d'un rêve, le tatouage est avant tout l'expression graphique de la production psychique du sujet.

Le tatouage volontaire devient un acte de langage à mi-chemin entre une écriture qui s'approche du hiéroglyphe, avec ses symbolismes, et le discours parlé.

Représentation substitutive, l'image inscrite sur la peau acquiert une valeur d'ersatz du monde interne du sujet, pas nécessairement métaphorisé.

Un adolescent de 17 ans que j'appellerai Nicolas, m'est adressé par une collègue. Subissant une dépression importante, il demeure isolé, confiné au huis clos de sa chambre. Son repli narcissique le prive d'échanges avec d'autres adolescents hormis ses camarades d'école. École à laquelle il réussit néanmoins à aller malgré la passivité de son état. Lors de la première consultation, ses parents me font part de leur préoccupation pour leur fils aîné, qu'ils décrivent comme un enfant "tranquille" tout au long de son enfance, obéissant, plutôt taciturne. Au moment de la consultation il n'était attiré par presque aucune activité sociale, le centre de son intérêt était la musique et des interminables solos de guitare électrique. Il dormait énormément, ne pratiquait pas de sports, ne sortait pas avec des amis, ne réussissait pas bien ses études. C'était un élève moyen, pourtant, ses capacités intellectuelles lui avaient permis de progresser dans ses études et d'éviter tout redoublement. Il était en Terminale, scolarisé dans une école privée. Les seules sorties qu'il arrivait à faire étaient avec son père, pour aller au stade de football, voir leur équipe préférée, nommée "Boca" à Buenos Aires, matches auxquels ils assistaient moyennant un abonnement. Sa famille avait déménagé à Mar del Plata, distante de 400 kilomètres de la capitale, quelques années plus tôt, alors qu'il avait huit ans. Les parents étaient commerçants et partageaient les horaires d'ouverture

d'un commerce familial. Au-delà de l'indication de la collègue qui me l'avait adressé, le père était bien prédisposé puisque, ayant lui-même fait une psychothérapie quelques années plus tôt, il avait pu s'apercevoir des bénéfices que cette expérience lui avait apportés.

Nicolas avait des antécédents d'hypothyroïdisme et recevait des hormones de substitution depuis l'âge de 13 ans. La consultation avait lieu peu de temps après qu'un ami de seize ans eût fait une tentative de suicide, ce qui avait bouleversé toute la famille.

Nicolas était un adolescent introverti, timide, lisse, qui ne laissait échapper ni ses paroles ni ses cheveux blonds qu'il faisait couper très court. Son regard était éteint, languide, sa taille, bien que normale pour son âge, semblait être plus basse que la moyenne à cause du mouvement de ses épaules arrondies et tombantes. Le ton de sa voix était monocorde, mais l'expression de son visage échappait à une tonalité grise, un certain éclat coloré pouvait être aperçu dans ses yeux lors de la première rencontre.

Il se montra aussi sceptique quant à l'intérêt de l'entretien que curieux à l'idée de dire tout ce qui lui passait par la tête. Mais surtout intéressé par la confidentialité que lui offrait le secret professionnel, d'où étaient exclus notamment ses parents et son frère cadet. Il n'était pas habitué à l'opacité nécessaire à toute vie psychique : au nom de l'amour et de la transparence qui devaient régner au sein de la famille, toutes les pensées étaient censées être débattues devant le groupe familial. Famille au sein de laquelle prédominaient la violence et l'action comme formes d'échange.

Il est bien connu que l'adolescent se confronte à plusieurs deuils et qu'il existe un processus d'élaboration de la perte qui est propre à cet âge, demandant un travail psychique considérable. L'adolescent doit faire le deuil des parents de l'enfance et de la toute-puissance qu'il leur conférait, perdant par la même occasion leur protection face à la mort. Il doit faire le deuil de son corps d'enfant qui gardait sous la digue du refoulement l'émergence des pulsions, qui feront éclat violemment au moment de la puberté. Par réactivation et réédition de la problématique œdipienne l'adolescent se confronte au deuil de sa propre omnipotence, au deuil de la bisexualité androgyne et de la castration symbolique. Ce n'est pas peu. Parmi les multiples voies psychiques qui

s'ouvrent à l'adolescent, depuis la préférable élaboration symbolique jusqu'aux "solutions" pathologiques comme la manie, la psychopathie, le passage à l'acte, les maladies psychosomatiques, etc., Nicolas avait choisi inconsciemment la "solution" dépressive. C'était l'expression de sa lutte face à l'émergence d'un monde menaçant et chaotique. La fragilité de ses objets intérieurs, le vide représentationnel de Nicolas, le plaçaient au bord de l'abîme où il pouvait tomber à tout moment. Son immobilité lui servait à freiner le vertige auquel il se sentait poussé.

Avec la régularité variable qui caractérise les thérapies d'adolescents, Nicolas investit néanmoins ses deux séances hebdomadaires et profite très rapidement de la possibilité qu'elles lui donnent de parler de lui-même. En quelques mois Nicolas arrive à quitter sa chambre et commence à s'ouvrir aux autres et au monde. Le football et la musique seront les deux piliers sur lesquels va s'étayer son changement lui permettant de sortir de son long soliloque. Il reprend le football, sport pratiqué tout au long de son enfance, et organise avec des amis une équipe de football "in-doors". Avec cette équipe il participe à un tournoi organisé par une marque commerciale, et à leur surprise ils gagnent un voyage de fin d'études dans une ville du Sud de l'Argentine. Un autre voyage de fin d'études étant déjà prévu (et payé par ses parents) avec l'ensemble de ses camarades d'école, le prix lui permettra de faire un second voyage aux mêmes caractéristiques l'année suivante. Participant ainsi d'un deuxième voyage de "fin d'études", celui-ci lui offrirait la phantaisie de retarder la fin de ses études secondaires, contournant par ce moyen imaginaire l'écoulement du temps qui passe.

Le thème récurrent de la psychothérapie fut son angoisse face aux incertitudes de l'après lycée. Les perspectives qui s'ouvraient à lui étaient vécues comme trop vastes. Il les vivait non pas tant comme un choix ouvert à la vie, mais comme une chute dans un monde " qui pouvait le triturer". Expression qui révélait à la fois sa perception réelle des risques du monde contemporain et son angoisse renouvelée de castration.

Il arriva assez rapidement à se faire deux amis avec lesquels il allait partager des sorties, des causeries, et sa passion pour la musique. Il assista aux festivals de rock, et transita par des groupes de punk-rock, heavy-metal et d'autres avec "des paroles plus

amusantes—de contestation—“ me dit-il, comme SKA-P, Madness et Kapanga (un groupe local). Il me raconta que dans son enfance il avait beaucoup souffert d’être passé inaperçu dans le groupe : “ quand j’étais enfant il y avait à l’école deux groupes, un qui était studieux et un autre qui était sportif. Dans la classe je n’appartenais ni à l’un ni à l’autre. Dans la classe c’était comme si je n’y étais pas”. Et il précise qu’il aime pourtant être regardé, qu’il aime “être pris en compte”.

Après un long parcours, il décide faire des études de journalisme, choix qui prenait en compte son désir de faire des études à Buenos Aires. Ce projet lui permettait simultanément de revenir chez ses grands-parents où il avait vécu jusqu’à ses huit ans. La question de l’angoisse de séparation d’avec ses amis a été posée. Groupe d’amis qu’il lui avait été si laborieux de constituer. L’un d’entre eux pensait aller s’installer en Espagne avec sa famille, un autre resterait à Mar del Plata et lui-même partirait à Buenos Aires.

Par souci de synthèse je ne pourrai pas parler de toutes les nuances d’une psychothérapie qui s’est révélée extrêmement riche. Je parlerai seulement de la fonction métapsychologique qu’ont acquis ses projets de tatouage. Face à l’angoisse de séparation, les trois amis décident de se faire tatouer la même image qui représente des groupes de rock : la fleur de lys, symbole d’un groupe de rock américain (heavy-metal) et le logo d’un autre groupe de punk-rock. Il me parle de l’endroit où on fait les tatouages et de la technique employée. Et ajoute que probablement il s’en fera faire un troisième : un serpent.

Je lui demande s’il n’a pas besoin de l’accord des parents et il me répond que la semaine suivante il aura dix-huit ans et qu’il pourra prendre ses décisions tout seul. C’est à dire qu’il m’annonce que son corps lui appartient et qu’il a la liberté de le marquer. Bien qu’il ne le précise pas, il est implicite dans sa phrase qu’il a même le pouvoir de le détruire. Il m’annonce qu’il se fera faire d’abord deux tatouages, laissant le troisième pour plus tard, puisque sa mère exige de lui qu’il réussisse d’abord son examen de mathématiques, examen qu’il traîne depuis l’année précédente. Ce retard avait été occulté à son père. Il m’apporte un rêve : “ il se regarde face à un miroir et il voit son



dos tout nu et sa poitrine tatouée, depuis la ceinture vers le haut”. Il me dit que cette image lui plaît, et que ce rêve lui avait apporté de la tranquillité. Par contre un autre rêve devient fort inquiétant : “ Il se voit face au miroir avec une barbe et cela ne lui plaît pas du tout”.

L’importance de la fonction du miroir en relation à l’angoisse de castration dans les deux rêves est éloquent. Avoir le dos entier et la poitrine tatoués “ de la ceinture vers le haut” c’est le tout plein de l’image graphique qui ne laisse pas d’espaces vides, qui ne laisse pas de trous. Dans l’oblitération du regard de ce qui se passerait en bas de la ceinture, Nicolas élude la confrontation avec l’angoisse de castration. La tranquillité du premier rêve est donnée justement par la négation de cette angoisse. Dans le rêve de la barbe, par contre, apparaît clairement son angoisse de grandir, d’assimiler les changements dans son corps et dans sa sexualité, ce dont l’apparition de la barbe témoigne. A propos de ses tatouages il me dit : “ j’aime bien ces images sur mon corps”. De cette manière, c’est lui qui produit les changements de son corps, illusion de maîtriser ces changements et non pas d’assister malgré lui aux changements de son corps.

Un troisième rêve complète le cycle : “ je me préparais à jouer au football et on allait me faire un troisième tatouage, celui d’un serpent. C’était mon prof de maths et un ami de mon père qui allaient le faire”. Le professeur de mathématiques était un personnage pour lui persécuteur, d’autant plus qu’il partageait avec lui et sa mère un secret dont son propre père avait été exclu : il avait raté son dernier examen de maths. Dans le rêve ce personnage apparaissait associé à son père pour lui laisser une marque indélébile sur le corps. Que l’image en question fût un serpent n’était pas un hasard, compte tenu de son pouvoir évocateur du déni de la castration. Déni qui atteint son acmé dans l’image de la tête de la Méduse, d’où sortent multiples serpents à valeur phallique, souligné par Freud (1922) dans son article sur la Méduse<sup>145</sup>. L’image de ce troisième rêve était l’expression de son angoisse de castration dont l’agent était représenté doublement dans le rêve par l’image de son père et de son professeur de mathématiques. Angoisse

---

<sup>145</sup> Freud, S. ( 1922) “ La tête de Méduse”, in Résultats, idées, problèmes, II, PUF, Paris ( 1988)

œdipienne renforcée par la connivence de ce dernier avec sa mère et d'où son père était exclu. Le tatouage choisi étant à la fois ce qui lui provoque une blessure et lui laisse par la même occasion une marque ineffaçable, au service de la dénégation de la perte.

D'une manière générale on peut dire que l'excitation pulsionnelle est à la recherche de représentations. Quand ces dernières sont défailantes, l'inscription d'une image sur la peau peut avoir une fonction substitutive d'une représentation. A mi-chemin entre la représentation psychique et l'objet externe, dans un entre-deux pas totalement au dehors mais pas non plus au dedans. Elle acquiert une valeur symbolique mais pas nécessairement métaphorique.

“ Dans les rêves nous ne ressentons pas l'horreur parce qu'un sphinx nous opprime, nous rêvons d'un sphinx pour expliquer l'horreur que nous ressentons” dit Borges (1974)<sup>146</sup>. L'appareil psychique admet difficilement que l'affect reste suspendu. Dans ce sens on pourrait dire que le représentant affect de la pulsion est pirandellien, comme dans “ Six personnages en quête d'auteur”, l'affect est à la quête d'une représentation à laquelle s'accrocher. Dans le cas contraire c'est l'émergence débordante de l'angoisse qui l'emporte. Le serpent du tatouage relie l'angoisse de castration qui ne peut pas être élaboré par un travail de perlaboration psychique. L'image du tatouage devient un compromis entre l'angoisse de castration et son déni.

Chez Nicolas, la capacité représentative du processus primaire qui s'exprimait à travers le rêve, était débordée par sa pulsionnalité homosexuelle primaire et son angoisse de castration. La potentialité représentative du rêve était excédée dans sa capacité de symboliser les conflits de sa bisexualité psychique. Le tatouage, comme support d'une projection psychique sur son propre corps, lui permettait de vivre la représentation à la fois comme un hors soi et sur son propre corps, extériorité relative qui la rendait plus tolérable. C'était un hors psyché sur son moi corporel, un imago extériorisé mais pas perdu dans le sans limite du monde externe, contenu par une enveloppe qui servait d'interface entre le monde interne et le monde externe. Le tatouage devint un

---

<sup>146</sup> Borges, J.L. “El hacedor”, en Obras Completas, Emecé Ed., Buenos Aires, 1974, p.805

“En los sueños no sentimos horror porque nos oprima una esfinge, soñamos una esfinge para explicar el horror que sentimos” ( trad. personnel)

compromis entre l'impossibilité de contenir les conflits à l'intérieur de sa vie psychique propre à la pensée métaphorisée, et l'expulsion hors- soi, dans une non-reconnaissance de sa production fantasmatisée conçue comme étant sienne. C'est une première tentative d'élaboration psychique d'une économie psychique défailante dont le corps paye le tribut. Le tatouage comme pictogramme, comme expression de la pensée originaire dont parlait Piera Aulagnier (1975)<sup>147</sup>. Le tatouage comme figuration de l'impensé à mi-chemin du pensable ayant pour but que quelque chose devienne dicible, langage des signes à la place du discours. La peau, dans sa fonction d'enveloppe psychique, d'un Moi-Peau (1985)<sup>148</sup>, de frontière entre le monde externe et le monde interne, contient dans l'inscription du tatouage la représentation des relations d'objets fragilisées et fragilisantes. Pour abaisser l'angoisse, soit de castration, soit de perte d'objet ou de fragmentation.

Cette quête de contenance de son angoisse, Nicolas la cherchait aussi par l'intermédiaire de l'enveloppe sonore de la musique rock, redoublée par les tatouages qui représentaient les différents groupes. Icônes qui renvoyaient au rite initiatique de l'appartenance à une identité groupale, mais aussi et simultanément à la tentative d'élaborer sa bisexualité psychique et les liens à contenu homosexuel si fréquents à l'adolescence. A la lutte contre sa dépression primaire toujours en filigrane, venait s'ajouter le deuil dû à la séparation d'avec ses amis.

Face aux contours flous de la négativité de l'ombre de l'objet perdu, Nicolas préférait la netteté positive de l'image des tatouages s'inscrivant sur la superficie de son corps. Dans l'entre-deux, entre un intérieur perforé qui laissait échapper l'objet interne et un extérieur qui l'aspirait vers le vide. La marque indélébile du tatouage comme la certitude du non changement face aux transformations de son corps qui s'opéraient indépendamment de lui, point d'ancrage d'une certaine atemporalité. " Avoir comme

---

<sup>147</sup> Castoriadis-Aulagnier, P. La violence de l'Interpretation, du pictogramme à l'énoncé. P.U.F., Paris, 1975.

<sup>148</sup> Anzieu, D. " Le Moi-Peau", Paris, Dunod, 1985

----- " Les enveloppes psychiques, Paris, Dunod, 1987

incrusté dans le corps un temps immobile” Pelento, M.L (1998)<sup>149</sup>, qui ne soit pas soumis aux avatars de son désir inconscient ni aux incertitudes du désir de l’autre et du monde externe insaisissable.

La peau échoue partiellement dans sa condition de miroir qui permet de reconnaître et mesurer le dehors, de l’investir suffisamment et se voir investissant par la même occasion sa propre image. Elle offre néanmoins une superficie d’inscription de la production inconsciente du sujet. Au chaos de l’irreprésentable de ses propres transformations corporelles, le tatouage propose à l’adolescent une trace sinon représentable, du moins représentée et organisatrice de sens.

L’adolescent au fond, se fait-il tatouer pour se sentir regardé ou pour réfracter le regard d’autrui ? La question n’est pas superflue et la réponse moins évidente que celle qui paraît à première vue. Un rapide passage par la mythologie me permettra de préciser ce que je veux dire.

Persée (Grimal, 1976)<sup>175</sup>, afin d’éviter les avances du tyran Polydectes sur sa mère Danaé, s’engage à lui apporter la tête de la Méduse. Celle-ci -je me permets de le rappeler- est l’une des trois Gorgones, sa tête est entourée de serpents, elle a des mains de bronze et des ailes d’or qui lui permettent de voler. Sa nature monstrueuse provoque l’horreur et l’épouvante par son regard si pénétrant que quiconque la voit est changé en pierre. Persée réussira à trancher la tête de Méduse grâce à son astuce, son courage et l’aide d’Hermès et d’Athéna, qui lui firent cadeau de sandales ailées, d’une épée et d’un bouclier. Pour éviter de la regarder, Persée se servit de son bouclier poli comme d’un miroir. Il reflète le regard de Méduse qui ainsi se pétrifie. En évitant le regard paralysant de Méduse il réussit à la décapiter.

Pour F.Pasche (1971)<sup>150</sup> l’appareil psychique devrait pouvoir bénéficier d’une forme de bouclier à l’instar de celui de Persée. Ce bouclier psychique aurait deux fonctions principales : a) enveloppe protectrice qui permet de résister aux forces extérieures et en

---

<sup>149</sup> Pelento, M.L. “Los tatuajes como marcas”, en Rev. de Psicoanálisis, LVI, 2, Buenos Aires, 1998

<sup>175</sup> Grimal, P.(1976). Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine. P.U.F., Paris, 1976.

<sup>150</sup> Pasche, F. “ Le bouclier de Persée ou psychose et réalité”, RFP, TomeXXXV, 5-6, PUF, Paris, 1971.

<sup>177</sup> Freud, S.( 1922) La tête de Méduse, dans Résultats, idées, problèmes, PUF, Paris(1985)

particulier d'endiguer l'aspect redoutable de la mère (Méduse) et par conséquent de rester un et de s'autonomiser. b) miroir qui permet de reconnaître et d'évaluer le dehors mais aussi de l'investir suffisamment, ce qui épargne le paroxysme d'angoisse que déclenche l'affrontement mutuel des pulsions de vie et de mort en présence du vide objectal.

Pour Freud, c'est bien connu, l'horreur que provoque la Méduse rend équivalents décapiter et châtrer : "l'effroi devant la Méduse est donc effroi de la castration, rattaché à quelque chose qu'on voit"<sup>177</sup>(p. 49). Et Freud attribue ce quelque chose à l'effet sur l'enfant de la constatation de la différence de sexes. Il remarque dans le même texte, que les serpents sur la tête, si effroyables qu'ils soient en eux-mêmes, servent pourtant en fait à atténuer l'horreur, car la multiplicité des symboles phalliques mitigent la crainte de la castration.

Revenant à Nicolas, il m'a semblé que le tatouage du serpent, substitut du phallus, venait à signifier pour lui la même chose que soulignait Freud dans son article: je n'ai pas de craintes, je te défie, j'ai le phallus. C'est à dire que le tatouage, fait pour être vu, prendrait une valeur fétichique de déni de la castration, comme un voile qui lui permettrait de se dire: -lorsque vous regardez le tatouage, vous ne percevez pas le reste de mon corps-. On retrouve l'aspect protecteur dont parle F.Pasche. Attirer le regard des autres sur le tatouage pour le détourner du reste de son corps, voilà l'une des fonctions du tatouage chez l'adolescent Comme si la différence de sexes était trop angoissante pour être vue de face, ayant besoin de passer par un regard oblique, répondant aussi bien à l'interdit de regarder en arrière (Orphée) qu'à l'interdit de regarder en face (Méduse).

Platon ne différenciait pas la beauté de l'horreur. Le tatouage horrifie et fascine. Par l'intermédiaire du tatouage du serpent Nicolas essayait de vaincre la terreur de la castration à travers l'image phallique de la terreur. Ce n'était plus lui qui s'angoissait : comme un dard, l'angoisse était projetée sur celui qui regarderait soigneusement son tatouage, saisissement par l'image, manœuvre de diversion pour ne pas montrer le reste du corps. Comme le bouclier de Persée son tatouage reflétait le regard d'un autre qui

pourrait lui rappeler la différence de sexes, se sentant ainsi protégé de sa crainte de rester pétrifié par sa propre angoisse de castration projetée. Le tatouage acquiert ainsi une valeur défensive d'un système de refoulement chancelant. Pour Nicolas, il fonctionnait comme une tentative d'élaboration à mi-chemin entre la représentation symbolique du manque et le déni de la castration, ayant acquis, même si cela pouvait être provisoire, une valeur fétichique qui cherchait à dévier le regard de l'autre, mais aussi le sien. La valeur métapsychologique correspondrait à ce que D.Anzieu propose comme signifiant formel (non linguistique)<sup>151</sup>, qui s'apparente aux pictogrammes décrits par P.Aulagnier. Les signifiants formels -dit Anzieu, 1987- viendraient à la place du vide, et plus loin il ajoute, qu'ils ne sont pas refoulables. Ils représentent une forme de lutte pour la survie psychique.

Le tatouage pour Nicolas était une tentative pour border le vide représentationnel vers lequel il craignait d'être aspiré et pour protéger son moi corporel d'y tomber par la même occasion, renforçant son système de refoulement vacillant.

L'adolescence a une potentialité traumatique, dans la mesure où le jeune risque d'être débordé à tout moment par les limites de sa capacité d'élaboration symbolique. Dans ce sens l'adolescent est sollicité par un travail psychique supplémentaire afin de réorganiser sa cartographie pulsionnelle, intégrer les métamorphoses de son corps passivé face à un corps qu'il ne maîtrise pas ou mal, contenir ces changements qui opèrent malgré lui et redonner sens aux remaniements de sa subjectivité. Interpellé par le remaniement de son complexe d'Œdipe, mais aussi par le processus d'individuation-séparation et la confrontation à l'espace sans limite du hors enveloppe familiale.

Parfois les représentations intrapsychiques font défaut pour préfigurer ce changement, et le tatouage est une tentative d'offrir sur la superficie du corps un point d'ancrage à un représentant-affect errant des pulsions qui le déchirent parce que pas encore lié. Sceau et bouclier, marque et défense, le tatouage accomplit une fonction métapsychologique qui vient à la rescousse d'une subjectivité assaillie par ses propres

---

<sup>151</sup> Anzieu, D. "Les signifiants formels et le Moi-Peau" en Les enveloppes Psychiques, Dunod, Paris, 1987.

changements, scénario d'une tentative de mise en scène mais aussi de mise en sens d'un affect indicible ». (Fin d'autocitation)

#### 4.2) La trace psychique : trame métapsychologique, entre se remémorer et oublier

Parfois la subjectivité ne peut s'acquérir que par un travail de remémoration, une quête de la trace psychique inconsciente. Cette démarche, est classique dans la démarche psychanalytique traditionnelle, mais à mon avis, devrait être non dépourvue simultanément d'une forme d'oubli, différente du refoulement. Dans ce sens j'ai écrit et publié en espagnol et en portugais du Brésil, un texte sur la nécessité tant de se remémorer comme d'oublier. En voici quelques extraits dudit texte : « Commémorer, remémorer, oublier ». (Tesone, 2002)<sup>152</sup>

« La mémoire est l'avenir du passé »

Paul Valéry

“On ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve”

Héraclite

“ On ne peut entrer deux fois dans le même lac”

Milosz

#### Commémorer

« Nous ferons un parcours sur la valeur traditionnel de remémorer dans le champ de la psychanalyse en introduisant un aspect peut repris comme c'est la valeur qui acquière une certaine forme d'oubli, non pas celle au service du refoulement ou du clivage, mais celle nécessaire pour stimuler la puissance créative du souvenir.

Pour les grecques, commémorer était une subtile alchimie entre remémorer et oublier.

L'importance qu'une civilisation accorde à la mémoire-affirme Michelle Simondon, (1984)<sup>180</sup>

“se mesure à la place qu'occupe celle-ci dans les institutions et dans les pratiques de la commémoration individuelle o collective. La conservation du passé a été fait, en Grèce, par

---

<sup>152</sup> Tesone, J-E (2002) “Commemorar, Rememorar, Olvidar”, Revista de la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tomo LIX, N° 2, Buenos Aires, Abril-Junio 2002

l'usage des inscriptions et des archives" (p 94). Mais au début les archives -souligne cet auteur- n'étaient pas écriture, ils étaient confiés à la mémoire orale dont certains magistrats ou fonctionnaires appelés "mnemons", étaient les dépositaires. La langue grecque dispose de plusieurs termes pour désigner le monument, l'édifice du souvenir : *mnemata*, *mnemeia*, *mnemosuna*. Ces termes qualifiaient le souvenir sans se limiter à la matérialité de l'édifice. Le souvenir se matérialise en un objet ou en un acte, que ce soient des pierres du tombeau, couronnes de victoire, hymnes, fêtes rituelles. L'originalité de la commémoration grecque- affirme Simondon- est d'avoir, en quelque sorte, dématérialisé le monument.

Le mémorial ne s'identifie pas avec le monument et ne se limite pas à celui-ci. Il est

---

Tesone, J-E (2009) *Revista de la Sociedad Psicoanalítica de Porto Alegre, Brasil*, Vol XVI, N° 1, Abril 2009

<sup>180</sup> Simondon, M. (1984) « La mémoire chez les anciens Grecs », in *Corps Écrit*, PUF, 11, La mémoire, Paris, p.98-101.

classique de confronter la fragilité du monument par rapport à l'éternité du poème. La Grèce ancienne, remarque Simondon-a célébré Mnemosyne par ses poètes: Hésiode, Pindare, Euripide et aussi par des œuvres d'art. Les grecques ont fait de la mémoire une obligation, un devoir moral. Mais à la fonction de révélation et d'immortalisation, les grecques accordent un autre pouvoir à Mnemosyne, celui de transformer la mémoire en pouvoir d'oubli. Bien entendu pas n'importe quel oubli. La forme d'oubli qui préconise la Déesse de la mémoire, est bénéfique et créatrice. Voir même nécessaire au fonctionnement de la mémoire. Comme écrit D. Maronitis<sup>153</sup> (cité par Simondon, 1984)" ici l'oubli n'est plus l'ennemi de la mémoire poétique, mais d'une certaine façon son prologue et son épilogue. Le fonctionnement de la mémoire poétique commence lorsque conteur et auditeurs ont oublié leurs tourments présents et personnels et ouvrent leur esprit à un passé plus signifiant et plus collectif" (p.98). Si le récit commence par l'oubli, son charme provoque à son tour l'oubli. L'aspect créateur de la mémoire, sa force d'avenir, constitue le plus constant et original dans la tradition grecque. Mais paradoxalement, soutien Simondon, "la mémoire, pour se maintenir active et vivante, doit se charger le moins de mémoire morte" (p.101). La commémoration n'est pas la célébration du temps immobile des statues, mais celle d'un temps en continue résignification et mouvement qui souligne le passé et annonce l'avenir.

---

<sup>153</sup> Maronitis, D. (1982) *Vima*, Athènes, septembre, 1982.



Dans un sens, on pourrait dire que la psychanalyse est née en rapport avec la mémoire et l'oubli, ou plus précisément de l'exigence qui s'impose à l'appareil psychique de tenir éloignés de la conscience des pensées, images, sensations ou affects vécus comme intolérables pour le moi du sujet, en contradiction avec les valeurs du sur-moi. Freud au cours de son séjour à la Salpêtrière observe que Charcot, pour la première fois dans l'histoire de la médecine, crée ou supprime des symptômes corporels moyennant un procédé purement verbal: l'hypnose. Pendant celui-ci, revenaient des souvenirs apparemment oubliés, contemporains de l'apparition du symptôme.

Il est connu, pour revenir sur le passé, que l'hypnose a été abandonnée pour l'association appelé « libre ». Dans « Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques » (Breuer et Freud, 1893)<sup>154</sup> qui écrit avec son maître et associé, postulent l'origine traumatique des symptômes : « Le traumatisme psychique et, par suite, son souvenir agissent à la manière d'un corps étranger qui, longtemps encore après son irruption, continue à jouer un rôle actif, ensuite son souvenir agissent comme un corps étranger qui maintient le symptôme actif ». La thérapie consistait à remémorer la scène qui avait déclenché l'apparition du symptôme et à éveiller l'affect lié à ce dernier. Celui-ci était considéré comme un substitut pour maintenir éloignée de la conscience les désirs qui rentrent en conflit avec les croyances ou valeurs de la personne. Mais ils sont oubliés en apparence. Le symptôme témoigne du conflit entre le désir d'oublier et le retour en force du souvenir et son affect concomitant. Freud et Breuer parlaient initialement de double conscience, pour souligner qu'il existait un autre topos, une autre scène où se situaient ces phénomènes psychiques qu'il fallait tenir éloignés de la conscience. L'hystérique- affirme Freud-(p.5) c'est surtout de réminiscences qu'il souffre. Ou plutôt je me permets d'ajouter, du manque de réminiscences. Le sujet ne guéri pas sinon dans la mesure où il réussit à ramener le souvenir et abrégier l'affect associé dans la relation transférentielle. Ce sera la censure qui empêche ou pose un obstacle au retour du souvenir refoulé. Le sujet restera ainsi scindé pour toujours entre sa conscience et son inconscient. Plus tard, en Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique (1914, p.15)<sup>155</sup> Freud affirme que « la théorie du refoulement est la pierre d'angle sur quoi repose tout l'édifice de la psychanalyse ».

---

<sup>154</sup> Freud, S. (1893) El mecanismo psíquico de los fenómenos histéricos, A.E., Vol 2, Buenos Aires, p.4

<sup>155</sup> Freud, S. (1914a) Contribución a la historia del movimiento psicoanalítico, A.E., Vol 14, Buenos Aires

Lorsqu'il annonce dans une lettre à Fliess qu'il abandonne sa théorie sure « ma neurotica » (1897, p. 190)<sup>156</sup>, il redéfinit le traumatique et affirme « qu'il n'existe dans l'inconscient aucun indice de réalité de telle sorte qu'il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité et la fiction investie d'affect » (p. 191). C'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire que le vécu traumatique soit lié à un événement externe, la réalité interne du sujet, ses propres désirs peuvent avoir un impact traumatogène. La sexualité occupant toujours tout au long de sa théorisation, l'un des pôles du conflit.

Dans ce sens on peut dire que l'expérience psychanalytique éveille à son tour l'expérience traumatogène originaire. Répété dans une relation transférentielle suffisamment contenant, offrira au sujet la possibilité de passer d'une mémoire compulsive à une mémoire représentative. Le refoulement, la mémoire et l'oubli constituent une trame indissolublement liée aux vicissitudes de l'organisation symbolique de la pensée et de son socle sexuel.

Dans la mesure où notre organisation libidinale oriente le cours de notre pensée, nous pouvons dire que nous pensons et mémorisons en fonction de notre propre pulsionnalité.

Dans son bref article « De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique » (1914) Freud<sup>157</sup> attire l'attention sur la conviction qui peuvent avoir certains patients d'avoir déjà raconté un événement par lui mémoré. Ces phénomènes de paramnésies comprennent le déjà vu, le déjà entendu, le déjà éprouvé, le déjà senti, le déjà raconté. Tous peuvent avoir une origine inconsciente qui n'a pas eu lieu tel quel. Par exemple, avoir eu des désirs de mort à l'égard de quelqu'un de proche, désirs qui ne seraient jamais rendus conscients jusqu'au moment où ils deviennent conscients et le sujet croit avoir déjà parlé préalablement. Aussi peut apparaître comme un souvenir écran qui cache le premier. Dans ce texte Freud met comme exemple le suivant récit d'un patient :

« J'avais alors 5 ans. Je jouais, un jour, dans le jardin à côté de ma bonne et j'étais en train de tailler avec mon canif l'écorce d'un de ces noyers qui apparaissent aussi dans mon rêve (5), quand je remarquai soudain, avec une indicible terreur, que je m'étais coupé le petit doigt (le

---

<sup>156</sup> Freud, S. (1897) Carta N° 69 a Fliess del 21-09-1897, A.E, Vol 1, pag. 301, Buenos Aires

<sup>157</sup> Freud, S. (1913) De la Fausse Reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique, Trad. Française in La Technique Psychanalytique, PUF, Paris, (1953)

droit ou le gauche ?) de telle sorte qu'il ne tenait plus que par la peau. Je ne ressentais aucune douleur, mais seulement une grande frayeur. Je n'osai rien dire à ma bonne qui se trouvait à quelques pas de moi, mais je m'affalai sur le banc le plus proche et restai là, incapable de jeter un autre coup d'œil sur mon doigt.

Enfin, ayant retrouvé mon calme, je regardai ce doigt et vis qu'il était absolument intact. »

Le patient admit vite qu'il ne pouvait pas m'avoir déjà raconté l'histoire de cette vision ou de cette hallucination. En effet, je n'aurais pu laisser passer, sans la commenter, pareille preuve d'une peur de la castration ressentie à 5 ans. Lui qui s'était jusqu'alors montré très sceptique touchant ce complexe en reconnut dès lors l'existence mais me demanda : « Pourquoi donc étais-je persuadé de vous avoir déjà raconté cette histoire ? Nous nous rappelâmes alors tous les deux qu'à diverses reprises et sans pouvoir en tirer profit pour l'analyse, il m'avait apporté le banal souvenir suivant : « Un jour, mon oncle, [p. 77] partant en voyage, demanda à ma sœur et à moi ce que nous désirions qu'il nous rapportât. Ma sœur demanda un livre et moi un couteau de poche. » Nous comprîmes alors que cet incident dont le souvenir avait été si fréquemment évoqué depuis des mois n'était en réalité qu'un souvenir-écran dissimulant un souvenir refoulé ; le patient avait ainsi essayé sans y réussir, la résistance l'en empêchant, de me raconter la perte imaginaire de son petit doigt — évident équivalent de son pénis. Le couteau, que lui donna réellement son oncle, était, il s'en souvenait avec certitude, le même que celui de l'épisode si longtemps passé sous silence.

Il me semble inutile de commenter ce petit fait relativement à la lumière qu'il jette sur le phénomène de la fausse reconnaissance. En ce qui concerne la vision du patient, je ferai observer que, dans le cas du complexe de castration en particulier, ces sortes d'erreurs hallucinatoires ne sont pas rares et qu'elles peuvent également être utilisées pour modifier de déplaisantes perceptions." (p.76-77). On a tous reconnu que ce faux souvenir appartenait au patient de Freud connu comme L'homme aux loups. Se remémorer n'est pas une activité simple mais complexe. Non seulement les souvenirs peuvent être plus ou moins précis ; même les plus précis et intenses peuvent être au service de la résistance sous la forme de souvenirs écrans. Il s'agit de toute la différence entre la mémoire de photographies ou des ordinateurs, ces machines barbares qui ne sont capables que d'une mémoire reproductive ; et les souvenirs humains dont la mémoire est toujours représentative, créative et évidemment subjective, dans la mesure ou inclus la logique du fantasme propre à chacun. Avec une petite remarque qui

concerne la photographie : comme le souligne Barthes<sup>158</sup> (1980, p. 148), il faudrait néanmoins inclure le regard du photographe qui fait toujours un découpage de la réalité que lui appartient. Traditionnellement il y a eu des discussions sur l'opposition entre la perception et la mémoire. Ce que l'on perçoit : ¿Est-il copie exacte de la chose, de l'objet qui existe dans le monde ? ¿ Ce que l'on remémore est –elle copie exacte de ce que l'on perçoit ? De même que pour Magritte l'image d'une pipe n'est pas la pipe, idée immortalisée avec sa fameuse peinture d'une pipe et la phrase en bas du tableau : « ceci n'est pas une pipe », affirmation qui laissa perplexe à plus d'un. Pour la psychanalyse la mémoire n'est pas la copie exacte de ce que l'on perçoit. La mémoire de la chose n'est pas la chose. Sitôt après de percevoir une chose, une situation, une personne, sa perception rentre en relation avec un réseau des souvenirs de perceptions affectivement associés qui fera que cette perception initiale, soit tamisée par l'affect, l'histoire, la langue, le désir et l'organisation libidinale de chacun.

Dans la lettre 52 à Fliess, Freud (1896, p.153)<sup>159</sup>

[...] « notre mécanisme psychique s'est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnémoniques se trouvent de temps en temps remaniés suivant les circonstances nouvelles. Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois et qu'elle se compose de diverses sortes de  
« signes » »

Et ensuite ajoute : « Tout nouvel enregistrement gêne l'enregistrement précédent et fait dériver sur lui-même le processus d'excitation » (p.155). C'est-à-dire que la mémoire n'est immuable ni statique. Elle est dynamique et assujettie à des réinterprétations et réécritures successives. La phrase de Valéry, cité en exergue est de ce point de vue strictement psychanalytique : « La mémoire est l'avenir du passé ». La mémoire acquière différents reliefs et sens au fur et à mesure des retranscriptions ultérieures. Ce

---

<sup>158</sup> Barthes, R. (1980) «La chambre Claire. Notes sur la photographie », Ed. du Seuil, 1980, Paris.

<sup>159</sup> Freud, S. (1896) Carta N° 52 a Fliess del 6-12-1896, A.E, Vol 1, pag. 274.

qui caractérise le psychisme humain est la primauté de l'après-coup, c'est-à-dire la résignification que chaque scène acquiert avec postériorité, au fur et à mesure que le souvenir s'associe à un complexe système de significations et métaphores susceptibles de changer au cours du processus psychanalytique. La pensée, propose J-C Rolland (2006), apparaît moins comme une production psychique, défini par un contenu positif, que comme un mouvement de l'appareil de l'âme. Comme un séisme, décompose une certaine organisation des représentations pour les recomposer autrement ou à un autre niveau.

Pour la psychanalyse la mémoire n'est pas une entéléchie. Lorsque l'on parle de psychisme humain, on parle de remémorer et non pas de mémoire, dans la mesure où remémorer n'est pas le simple fait de ramener du passé un événement quelconque, comme on sollicite la mémoire d'un ordinateur. Dans l'acte de se remémorer nous recréons constamment le fait remémoré, au cours d'une recréation qui se modifie au fur et à mesure que le sujet tisse un nouveau réseau symbolique

Cette conception s'éloigne de la neurologie classique qui considérait la mémoire comme essentiellement reconstructive. Mais non pas de la neurologie contemporaine. Damasio (1994) dans son livre « L'erreur de Descartes »<sup>160</sup>, affirme que les images ne se stockent pas comme faxes de choses, événements, paroles ou phrases. Le cerveau n'archive pas photographies polaroid. L'auteur, neurologue renommé, manifeste qu'il existe une évidence directe que lorsque on se souvient d'un objet précis, comme un visage, une scène, on ne réussit pas une reproduction exacte de l'original, sinon plutôt une interprétation, une version nouvelle, reconstruite. De telle manière qu'au fur et à mesure que le temps passe, les versions évoluent.

Ce regard moderne des neurosciences en rien s'éloigne de la psychanalyse. Dans ce sens on peut remarquer que Freud s'est beaucoup anticipé aux découvertes des neurosciences et fut pionnier dans ce champ de la connaissance.

En Remémoration, répétition, perlaboration (1914)<sup>161</sup>, Freud résume ce qu'il propose comme l'essence de la technique psychanalytique. Dans ce texte il modifie en partie la

---

<sup>160</sup> Damasio, A (1994) "El error de Descartes, la razón de las emociones" Trad. castellano . Ed. Andrés Bello, Santiago de Chile, 1996.

<sup>161</sup> Freud, S (1914) Remémoration, répétition, perlaboration, in La Technique psychanalytique, PUF, Paris, 1953.

manière simple de remémorer qui avait décrit au début de ces théorisations, conservant néanmoins comme présumé de base le besoin de remémorer. Il décrit une autre manière de remémorer, qui est la répétition. Freud souligne que : « L'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais qu'il agit. Il ne le reproduit pas sous forme de souvenir mais sous forme d'acte, il le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète ». C'est l'actualisation du transfert qui permet révéler le mécanisme psychique. Cette répétition dans le transfert, dans le meilleur des cas, pourra être reprise dans la cadre de la séance permettant ainsi que le sujet s'achemine vers le sentier des souvenirs, lui permettant de vaincre les résistances moyennant une perlaboration. C'est-à-dire que la répétition est une autre manière du psychisme de remémorer. Le transfert permet une réactualisation des vécus affectifs primaires et par conséquent une autre forme de remémorer. Plus problématique est la répétition en dehors du contexte de la séance. A partir des années vingt, avec l'introduction de la pulsion de mort, Freud reprend l'idée de répétition et sous la dénomination de compulsion à la répétition le met sous la domination de la pulsion de mort. La mémoire qui s'exprime par l'intermédiaire de la compulsion à la répétition n'est pas une mémoire liée à la représentation symbolique. C'est une mémoire de qualité inférieure dans la mesure où garde l'aveuglement du sujet. » (P. 107)

Dans « Note sur le « Bloc-notes magique »<sup>162</sup> (1925) Freud compare le fonctionnement de l'appareil psychique avec ce dispositif, ce que lui permet de se répondre à la question suivante : ¿Comment concilier l'immobilité de la trace et l'oubli et la possibilité de non saturation? Le bloc-notes magique : « ne fournit-il pas seulement une surface réceptrice toujours réutilisable comme le tableau d'ardoise mais aussi des traces durables de l'inscription comme un bloc-notes ordinaire ; il résout le problème que pose l'union des deux fonctions, en les répartissant entre deux parties constitutives- ou systèmes- distinctes mais reliées l'une à l'autre. Mais c'est là très exactement la façon dont notre appareil psychique accompli sa fonction perceptive. La couche réceptrice de stimulus- le système Pc-Cs- ne forme pas des traces durables ; ce qui fonde les souvenirs se produit dans d'autres systèmes avoisinants » (p.122).

---

<sup>162</sup> Freud, S. (1925) « Note sur le « Bloc-notes magique », in Résultats, idées, problèmes, PUF, Paris, 1987

Dans l'un de ses derniers travaux, *Constructions dans l'analyse*, (1937)<sup>163</sup>, Freud nous rappelle que le travail analytique consiste en : « Se souvenir de certaines expériences et des motions affectives suscitées par elles, les unes et les autres se trouvant oubliées à présent. Nous savons que ses symptômes et ses inhibitions actuels sont les suites de tels refoulements, donc les substituts de ce qui a été ainsi oublié. » (p.270)

Bien qu'il soit clair que le travail de l'analysant consiste à « être amené à se remémorer quelque chose qu'il a vécu et refoulé » (p. 270), Freud se demande en quoi consiste le travail de l'analyste, dans la mesure où, depuis sa place, il ne peut pas remémorer quelque chose qui concerne le monde intérieur de l'analysant. Sa tâche consiste, remarque Freud, à qu'il : « d'après les indices échappés à l'oubli...construise ce qui a été oublié ». Ou si l'on préfère dit plus tard à reconstruire. Dans ce sens présente une ressemblance profonde « avec le travail de l'archéologue qui déterre une demeure détruite et ensevelie, ou un monument du passé ». (p.271)

Ressemble aussi, je pense, à la tâche de l'architecte ou du peintre que restaure une œuvre d'art. Il s'agit de lui donner la splendeur initiale, respectant le style de l'artiste. Le contraire a été fait au Vatican lors de la restauration de la Chapelle Sixtine, ce qui se connaît en italien comme il « braghetone ». Au lieu de respecter l'esprit et le sens que Michel Ange avait donné à ses fresques, les restaurateurs, par indication des autorités ecclésiastiques, ont dû garder les voiles qui cachaient les génitales. Censure que l'église a imposée déviant l'intention originale du peintre. Le travail de l'analyste, bien différent, consiste à respecter le monde intérieur du sujet lors de la reconstruction du souvenir, sans censure ni déni. La différence principale entre la psychanalyse et l'archéologie dit Freud, est que pour l'archéologue « la reconstruction est le but et la fin de son effort, tandis que pour l'analyste la construction n'est qu'un travail préliminaire » (p. 272). Ceci étant la construction est toujours une hypothèse à confirmer par la suite, selon la valeur mutative qu'elle puisse avoir sur le sujet. Chaque construction reste en attente d'être examiné, confirmé o mise à l'écart. Freud ajoute dans le même article que parfois on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle du refoulé et dans ce sens « du point de vue thérapeutique, a le même effet qu'un souvenir retrouvé » (p.278). La construction ne ramène pas des souvenirs comme un filet capture

---

<sup>163</sup> Freud, S. (1937) “ *Constructions dans l'analyse*”, in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, Paris, 1987

des poissons. Elle ne cherche pas nécessairement une vérité historique, mais plutôt qu'elle obtienne un effet dynamique du psychisme du sujet. Il me semble que plus qu'une vérité univoque, on cherche que la construction soit vraisemblable et puisse avoir un effet mutatif sur le sujet. Et Freud propose même que le terme construction remplace celui d'interprétation.

La manière de se souvenir est différente selon la structure psychique du sujet : on ne se rappelle pas de la même façon depuis une hystérie, depuis une névrose obsessionnelle, une perversion, une mélancolie ou depuis une psychose délirante ou hallucinatoire. C'est-à-dire que la chaîne signifiante du sujet détermine sa modalité de remémoration. Le sujet n'a pas une histoire qu'un observateur externe pourrait démêler et décrire ; il est son histoire, artisan de son histoire en fonction de son travail de remémoration où présent et passé se recréent en interaction réciproque. Il n'existe pas une mémoire sereine. Elle est toujours soumise à la pression du ça et à l'influence du sur-moi qui orientant le cours de la remémoration. Il est convenable de faire le deuil d'une remémoration exacte en bénéfice d'une reconstruction créative.

Par ailleurs, comme le remarque Pontalis dans l'entretien fait par Pierre Nora (1977)<sup>164</sup> : « il n'y a pas une seule mémoire, même pour l'individu. Il y a une mémoire narrative, une mémoire fantasmatique, il y a une mémoire du corps, une mémoire de ce qui a été trop fortement ressenti pour être suffisamment élaboré et une mémoire de ce qui n'a pas été assez vécu pour se laisser oublier...il y a une quantité de mémoires qui opèrent à tout instant en chacun de nous ». (P. 231).

Mais de toutes ces mémoires le plus important est la resignification après-coup qui modifie constamment, à partir du présent, la mise en perspective du passé. Micheline Enriquez (1987)<sup>165</sup> dit que chez tout être humain qui aspire à se penser comme singulier il existe une instance subjective qui le pousse vers la remémoration. La psychanalyse est une œuvre des paroles qui acquièrent une efficacité symbolique à travers le travail de la mémoire sur la mémoire. Mais il convient de différencier ce que Enriquez appelle la mémoire immémorielle et inoubliable de la mémoire mémorable et oublieuse. La première est une mémoire qui ne se situe pas dans le champ du mémorable. Bien qu'elle

<sup>164</sup> Nora, P.(1997) « Mémoires de l'historien, mémoire de l'histoire », NRP, vol. 15, Paris, 1977, pg.221-234.

<sup>165</sup> Enriquez, M. (1987) «L'enveloppe de mémoire et ses trous » in Les enveloppes psychiques , Dunod, Paris.



résiste à l'usage du temps, est constituée par un ensemble varié d'impressions très précoces. Cette mémoire n'est pas pensable en termes du passé. Tout en appartenant au passé, demeure en partie ou totalement inconnaissable. Seulement quelques indices nous permettent de déduire son existence. Cette mémoire serait d'emblée inconsciente. Elle ne serait pas reappropriable en première personne sinon par l'intermédiaire de ce que M. Enriquez appelle : «l'imaginaire déductif de la situation analytique, qui permet d'arriver à une construction analytique, grâce à l'efficacité de son potentiel figuratif » (p.87). La mémoire mémorable et oublieuse correspond à l'amnésie qui se produit comme conséquence d'un conflit psychique, suite au refoulement secondaire. Par définition elle n'est pas fidèle, toujours en transformation, s'écrit et réinscrit dans la temporalité, parfois filtré par un souvenir écran.

Il me semble que toute construction analytique suppose une déconstruction préalable. Une chose est la mémoire et une autre remémorer. Ce n'est pas la mémoire immuable de l'hypercalculie de l'enfant psychotique qui a une efficacité symbolique. Pour remémorer et resignifier le passé il faut être prêt à oublier et remémorer simultanément, pour être en mesure de construire une nouvelle trame symbolique qui permette dénouer le symptôme.

A Mnémosyne (Déesse de la mémoire) les grecques opposaient la puissance funeste de Léthé, c'est-à-dire la mort, qui représentait l'oubli. Du point de vue psychanalytique on sait que l'une ne peut pas intervenir sans l'autre. Des phénomènes de liaisons et déliaisons sont constamment à l'œuvre dans la vie psychique. Eros a besoin de la pulsion de mort, ou autrement dit de la déliaison, pour introduire des changements. Pour être en mesure de créer des nouvelles liaisons psychiques (ce qui caractérise la pulsion de vie ou Eros), l'appareil psychique doit être prêt à délier (ce qui caractérise la pulsion de mort) les liaisons coagulées et responsables des glissements vers de sables mouvants qui engluent la vie psychique.

Bien entendu, la mémoire n'est pas indépendante du refoulement. Comme le souligne Gantheret (1977)<sup>166</sup>, la mémoire, dans l'œuvre de Freud, participe de l'opération même du refoulement. Dans le cas hypothétique ou cela n'aurait pas lieu, la vie psychique n'est pas compatible.

---

<sup>166</sup> Gantheret, F. (1977) « Trois mémoires » NRP, vol 15, Paris, 1977, pg 81-92

Le renommé conte philosophique de Borges, « Funes le mémorieux » (1944)<sup>167</sup> est exemplaire à cet égard. La fiction borgienne consiste en imaginer qu'après être tombé du cheval, Ireneo Funes avait perdu connaissance ; « quand il était revenu à lui, le présent ainsi que les souvenirs les plus anciens et les plus banaux étaient devenus intolérables à force de richesse et de netteté. Il s'aperçut peu après qu'il était infirme. Le fait l'intéressa à peine. Il estima (sentit) que l'immobilité n'était qu'un prix minime. Sa perception et sa mémoire étaient maintenant infaillibles ». Cette hypermnésie n'était pas sans complications pour sa vie quotidienne. Deux ou trois fois avait essayé de reconstruire un jour entier ; il n'avait jamais douté, mais chaque reconstruction lui avait demandé un jour entier. Jusqu'au jour de son accident il avait été comme tous les hommes : un aveugle, un sourd, distrait, quelqu'un qui oubliait ». (p.488)

Borges raconte que : « Locke, au XVII<sup>e</sup> siècle postula (et réprouva) une langue impossible dans laquelle chaque chose individuelle, chaque pierre, chaque oiseau et chaque branche eût un nom propre ; Funes projeta une fois une langue analogue mais il la rejeta parce qu'elle lui semblait trop générale, trop ambiguë. En effet, non seulement Funes se rappelait chaque feuille de chaque arbre de chaque bois, mais chacune des fois qu'il l'avait vue ou imaginé ». Non seulement il n'arrivait pas à comprendre que le symbole générique chien comprenait autant d'individus différents, en taille et en forme, il était gêné que le chien de 15 :14 (vue de profil), ait le même nom que le chien de 14 :15 (vue de front). Son propre visage au miroir, ses mains propres les surprenaient à chaque fois. « Il était le spectateur solitaire et lucide d'un monde multiforme, instantané et presque intolérablement précis ». (P. 489)

Nous savons tous que pour être capables de notre conscience d'identité il est nécessaire d'avoir un minimum de mémoire. En absence de celle-ci, quelqu'un pourrait se coucher s'appelant Pedro et se lever le lendemain étant Pablo. Le plus intéressant du conte de Borges consiste en attirer notre attention sur quelque chose que, me semble-t-il, nous sommes moins conscients, à savoir : pour garder le sentiment d'identité il est nécessaire de se souvenir mais aussi d'oublier. Dans le cas contraire il arriverait ce qui arriva à Funes que non seulement se surprenait à chaque

---

<sup>167</sup> Borges, J.L. (1944) "Funes el Memorioso", in *Ficciones, Obras Completas* (p1161), Emecé, Buenos Aires, 1974.

fois qu'il se regardait face au miroir, croyant qu'il était quelqu'un d'autre, mais surtout, il n'était même plus capable de penser. Penser, dit Borges dans ce conte: « c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes il n'y avait que des détails, presque immédiats ». (P. 490).

L'oubli constructif – à différence de la dénégation, le clivage ou la forclusion, permet une libre circulation de la représentation à l'intérieur du psychisme. Il s'agirait d'une forme d'oubli dans le sens grecque du terme : se libérer d'une mémoire morte, visqueuse, immuable, coagulé, qui empêche la création de nouveaux liens signifiants. La psychanalyse est un outil pour être en mesure de se réapproprier de son histoire grâce à l'actualisation qui émerge dans le transfert. Une mémoire qui échappe à la conscience, repose sur des bases transgénérationnelles et se nourrit des générations qui nous précèdent. Comme dit Michel Neyraut (1997)<sup>168</sup>, la psychanalyse se sert de la mémoire du passé pour créer un avenir qui ne soit que répétition.

L'appareil psychique fonctionne comme une conflictuelle alchimie entre remémorer et oublier. Mais toutes deux sont nécessaires pour garder le sentiment d'identité et la capacité de penser. Éternel balancement entre l'imagination de la mémoire et la capacité créative de l'oubli. Je me souviens et j'oublie, je construis-déconstruis-reconstruis, donc je suis ». (Fin d'autocitation)

### Bibliographie

Abuelas de Plaza de Mayo (1988) « El secuestro. Apropiación de niños y su restitución », équipe inter-disciplinaire, Eudeba, 1988, Buenos Aires.

Anzieu D. (1971), L'illusion groupale, in Nouvelle Revue de Psychanalyse 4, 73 – 208, PUF, Paris.

Anzieu D. (1975), Le groupe et l'inconscient, Dunod, Paris.

Anzieu, D. (1976), Les esquimaux et les songes, Revue Fr, de Psychanalyse 40, 59 – 64, PUF, Paris.

Anzieu D. (1980) Du code et du corps mystiques et de leurs paradoxes, NRP, 22, Gallimard, Paris, 1980.

Anzieu, D. (1987) “ Le Moi-Peau”, in “ Les enveloppes psychiques, Dunod, Paris, 1987

---

<sup>168</sup> Neyraut, M. (1997) « La mémoire inconsciente comme limite épistémologique », RFP, PUF, Paris, 1997. pg 125-136

- Anzieu, D. (1987) "Les signifiants formels et le Moi-Peau" in *Les enveloppes Psychiques*, Dunod, Paris, 1987
- Araji, S. et Finkelhor, D. (1986) « Abusers, a review of the research », in *A source book on child sexual abuse*, Beverly Hills, 1986, USA.
- Arnauld et Lancelot (1810), *Grammaire Générale et raisonnée*, Nouvelle édition, Republications Paulet, Paris, 1969.
- Balier C. (1993) *Viols et incestes. Auteurs et victimes*, in *Les troubles de la sexualité*, Monographies de la RFP, PUF, Paris.
- Balier C. (1996) "Inceste...fusion..." in *Psychanalyse des comportements sexuels violents*, Paris, PUF, 1996.
- Baranès J.J. (1995) *Double narcissique et clivage du moi, Le double*, Monographies de la RFP, PUF, 1995.
- Barthes R. (1971) *Sade, Fourier, Loyola*, Ed du Seuil, Paris.
- Barthes, R. (1980) "La chambre Claire. Notes sur la photographie", Ed. du Seuil, 1980, Paris.
- Bataille, G. (1957) *L'Erotisme*, Ed. Minuit, Paris.
- Bateson, G., Jackson D., Haley, H. (1956), *Toward a Theory of schizophrenia*, in *Behav. Science*, 1956, 1, 251 – 256, New Jersey.
- Benveniste, E. (1969) *Le vocabulaire des Institutions Indo-Européennes*, Ed. Minuit, Paris.
- Bianchedi, E.T.; Bianchedi, M.; Braun, J.; Pelento, M.L.; Puget, J. (1989) « Niños secuestrados en la Argentina: metodología de restitución a sus familias originales » in *Abuelas de Plaza de Mayo*, Eudeba, 1997.
- Bion, W.R. (1961), *Experiences in groups*, Tavistock Pub. London, Tr. Fr. *Recherches sur les petits groupes*, Paris, P.U.F., 1965, p.30
- Bleger J. (1967), *Simbiosis y ambigüedad*, Paidós, Buenos Aires.
- Bokanowski T. (1993) *Auto-érotisme et troubles de la sexualité*, in *Les troubles de la sexualité*, Monographies de la RFP, Paris, PUF.
- Borges, J.L. (1944) "Funes el Memorioso", in *Ficciones, Obras Completas* (p1161), Emecé, Buenos Aires, 1974.

- Borges, J.L. (1974) "El hacedor", en Obras Completas, Emecé Ed., Buenos Aires, 1974.
- Bowen, M.(1966), The use of family therapy in clinical practice, in Comprehensive psychiatry, 1966, 7, 345 – 374, Tr. espagnol in Tratamiento de la familia sous Dir.Haley J. Ed Toray, Barcelona, (1974).
- Buckey, W. (1967) Sociology and modern systems theory, Engelwood Cliffs ,New Jersey.
- Castoriadis-Aulagnier, P. (1971) « Le sens perdu » Topique 7-8, Paris.
- Castoriadis-Aulagnier, P. (1975) La violence de l'Interpretation, du pictogramme à l'énoncé. P.U.F., Paris.
- Cooper, D. (1972), Mort de la famille, Seuil, Paris.
- CONADEP (Commission Nationale sur la disparition de personnes), « Nunca Más», EUDEBA, Buenos Aires, 1984.
- Daigremont, A., Guitton, C., Rabeau, B. (1979) Des entretiens collectifs aux thérapies familiales, Ed. E.S.F., Paris.
- Damasio,A (1994) "El error de Descartes, la razón de las emociones" Trad. castellano . Ed. Andrés Bello, Santiago de Chile, 1996.
- Dante« De l'éloquence vulgaire » (circa 1315), Œuvres complètes, traduites et commentées par André Pézard, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1965.
- David C. (1992) La bisexualité psychique, Payot, Paris. Debanne, E. G.(1978) Derrida, J. (1996) « Le monolinguisme de l'autre », Ed.Galilée, Paris.
- Diderot, Jacques le Fataliste et son maître, cité par J. Starobinsky dans Chaque balle a son billet, RFP, 30, Paris, 1984.
- Enriquez, M. (1987) «L'enveloppe de mémoire et ses trous » in Les enveloppes psychiques, Dunod, Paris.
- Erikson, E.H. (1950), Childhood and society, New York, Norton, Tr. Fr. Enfance et société, Delachaux et Niestle, 1959.
- Ferenczi S. (1932) Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, in Œuvres Complètes, Paris, Payot, 1968.
- Flegenheimer, F. (1989) "The polyglot patient and the polyglot analyst", in Int. Rev. Psychoanal., 16, 377.
- Foucault, M. (1975) Surveiller et punir, Gallimard, Paris.

- Freud, S. (1891) Contribution à la conception des aphasies, PUF, Paris, (1983)
- Freud, S. Breuer, J. (1893) Le mécanisme psychique de phénomènes hystériques, in Études sur l'hystérie, PUF, Paris (1981).
- Freud, S. (1896) Lettre N° 52 a Fliess du 6-12-1896, p. 153, in La naissance de la psychanalyse, PUF, Paris, 1986.
- Freud, S. (1897) Lettre N° 69 a Fliess du 21-09-1897, p. 190, in La naissance de la psychanalyse, PUF, Paris, 1986.
- Freud, S. (1908), Les théories sexuelles infantiles, in La vie sexuelle, Tr. Fr. Berger D.,Laplanche J., Paris P.U.F., 1973.
- Freud, S. (1911), Totem et tabou, Tr. Fr. Jankelevitch S., Payot, Paris.
- Freud, S. (1922) “ La tête de Méduse”, in Résultats, idées, problèmes, II, PUF, Paris (1988)
- Freud, S. (1914b) “De la fausse reconnaissance (déjà raconté) au cours du traitement psychanalytique, in La technique psychanalytique, p. 73, PUF, Paris (1985)
- Freud, S. (1914c) "Remémoration, répétition et perlaboration", in La technique psychanalytique, PUF, Paris, 1985.p. 105.
- Freud, S. (1915) Tr. fr. L'inconscient, in Métapsychologie, Paris, Gallimard (1940)
- Freud,S.(1915) Pulsions et destins des pulsions, in Métapsychologie, p. 36, Paris, Gallimard,1940, trad sous la direction de Laplanche J.p. 11-44
- Freud S. (1920) Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, in Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF,1973,trad. Guérineau D., p245-271.
- Freud, S. (1921), Psychologie des foules et analyse du moi, in Essais de psychanalyse, Tr. Fr. Cotet P., Bourguignon A., Altonian J.Bourguignon O., Rauzy A. ; Paris, Payot, 1981. Freud, S. (1925) « Note sur le “ Bloc-notes magique”, in Résultats, idées, problèmes II, PUF, Paris1987, p. 119.
- Freud, S. (1925) Tr. fr. La négation, in Résultats, Idées, Problèmes II, Paris, P.U.F. (1985)
- Freud, S. (1931) Nouvelles Conférences, Paris, Gallimard (1983)
- Freud,S.(1933) La féminité, in Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse,Paris,Gallimard,1984.
- Freud, S. (1937) « Constructions dans l'analyse, in Résultats, idées, problèmes II, PUF, Paris1987, p. 269.

- Fromm- Reichmann, F.(1948), Notes on the Development of schizophrenia therapy by psychoanalytical psychotherapa, in *Psychiatry*, , 11, 267–277, New York,1948.
- Gantheret,F. (1977) « Trois mémoires » NRP, vol 15, Paris, 1977, pg 81-92
- Godelier, M. (1998) « Cuerpo, parentesco y poder », Ediciones Abya-Yala, Alliance Française, Quito, Ecuador.
- Green, A (1969) *Un oeil en trop*, Les Éditions de Minuit, Paris
- Green, A. (1973) *Le Discours Vivant*, Paris, PUF.
- Green, A. (1980) « Passions et destin des passions », *Nouv. Rev.Psychan.*, 21 : 5-41, Paris, Gallimard
- Green, A. (1983) *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, PUF,1983
- Green, A. (1983) *Le langage dans la psychanalyse. Iles Rencontres psychanalytiques d'Aixen-Provence*, Ed. Les Belles Lettres, Paris..
- Green, A. (1996) «La sexualité a-t-elle un quelconque rapport avec la psychanalyse ? », RFP, LX, Paris, PUF, 1996
- Grimal, P. (1976) *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*. P.U.F., Paris, 1976.
- Grinberg L., Sor D., Tabak de Bianchedi E. (1972), *Introducción a las ideas de Bion*, Ed. Nueva Visión, Buenos Aires.
- Haislip,G. Deputy Assistant Office of Diversion Control, Drug Enforcement Admisistration, DEA Report, san Antonio, 1996. United States Departement of Justice, Washington, D.C.
- Hamon M-C (1980) *Le sexe des mystiques*, *Revue Ornica*? *Champ freudien*, N°20-21, Paris, 1980.
- Haley, J. (1970), *Terapia familiar: un cambio radical*, *Actas del primer congreso argentino de Psicopatología del grupo familiar*, ACTA, Buenos Aires.
- Héritier F. (1994) *Les deux soeurs et leur mère*, Paris, Ed Odile Jacob, 1994.
- Jackson, D., and Weakland, J.H. (1961), *Conjoint Family therapy : some considerations on theory. Technique end results*, in *Psychiatry*, 24, 30–45, New York
- Jackson, D., (1957) *The question of family homeostasis*, *Psychiatrie Quarterly*, 31–79, Tr. espagnol in *Tratamiento de la familia*, 1974, Toray, Barcelona.
- Jardin, F et Tesone, JE (1982) - *Revue Jonctions*, n° 58, Paris.

Jean-Paul II (1981), Exhortation apostolique « Familiaris consortio », (22 nov. 1981) éd. du Centurion, Paris.

Kaes, R. (1976), L'appareil psychique groupal, Dunod, Paris.

Kernberg, O. (1976) Narcissisme normal et narcissisme pathologique, in N.R.P., 13, Paris, Gallimard.

Klein, M. (1952), tr. fr. Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés, in Développements de la psychanalyse, Paris, P.U.F. (1966)

Lacan, J.M. (1938), La famille, in L'encyclopédie française, 8, 403–428, Paris.

Lacan, J.M., (1966), L'instance de la lettre dans l'inconscient, in Écrits, Seuil, Paris, 1966.

Lacan, J. (1975) Le séminaire Encore, Livre XX, Seuil, Paris, 1975.

Laforgue, R. (1936), La névrose familiale, in Revue Fr. de psychanalyse, 9, 3, 327–359, Paris.

Lebovici, S. (1970), La théorie psychanalytique de la famille, in L'enfant dans sa famille, sous dir. Anthony J. et Koupernik, Masson Paris.

Laplanche, J. (1986) “De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisé”, Etudes Freudiennes, N° 27, Paris, 1986.

Laplanche, J.(1986) “Traumatisme, traduction, transfert et autres trans(es)”, Psa.Univ, 11, Paris, 1986.

Lasegue, Ch., Falret J. (1877), La folie à deux ou folie communiquée, in Annal. Méd, Psych., 18, 321–355, Paris,

Lavie J-C.(1980) Servir, in NRP, N°22, Gallimard, Paris, 1980.

Laznik, M-C (1990) La mise en place du concept de jouissance chez Lacan. RFP, Tome LIV, 1990

Legendre, P. (1985) « L'ineestimable objet de la transmission », Fayard, Paris, 1985  
Lemaire, J. (1979), Le couple, sa vie, sa mort, Payot, Paris.



- Leuba, J. (1936), La famille névrotique et les névroses, in Rev. Fr. de psychanalyse, 9, 3, 360–419, Paris.
- Levi-Strauss, J. (1962) *La Pensée Sauvage*, Plon, Paris.
- Lidz T., Cornelison, A., Fleck S. and Tery, D.(1957); Intra familial environment of the schizophrenia patient: the father, in *Psychiatry*, 1957, 20, 329–342
- Lo Giudice, A. (2005) *Derecho a la identidad*, Ed. « Abuelas de Plaza de Mayo »Buenos Aires, Eudeba, 2005.
- Loraux, N. (1989) *Les expériences de Tirésias. Le féminin et l’homme grec*. Gallimard, Paris, 1989.
- Mannoni, M. (1964), *L'enfant arriéré et sa mère*, Seuil, Paris.
- Mannoni, M. (1965), *Le premier rendez-vous avec le psychanalyste*, Denoël–Gonthier, Genève.
- Masson, J. (1984) *Le réel escamoté*, Paris, Aubier, 1984.
- Mc Dougall J. (1976) *Narcisse en quête d’une source*, in *N.R.P.*, 13, Paris, Gallimard.
- McDougall J. (1996) *Eros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard.
- Menahem R. (1995) *Qui a peur de son double ?* in *Le Double*, Monographies de la RFP, PUF.
- Molino, J. (1982) *Le nom propre dans la langue*. In “Le nom propre”. *Langages*, 66, Paris Larousse.
- Nathan T. (1984) *Transgression du tabou narcissique*, in *Cahier U.E.R. Expérimentale Bobigny*, 24, Paris.
- Neyraut, M. (1978), *Les logiques de l’inconscient*, Hachette, Paris.
- Neyraut, M. (1997) « La mémoire inconsciente comme limite épistémologique », RFP, PUF, Paris, 1997, pg 125-136
- Nora, P.(1997) « Mémoires de l’historien, mémoire de l’histoire », *NRP*, vol. 15, Paris, 1977, pg.221-234.

- Pasche, F. " Le bouclier de Persée ou psychose et réalité", RFP, TomeXXXV, 5-6, PUF, Paris, 1971.
- Pontalis, J.B.(1968), Le petit groupe comme objet, Les temps modernes (réédité in Après Freud), Gallimard, Paris.
- Racamier P.C. (1987) De la perversion narcissique, in Gruppo, 3, Paris, APSYGEE  
 P.C. (1989) Antoedipe et fantasme d'auto-engendrement, in Gruppo, 5, Paris, APSYGEE.
- Rizzuto, A. M. (1989) A hypothesis about Freud's motive for writing the monograph « On aphasia », Int. Rev. Psycho-Anal., 18, 111.
- Rolland, J-C.(2006) « Avant d'être celui qui parle », Gallimard, Paris, 2006.
- Rosolato,G.(1967) Le Fétichisme, dans Le désir et la perversion, Paris, Ed. du Seuil.
- Rosolato G.(1980) « Présente Mystique », NRP,N°22, Gallimard, Paris.
- Ruffiot A., et coll. (1981), La thérapie familiale psychanalytique, Dunod, Paris.
- San Juan de la Cruz( 1578), Obra completa (1) , Alianza Editorial, Madrid, 1994. Sante Teresa de Avila, El libro de la Vida, Obras completas, Ed Monte Carmelo, Burgos, 1997.
- Shakespeare, W. (1606) Le Roi Lear, Tr. Fr., Paris, G.F., Flammarion, 1964.
- Simondon, M. (1984) La mémoire chez les anciens grecs, in Corps Écrit, PUF, Paris, 1984, pg 93-101
- Slatka, D. Les vertus du nom propre, journal Le Monde du 3/06/1994.
- Sluzki C., Veron E.(1970), El doble vínculo como situación patogénica universal, in Actas del primer congreso argentino del grupo familiar, 78-90, Buenos Aires, 1970.
- Sophocle (représenté entre 430 - 420 av. J.-C.) « Œdipe Roi », Tragédies, Gallimard, Paris, 1954.
- Tenenhaus, H. (1993) Le tatouage à l'adolescence. Bayard Ed., Paris, 1993
- Tesone, J-E (1984) « En torno al niño maltratado" (autour de l'enfant maltraité), Revista del Hospital de Niños de Buenos Aires, Buenos Aires.
- Tesone, J-E- (1986) Revue du G.R.A.P.E. (Groupe de Recherche et d'Action pour l'Enfance), Paris.
- Tesone, J-E (1987) Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo, Buenos Aires, Sept.

1987

Tesone, J-E (1987), La présence de l'absent, Revue DIALOGUE n° 98, Paris.

Tesone, J-E (1988) Revue CONFLUENCES, n° 1, Paris.

Tesone, J.-E. (1988) "L'inscription transgénérationnelle du désir parental dans le choix du prénom de l'enfant", Neuropsychiatrie de l'Enfance, 36, Expansion Scientifique Française, Paris.

Tesone, J-E (1989) Revista de la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tomo XLVI, n° 4, Buenos Aires.

Tesone, J-E (1990) "Prévention de la violence à enfants : violence de la prévention ?"; revue Pratiques, n° 23, Paris, décembre 1990.

Tesone, J-E (1992) "Au commencement était la violence, et après ?", en Sauvegarde de l'Enfance, n°2, Paris 1992.

Tesone J-E. (1992) L'inceste : le triangle défait, in Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo, 1994, XVII,1, Buenos Aires, et in Psyche, 1996, 9/10 Stuttgart, Klett-Cotta. Tesone, J-E (1996) « Multi-lingualism, word-presentations, thing-presentations and psychic reality » in Int. J. Psycho-Anal, 77, 871, London.

Tesone, J-E (1996) "L'equipe terapeutica in rapporto con gli operatori socio-educativi incaricati dal tribunale dei minori", in Neo-Psichiatria (Lavorare con le famiglie ), Ed. del Cerro, Pisa, 1996

Tesone, J-E (1996) "Inzest - das aufgelöste Dreieck", in PSYCHE, Zeitschrift für Psychoanalyse und ihre Anwendungen, 9/10, Stuttgart, Allemagne, Sept./Oct. 1996.

Tesone, J-E (1996) "Lorsque le Multilinguisme Intervient dans la Cure Analytique : du détour des mots et des choses" Mémoire comme membre associé de la Société Psychanalytique de Paris et puis « full member » de l'Association International de Psychanalyse) Paris, 1996.

Tesone, J-E (1998) "Une activité peu masculine : l'inceste père-fille ", en Revue Française de Psychanalyse, Presses Universitaires de France, Paris, 2/1998.

Tesone, J-E (1999) "Die generationsübergreifende Einschreibung des elterlichen Begehrens in Vornamens des Kindes" in Arbeitshefte kinderpsychoanalyse, Kassel, Septembre 1999.

Tesone, J-E (1999) "¿Será cierto lo que dice? Valoración del discurso de los niños y de los adolescentes en caso de revelación de abuso sexual", en Abreletras Psicodiagnóstico, La Plata, Ed. de la Campana, 1999.

- Tesone, J-E (1999) “De la teoría de la seducción a la seducción traumática teorizada”(De la théorie de la séduction à la séduction traumatique, en Revista de Psicoanálisis de las Configuraciones Vinculares, Buenos Aires, Nov. 1999.
- Tesone, J-E (2000)“ El tatuaje y el escudo de Perseo”, Revista de la Asociación Argentina de Psicología y Psicoterapia de Grupo, Tomo XXII, N° 2, Octubre de 2000.
- Tesone, J-E (2000) “Le parcours de l’affect à travers les langues”, Octubre 2000 in Revue Française de Psychanalyse, Tomo LXIV, N°4, PUF, Paris.
- Tesone, J-E (2001) « Multilinguisme et psychanalyse”, Dictionnaire International de Psychanalyse , dirigé par Alain de Mijolla, Calmann-Lévy, Paris, décembre 2001.
- Tesone,J-E (2002)“Conmemorar, Rememorar, Olvidar”, Revista de la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tomo LIX, N° 2, Buenos Aires, Abril-Junio 2002
- Tesone, J-E (2003) “Le tatouage et le bouclier de Persée”, Revue Adolescence, Tome 21, N°3, Ed GREUPP, Paris, 2003
- Tesone, J-E (2003)“ L’incesto e la negazione dell’alterita ”, in Psicoanalisi, Revista de la Associazione Italiana di Psicoanalisi, Vol. 7, Numero 2, Il Pensiero Editore, Roma, 2003.
- Tesone, J-E (2004)“Los incestos y la negación de la alteridad “, Revista de Psicoanálisis editada por la Asociación Psicoanalítica Argentina, Tomo LXI, N° 4, Buenos Aires, OctDic. 2004 .
- Tesone, J-E (2005)“Incesto: el cuerpo robado”, Revista IDE, Revista de la Asociación de Psicoanálisis de la “Sociedad Brasileira de Psicoanálisis de San Pablo”, N° 41, pp107-114, Julio 2005, San Pablo, Brésil.
- Tesone, J-E (2006) La divine jouissance, le narcissisme féminin et les mystiques, in RFP, tome LXX, 5, PUF; Paris.
- Tesone, J-E (2006) «Transgression de l’interdit de l’inceste et problématique narcissique, l’inceste père-fille » in Interdit et tabou, collection Monographies et débats de Psychanalyse, PUF.
- Tesone, J-E (2006) “Da lingua da mae à lingua materna ou como construir sua lingua”, Revista Brasileira de Psicoanálisis, organo oficial de la Asociación Brasileira de Psicoanálisis, Vol 40, N°2, 2006
- Tesone, J-E (2007) «Dalla lingua della madre alla lingua materna, ovvero come costruire la propria lingua”, in Revista di Psicoanalisi, Ed Franco Angeli, Roma, Fascículo 1, 2007.

- Tesone, J-E (2009) “ Inscricões Transgeracionais no Nome Próprio”, *Jornal de Psicanálise de la Société de Psychanalyse de Sao Paulo*, Vol 42, Juin 2009, Sao Paulo, Brésil.
- Tesone, J-E (2009) *En las huellas del nombre propio, lo que los otros inscriben en nosotros*, Letra Viva, Buenos Aires
- Tesone, J-E (2009) *Conmemorar,rememorar, olvidar*, *Revista de la Sociedad Psicoanalítica de Porto Alegre, Brasil*, Vol XVI, N° 1, Abril 2009.
- Tesone, J-E (2011) *De la théorie de la séduction à la séduction traumatique* “ in *Le sexuel, ses différences et ses genres*”, Editions EDK, Paris, 2011
- Tesone, J-E (2011) *In the Traces of our name, the influence of given Name in Life*, Karnac, Londres
- Tesone, J-E (2013) *Dans les traces du prénom, ce que les autres inscrivent en nous*, PUF, Paris.
- Tesone, J-E (2013) *Adlarin Izinde, Baglam*, Istanbul
- Tesone, J-E (2013) « La voix d’Eurydice et le miroir sonore de son nom » in *Dans les Traces du Prénom, ce que les autres inscrivent en nous* », PUF, Mars 2013, Paris
- Tesone, J-E (2014) *Le vol de l’identité des enfants: la restitution de son identité et la valeur qu’acquis la récupération de ses prénoms*”, *AESTHETHIKA, Revista Internacional sobre subjetividad, política y arte*, Vol. 10, Université de Buenos Aires, septembre 2014.
- Tesone, J-E (2015) “No hay dos sin tres...en las lenguas que convengan” ( Il n’y a pas deux sans trois...dans les langues qui conviennent). *Revue digital: Controversias en Psicoanálisis de Niños y Adolescentes*, N° 16, Asociación Psicoanalítica de Buenos Aires, Julio 2015, Buenos Aires.
- Tesone, J-E (2016) *En las huellas del nombre propio, lo que los otros inscriben en nosotros*, Biblioteca Nueva, Madrid.
- Ulloa, F. (1985) « La ética del analista ante lo siniestro », *Revista Territorios*, Buenos Aires, 1985.
- Vastag,B. (2001) *Journal American Medical Association*, Vol 286, 8, 2001.
- Vialou, D. (1998) “Sexualité et art préhistoriques” dans “*Le propre de l’homme*”, sous la direction de F. Sacco, Ed. Delauchaux et Niestlé, Lausanne-Paris, 1998.
- Watzlawick, P., Beavin, J.H., Jackson D.(1966) *Pragmatic of human communication*’, Tr. Fr. « Une logique de la communication ». Paris, Seuil, 1972

Watzlawick, P., Weakland, J., Fush, R. (1975), *Changements, paradoxes et psychothérapie* Seuil, Paris.

Welzer-Lang D. (1988) *Le viol au masculin*, Paris, Ed. Harmattan.

Whitehead, A.N., Russel, B. (1910), *Principia mathematica*, Cambridge University Press, 1910.

Widlöcher, D. (1980), *Genèse et changement*, 40<sup>e</sup> congrès des psychanalystes de langue française, Barcelone, 1980, P.U. F, Paris.

Winnicott, D. W. (1969), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris.

Wolfson, L. (1970) *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard.

### Conclusions

Lors de cette synthèse concernant mes travaux, entrelaçant mon parcours professionnel, aussi bien en institution qu'en cabinet libéral, j'ai résumé les principaux textes publiés en français.

Il y en a, comme on peut le constater à la lecture de mon CV, beaucoup d'autres, qui ont été publiés en français, en anglais, espagnol, allemand, portugais, italien, turc et croate.

Pour ne pas alourdir ma présentation, il m'a semblé que je pourrai en rendre compte à l'occasion de la défense de ma thèse sur titres et travaux.

Rédigeant cette thèse et parcourant mes travaux, il m'est apparu après-coup qu'ils s'entrelaçaient comme un fil d'Ariane, malgré la diversité des sujets abordés. Au départ, à l'occasion de mon internat en pédopsychiatrie, lorsque j'ai commencé à écrire des textes liés à ma profession, je ne savais pas au juste quels seraient mes centres d'intérêts. Souvent motivés par la clinique à laquelle je me suis confronté,

aussi bien en institution qu'en cabinet libéral, mes interrogations ont essayé de répondre aux obstacles qui posaient la clinique. Néanmoins, en revisitant les principaux axes d'intérêts soulignés dans cette thèse, j'ai découvert après-coup, que mes interrogations initiales sur la problématique de l'enfant, l'impact identificatoire du groupe familial d'appartenance, parfois liés à problématiques qui traversent inconsciemment les générations, en particulier la violence domestique, que ce soit la violence physique ou sexuelle, avait un rapport certain avec l'identité sexuelle, avec les notions de féminité et de masculinité, toujours controversées, véhiculés par la culture, parfois en tension avec les subjectivités et la diversité. La nomination et la valeur du prénom comme première inscription symbolique de l'être humain que les parents inscrivent à l'enfant à naître, est la trace en nous de ce qui nous précèdent, de ce qui charpente notre identité. Ce sera le sujet lui-même, par la suite, qui devra faire sien son nom propre, atteindre sa propre subjectivité, tâche inachevée qui ne s'arrête qu'à la fin de la vie. Le sujet étant toujours à la quête de son identité. Cette tension entre le social et le subjectif est apparu aussi à travers mon intérêt pour le multilinguisme : à savoir, à quel point le sujet a pu être traversé par la langue maternelle, cette « violence primaire » dont parlait Piera Aulagnier<sup>169</sup>, et comment la langue d'adoption pouvait apporter un vent frais pour exprimer ce qui est trop refoulé dans la langue d'origine. Le souvenir, la remémoration et l'association libre ont été, depuis le début, essentiels à la compréhension de l'abord psychothérapique du point de vue de la théorie psychanalytique pour sursoir au refoulement, mais peut-être la valeur d'une certaine forme d'oubli (différent au refoulement, davantage lié au désinvestissement) doit trouver sa place à part entière dans la théorie. Le texte de Borges<sup>198</sup> a été un allié formidable pour mettre en valeur cette forme d'oubli nécessaire au fonctionnement psychique. Last but not least, la valeur de la trace intra-psychique, mais aussi la trace dans le corps sous forme de tatouage, comme

---

<sup>169</sup> Castoriadis-Aulagnier, P. (1975) *La violence de l'Interpretation, du pictogramme à l'énoncé*. P.U.F., Paris.

<sup>198</sup> Borges, J.L. (1944) "Funes el Memorioso", in *Ficciones, Obras Completas* (p1161), Emecé, Buenos Aires, 1974.

une autre forme de souvenir et simultanément comme tentative d'élaboration du traumatique, donne un autre sens au tatouage que celui résultant d'une simple mode, mais plutôt celui d'un hiéroglyphe singulier à décrypter.

### Projets

Actuellement je continue à travailler sur la mémoire et l'oubli et sur la transmission transgénérationnel de la mémoire. C'est le sujet de mon séminaire de cette année et ma thématique de recherche dans le cadre du doctorat sur « Le disruptif et la psychanalyse », à la Faculté de Psychologie de l'USAL, Buenos Aires.

Compte tenu de la pandémie nous devons certainement dispenser nos cours « on-line » au moins provisoirement.

Je reprends ma formulation dans « Commémorer, remémorer, oublier », à savoir le fait que l'appareil psychique fonctionne sous la forme d'une alchimie conflictuelle entre se remémorer et oublier. Toutes deux étant nécessaires pour garder le sentiment d'identité et la capacité de penser. Éternel balancement entre l'imagination de la mémoire et la capacité créative de l'oubli. Et je me suis permis de renverser le cogito cartésien : Je me souviens et j'oublie, je construis-déconstruis-reconstruis, donc je suis.

Demeure d'actualité la question qui se posait déjà Freud dans « Note sur le « Bloc-notes magique »<sup>170</sup> (1925) :

¿Comment concilier l'immobilité de la trace et l'oubli et la possibilité de non saturation ? Voilà la question que je veux reprendre et retravailler.

Fait à Buenos Aires, le 26 Décembre 2020

---

<sup>170</sup> Freud, S. (1925) « Note sur le « Bloc-notes magique », in Résultats, idées, problèmes, PUF, Paris, 1987



